

FADETTE

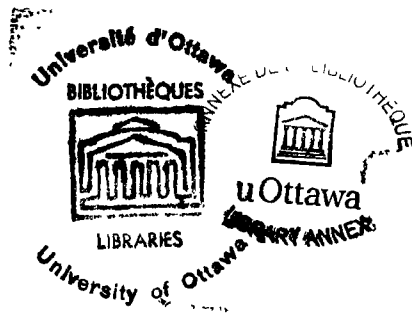
VIE ET OEUVRE DE MADAME H.-D. SAINT-JACQUES
(1860-1946)

par

Soeur Marie-Saint-Maurice, s.j.s.h.
(Couture, Jeannine)

Thèse présentée à la Faculté des Arts
de l'Université d'Ottawa en vue de
l'obtention de la maîtrise ès arts.

*le 14 grade obtenu
le 14 octobre 1966
M. Beauchamp
secrétaire*



Ottawa, 1966

UMI Number: EC56078

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC56078
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346



PHOTO

Mme H.-D. SAINT-JACQUES

RECONNAISSANCE

Notre reconnaissance s'adresse d'abord à notre dévoué directeur de thèse, Monsieur Paul Wyczynski, dont les nombreuses publications en littérature canadienne-française ont suscité un vif intérêt dans tous les milieux intellectuels. Ses conseils judicieux, ses remarques pertinentes et ses précieux encouragements ont soutenu notre enthousiasme dans l'élaboration de ce travail.

Il convient d'exprimer ici nos sincères remerciements aux membres de la famille de Fadette qui, par leur bienveillance à nous accueillir et à nous permettre l'accès aux manuscrits, ont grandement facilité notre tâche.

A M. le Chanoine Lionel Groulx, à la Révérende Mère Auger, s.g.s.h., aux Révérendes Soeurs M.-Agnès-de-Jésus et Marie-Saint-Henri, p.m., notre gratitude pour les renseignements qu'ils nous ont fournis.

Que MM. les bibliothécaires du Parlement d'Ottawa, de la Bibliothèque Municipale de Montréal, et spécialement, du Séminaire de Saint-Hyacinthe, soient remerciés pour leur empressement à nous rendre possible la consultation des journaux et des périodiques.

Qu'il nous soit enfin permis de rendre hommage à notre congrégation qui a largement favorisé nos études et nos recherches, à nos professeurs d'Ecole Normale qui nous

RECONNAISSANCE

iii

ont communiqué leur goût des lettres, et à toute personne
qui, de près ou de loin, nous a prêté son concours pour
mener à bonne fin la présente étude.

CURRICULUM STUDIORUM

Soeur Marie-Saint-Maurice, s.j.s.h. (Jeannine Couture) est née à Montréal, le 20 décembre 1928. C'est dans cette ville qu'elle poursuit ses études primaires supérieures.

En 1947, elle obtenait son diplôme supérieur d'enseignement du Département de l'Instruction publique de la province de Québec et, en 1960, après des études classiques au Collège Saint-Maurice de Saint-Hyacinthe et à l'Université d'Ottawa, son baccalauréat ès arts de cette dernière institution.

Récemment, le Ministère de l'Éducation du Québec lui a décerné un brevet d'enseignement classe "A" et l'Université de Sherbrooke, un baccalauréat en pédagogie.

TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
INTRODUCTION	viii
I.- VIE DE FADETTE ET HISTOIRE DE SON OEUVRE . . .	1
Fadette et son milieu familial — Dans un nouvel état de vie — Veuve: éducatrice, acti- vités sociales — Femme de lettres — Portrait de Fadette	
II.- THEMATIQUE DE L'OEUVRE	28
Pensée de Fadette: sa façon de concevoir le bonheur, le vrai, le beau, le bien — Ses idées sur l'amour, Dieu, la mort — Psycholo- gie de la femme et le mariage — Pédagogie — Sentiment de la nature — Emotion patriotique	
III.- LE STYLE DE L'OEUVRE	58
L'expression française chez Fadette — Nuances morphologiques et syntaxiques — Mouvements narratifs et descriptifs — Structure des lettres et des contes — Procédés littéraires	
CONCLUSION	88
BIBLIOGRAPHIE	91
APPENDICES	
I. Extraits du journal intime	123
II. Nouvelle	126
III. Entre nous	132
IV. Billet du soir	135
V. Lettre de Fadette	138
VI. Lettre de Fadette	141
VII. L'éducation familiale	143
VIII. Le Goéland	148
IX. Femmes du XVII ^e siècle	154
X. Le sceau	158
XI. Lettre de Fadette	165
SOMMAIRE	166

TABLE DES PHOTOS

	Page
Fadette, M ^{me} H.-D. Saint-Jacques	Couverture
Cité de Saint-Hyacinthe, 1876	1a
M. et M ^{me} G.-Casimir Dessaulles, parents de Fadette	2a
Lettre à sa petite-fille Thérèse Saint-Jacques. . .	12a
Esquisse graphologique.	14a
<u>Lettre de Fadette</u> au Devoir	165

ABREVIATIONS

pour les oeuvres de Fadette citées dans ce travail.

- L.F. 1 : Lettres de Fadette, Montréal, L'Imprimerie Populaire, 1914, t. 1, ix-152 p.
- L.F. 2 : Lettres de Fadette, Montréal, L'Imprimerie Populaire, 1915, t. 2, 134 p.
- L.F. 3 : Lettres de Fadette, Montréal, Le Devoir, 1916, t. 3, 163 p.
- L.F. 4 : Lettres de Fadette, Montréal, Le Devoir, 1918, t. 4, 176 p.
- L.F. 5 : Lettres de Fadette, Montréal, Le Devoir, 1922, t. 5, 177 p.
- C.L. : Les Contes de la Lune, 15 contes, Montréal, Thérien, 1932, 146 p.
- I.F. : Il était une fois..., [Montréal, L'Imprimerie Populaire, 1933], 154 p.

INTRODUCTION

Pourquoi nous intéresser à une journaliste décédée depuis vingt ans et dont les manuels de littérature taisent aujourd'hui les mérites? Il est vrai que, dans la région de Saint-Hyacinthe, on se souvient encore de Fadette. Mais les Maskoutains eux-mêmes la connaissent-ils vraiment? Pensionnaire dans la vallée de l'Yamaska, nous lisions avec fierté les écrits d'une concitoyenne. Mais, que savions-nous de sa personne? Tout juste son nom et le souvenir que nous avions emporté du salon mortuaire où, pour la première fois, nous l'avions vue et nous avions prié pour elle.

Avec, pour tout bagage, ce nom et cette date, nous nous sommes engagée dans l'exploration qui devait nous révéler la vie et l'oeuvre de Madame Maurice Saint-Jacques (Henriette Dessaulles). Nous espérions par là apporter notre humble contribution à l'histoire de la littérature canadienne-française. Pendant quatre ans, nous avons rencontré les parents et les amis de l'auteur, nous avons examiné les manuscrits conservés. C'est la synthèse de ces recherches que nous présentons aujourd'hui.

A l'aide des journaux intimes mis à notre disposition, il eût été facile de reconstituer l'évolution du caractère de la jeune fille déjà sérieuse, sensible, indépendante et fidèle à ses promesses personnelles. Des

INTRODUCTION

ix

lettres subséquentes adressées à sa cousine Adine Bourassa nous ouvraient toute grande l'entrée de la "villa" où, avec son mari et ses enfants, elle construisait son bonheur. De plus, la correspondance échangée avec sa fille Emilie, entre 1902 et 1945, nous dévoilait, avec les attentions bien maternelles, les activités et les problèmes de l'écrivain.

Cependant, nous avons omis de compiler ici les détails qui auraient sans doute augmenté le volume de notre thèse et débordaient notre propos. Pour une meilleure compréhension de l'oeuvre, nous avons toutefois voulu situer l'auteur dans le temps et l'espace, le présenter bien vivant, avec sa personnalité et les aspirations de son esprit. La personne une fois connue, nous avons cherché les traces de ses écrits dans les revues et les journaux de la première moitié de ce siècle. C'est ainsi que nous avons découvert une graphologue, une chroniqueuse, une conférencière, une conteuse et une nouvelliste.

Amenée à l'étude des thèmes, nous nous sommes bornée à considérer ceux dont l'émergence sautait aux yeux. Et encore, dans les seuls recueils des Lettres de Fadette et dans les deux livres de contes composés par elle. C'est donc dire que, dans ce travail, nous n'avons analysé ni les journaux intimes, ni les chroniques non colligées, ni les conférences reproduites dans diverses publications, ni même

INTRODUCTION

x

la nouvelle manuscrite. Sur ce terrain limité, nous avons aussi voulu sonder le style de Fadette: sa langue et ses procédés de composition.

Nous reproduisons, à titre d'exemples, en appendice, des extraits du journal d'enfant, un article du Journal de Françoise, une chronique au Canada, un billet du soir au Devoir. Nous ajouterons deux lettres de Fadette non publiées: l'une du début et l'autre, de la fin de sa carrière, une critique littéraire de son cru, des passages d'une conférence, un conte, une causerie de la Renaissance, et enfin, un résumé de la nouvelle Le Sceau accompagné de deux extraits: un dialogue et une partie descriptive.

Certes, nous n'avons pas épuisé le sujet, mais nous croyons avoir projeté un peu de lumière sur l'écrivain qui n'a jamais recherché la gloire, mais seulement le bien des femmes et la culture de son pays.

CHAPITRE PREMIER

VIE DE FADETTE ET HISTOIRE DE SON OEUVRE

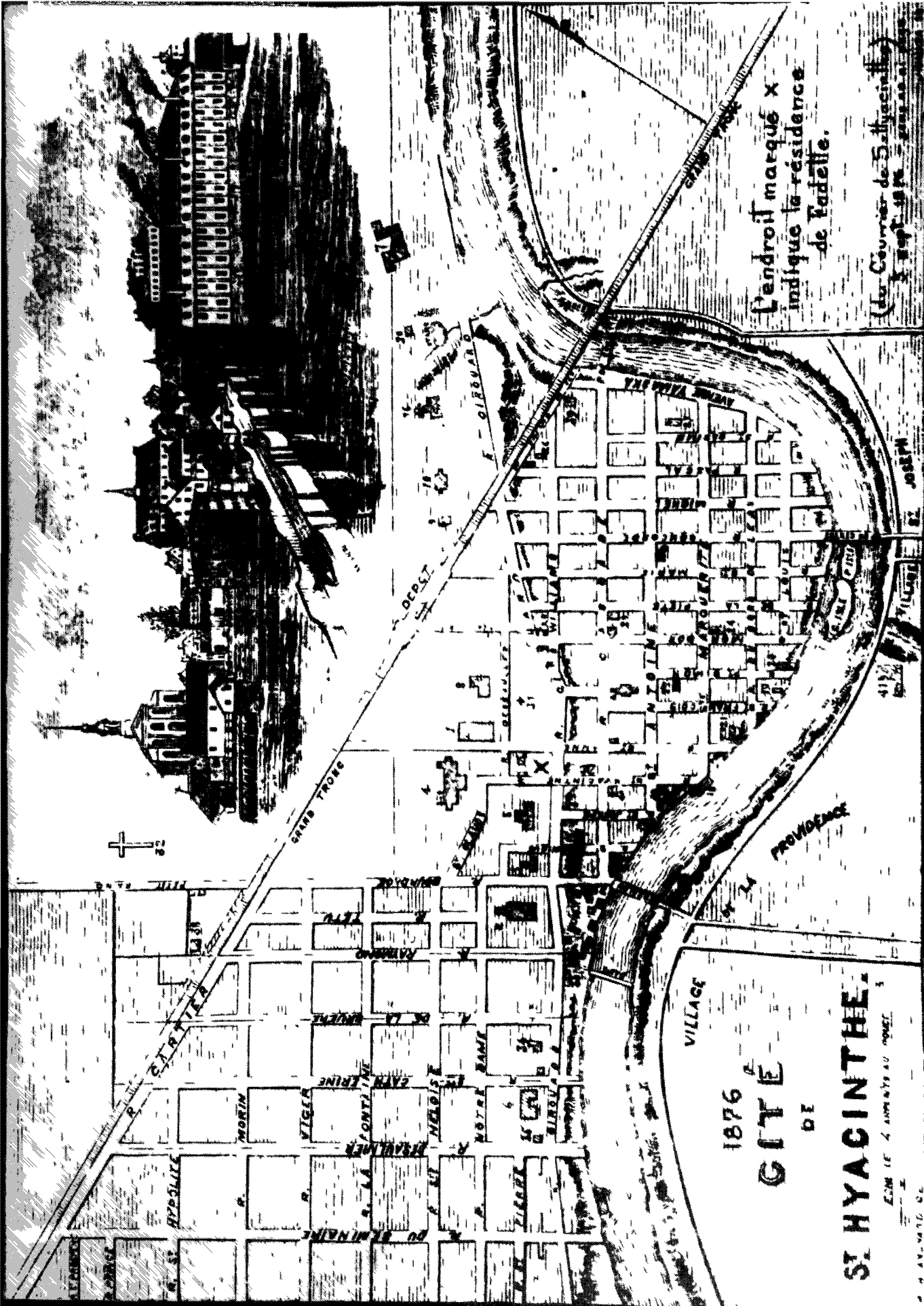
Fadette et son milieu familial — Dans un nouvel état de vie — Veuve: éducatrice, activités sociales — Femme de lettres — Portrait de Fadette.

"O notre Histoire! - écriin de
perles ignorées! -"
(Louis Fréchette, La Légende
d'un peuple)

Longtemps Fadette a échappé aux regards indiscrets, sa modestie se refusant à toute popularité tapageuse. Pourtant, sa personnalité mérite d'être mise en lumière. Par ailleurs, nous nous rendons compte que le premier chapitre de notre étude ne réunit que les éléments les plus propres à éclairer son oeuvre; nous espérons, pourtant, évoquer la vraie figure de Madame Saint-Jacques et révéler les traits caractéristiques de son esprit. Connaissant mieux le milieu où vécut la chroniqueuse, les événements qui ont marqué sa vie, et les grandes lignes de son caractère, nous ne nous étonnerons plus de la vaste expérience qu'elle a communiquée à ses lectrices.

Parler de ses antécédents familiaux nous introduirait de plain-pied dans l'histoire des Dessaulles¹, des

¹ Jean Dessaulles, deuxième seigneur de la ville de Saint-Hyacinthe, aïeul paternel de Fadette, dont on peut lire l'histoire dans le livre de M^{GR} C. P. Choquette, Histoire de la Ville de Saint-Hyacinthe, Richer, 1930,



L'endroit marqué X
indique la résidence
de l'adette.

(du Courrier de St. Hyacinthe)
5 sept. 1876

VILLAGE
1876
CITE
DE
ST. HYACINTHE.

EDITEUR: 4 ANNEES AU MOINS



ST. HYACINTHE
CITE DE ST. HYACINTHE
1876
DE
ST. HYACINTHE.

VIE DE FADETTE ET HISTOIRE DE SON OEUVRE

2

Mondelet et des Papineau². En effet, c'est de l'union de M. Georges-Casimir Dessaulles³ et d'Emilie Mondelet⁴ que naquit Henriette, le 6 février 1860, dans la petite ville seigneuriale⁵ du Saint-Hyacinthe d'alors. Là, elle allait s'épanouir au milieu de parents affectueux et de serviteurs dévoués quand sa mère mourut. La fillette a sept ans. Mais bientôt la chaleur revient au foyer grâce à la présence de

vii-551 p. et, à un autre point de vue, dans l'article de Jules Morgan, En marge du temps, Saint-Hyacinthe-sur-Yamaska, Démembrement de la seigneurie de S.-Hyacinthe, dans Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 58^e année, n^o 70, 10 sept. 1910, p. 1.

2 Louis-Joseph Papineau, dont les visites chez sa soeur, Madame Jean Dessaulles (Rosalie P.) furent souvent des événements historiques, est le grand-oncle et le parrain de Fadette.

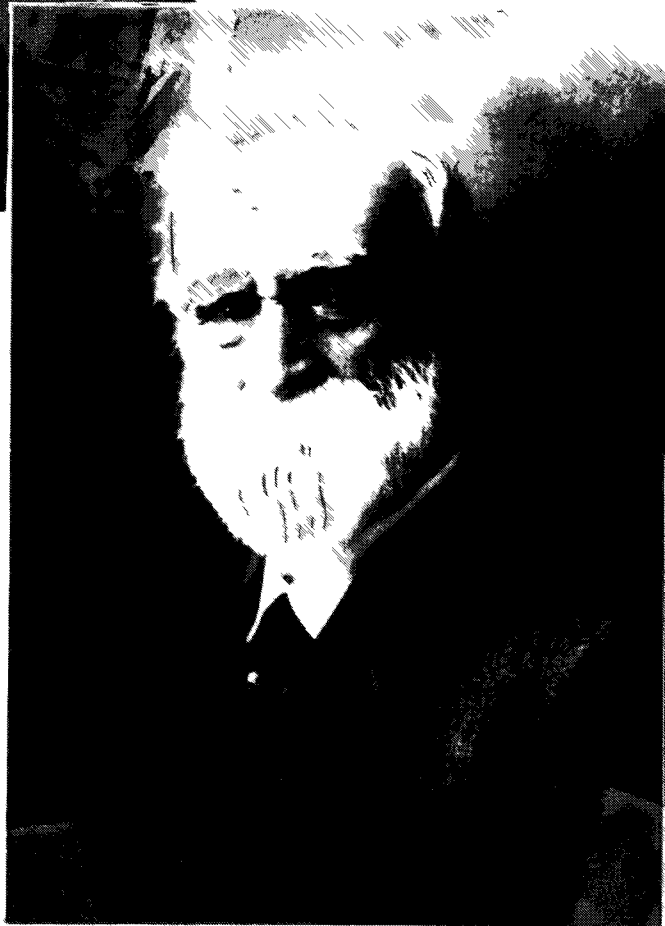
3 L'Honorable Sénateur Georges-Casimir Dessaulles, dernier survivant des seigneurs canadiens, décédé à 103 ans. L'article de L. J. Gauthier, intitulé L'Hon. Sénateur G.-C. Dessaulles, dans Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 65^e année, n^o 50, 16 fév. 1918, p. 1, nous donne un aperçu de sa vie privée et nous résume sa vie politique liée à l'histoire du Canada.

4 Emilie Mondelet, fille du juge Dominique Mondelet des Trois-Rivières. Ce dernier, juge des patriotes à la Révolution de 1837. On peut lire la biographie des Mondelet, p. 191-217, dans Les Cahiers des Dix, Montréal, [Aegédius Fauteux], 1938, t. 3, 323 p. Pour Dominique, p. 195-203, et son frère Charles, p. 202-215.

5 M^{me} Frédéric-Ligori Béique, née Caroline Dessaulles, fille de Louis-Antoine et cousine germaine de Fadette, a décrit la vie des gens de ce temps-là dans Quatre-vingts ans de Souvenirs, Montréal, Valiquette, 1938, 287 p.



Mme G.-C. Dessaulles,
Emélie Mondelet,
Mère de Fadette.



L'Hon. Sénateur
G.-C. Dessaulles,
Père de Fadette.

"tante Leman⁶", tante de son père, venue avec sa fille, s'occuper de l'éducation des trois enfants. Cependant, la sensibilité d'Henriette, éprouvée par un deuil précoce, subira bientôt une nouvelle atteinte: le mariage de son père avec la fille de "tante Leman", et du même coup, le renvoi d'une bonne, Kate⁷, dont les récits et les chants avaient charmé son imagination. Elle se consolera difficilement de ce grand chagrin. Neuf ans plus tard, ayant revu Kate, elle en évoquera le souvenir dans son journal.

La bonne vieille Kate! Que je pleurai quand elle partit parce que maman n'en voulait plus. Ce fut un de mes plus gros chagrins d'enfant et celui que j'essayai le mieux de cacher parce que j'en voulais à maman. Un de mes premiers griefs contre elle. Le fait est qu'à l'heure qu'il est, je ne comprends pas bien pourquoi elle nous priva des soins et de la tendresse de Kate. Comme c'était triste, sans elle! Les autres bonnes nous trouvaient trop grandes pour avoir besoin de leurs services. J'avais dix ans, Alice, huit, nous aurions dû savoir nous servir, mais Kate nous avait habituées autrement. Elle nous peignait, nous conduisait au couvent, jouait avec nous, nous contait de beaux contes et nous chantait de vieux airs irlandais. Du jour au lendemain, il aurait fallu savoir nous passer de ses soins. Avons-nous

6 Cette tante occupera une large place dans sa vie. "Elle parle peu, mais prêche d'exemple et ne m'a jamais dit une parole blessante, injuste ou amère. Je la vénère comme une sainte", écrira-t-elle dans son journal, 12 oct. (1875).

7 Une autre page de journal en rappelle le souvenir ému, celle du 2 oct. (1880), de même qu'une Lettre de Fadette intitulée Kate, au t. 5, p. 58, et un conte, La Légende de Saint-Patrice, dans Il était une fois, Montréal, Le Devoir, 1933, p. 95-103.

VIE DE FADETTE ET HISTOIRE DE SON OEUVRE

4

été gourmandées et grondées parce que nous étions gauches et incapables! Mais surtout avons-nous été seules après le départ de notre Kate! Pas de contes et de chansons! Personne pour nous amuser dans la grande chambre nue où nous devons jouer. Et nos terreurs dans la rue⁸!

Dans ses rapports avec sa belle-mère, elle sera bien rarement à l'aise, vu la sévérité de Mme Dessaulles⁹. Très exigeante pour elle-même, cette dernière désirait la même perfection pour les siens et, en conséquence, exerçait une autorité difficile à supporter. Plusieurs années s'écouleront avant qu'un vrai dialogue puisse s'engager entre la mère et la fille. Et pourtant que d'efforts pour franchir le mur de séparation! "Je trouve maman changée, fatiguée, et je voudrais pouvoir lui dire que je l'aime et que je désire lui être utile, faire quelque chose pour elle¹⁰!" écrit-elle après une visite au parloir. Par contre, elle adore son père, cet homme doux et réservé dont l'autorité rappelle celle des patriarches:

Jamais je n'ai eu dans mon coeur un mouvement d'impatience, une pensée de critique ou de reproche pour mon petit père! Je le trouve parfait, et jamais une ombre n'a passé non seulement sur mon affection, mais sur mon admiration pour lui¹¹.

8 Extrait du Journal intime, 14 août (1879).

9 Par ailleurs, une sainte femme. Un article signé L. C. et intitulé Madame Dessaulles, dans Le Devoir, vol. 6, n° 22, 28 janv. 1915, p. 5, est consacré à l'éloge de celle qui est décédée le 5 décembre précédent.

10 Journal intime, 4 nov. (1874).

11 Ibid., 5 janv. (1876).

Aussi regrette-t-elle de le voir si peu et si rarement seul, et évite-t-elle de l'ennuyer par le récit de ses embarras ou de ses peines.

Elle en parlera à son ami fidèle, son confident discret. C'est à l'âge de huit ans qu'elle aurait commencé la rédaction de son journal intime¹². A vingt et un ans, elle pourra lui confier: "Ecrire a été pour moi un plaisir réel quand j'étais enfant. J'écrivais ce fameux journal dont j'ai détruit les premiers cahiers¹³..." Ce "cher muet", comme elle l'appelle, partage ses joies et ses chagrins, elle y analyse les situations, étudie et juge ses comportements. Devant lui, elle méditera sur des problèmes très sérieux: l'énigme posée par le mal, le mystère de la souffrance et de la mort des enfants. Jugeons-en par cet exemple.

Fanny¹⁴ vient de faire une colère!...
C'était un petit ange, elle n'a jamais péché, et voilà le démon qui commence son oeuvre en elle, et le bon Dieu permet cette horreur, qu'elle devienne méchante! Je me fatigue à y penser et plus j'y pense moins je comprends ce mystère. Le mal... l'étrange chose que le mal, je me le représente comme un monstre toujours prêt à attaquer et à

12 Seuls les journaux de 1874 à 1881 ont été conservés par Fadette.

13 Journal intime, (fin de mai 1881), un dimanche.

14 Fanny, sa demi-soeur, plus tard Soeur Marie-Madeleine, supérieure générale des Dominicaines de Fall-River.

dévoré — et il ne s'est pas fait tout seul, ce monstre.

Qui l'a fait? Dieu! Ce n'est pas possible. — le démon? Alors c'est avec la permission de Dieu¹⁵?---

Ainsi, au chevet de sa jeune soeur mourante:

Je viens de la veiller seule une heure et un grand calme s'est fait en moi, écrira-t-elle. De sa petite âme une lueur, un éclair dans lequel j'ai vu le rachat des coupables par la souffrance de l'innocence... La vie de l'âme, rendue, en échange de la vie du corps¹⁶...

Cette Fadette, toujours prête à réfléchir, à observer, à dire son opinion en toute franchise, nous la retrouvons, approfondie, dans ses articles hebdomadaires. Son journal, c'est vraiment l'humus préparé dans le secret dont parle Jean Guitton¹⁷, terre propice à l'éclosion de l'écrivain.

En classe, l'étudiante s'intéresse à tout:

J'étudie bien, je comprends; ma classe m'intéresse. Tout m'y intéresse même les chiffres. Ils sont reposants, c'est fixe, c'est invariable, ça vous... stop. [sic]¹⁸.

15 Journal intime, 9 déc. (1874).

16 Ibid., 15 mai (1877).

17 Jean Guitton, Le Travail intellectuel, Paris, Aubier, 1951, p. 114. "On aime, note-t-il, ce qui vient à un auteur au moment même, sans correction ni posture. C'est un conseil à donner aux jeunes hommes de se préparer dans le secret cet humus où plus tard, ils iront chercher la connaissance d'eux-mêmes, ainsi que des matériaux marqués de leur empreinte et ayant déjà reçu la patine."

18 Journal intime, 8 nov. (1874).

Aussi, à la fin de ses études, poursuivies au couvent des Soeurs de la Présentation de Marie de Saint-Hyacinthe, deux diplômes d'études couronnent son travail appliqué et persévérant: l'un en anglais et l'autre en français. Malgré une santé fragile, elle mène concurremment des études musicales avancées: "... j'ai eu les sonates de Beethoven, les Nocturnes de Chopin, écrira-t-elle, [...] et depuis, je travaille une couple d'heures chaque soir¹⁹..." A quoi s'occupe-t-elle, le dimanche et les jours de congé? Elle dédaigne les livres de la Bibliothèque rose. A quatorze ans, elle accorde ses préférences à Dickens qu'elle lit dans le texte anglais:

... je lis aussi tard que je le puis. --- mais Tante Leman surveille et mes soirées sont courtes.
Le jeudi, j'ai mon après-midi, --- je lis [...]
Le dimanche, [...] je me plonge dans Dickens jusqu'au dîner²⁰.

Parmi les auteurs anglais, elle affectionne aussi Walter Scott, Longfellow, Tennyson et Carlyle et peut déjà porter des jugements sur leurs oeuvres. En voici un exemple:

19 Journal intime, 18 nov. (1877). Elle continuera longtemps ses études musicales. Même une fois mariée, elle suivra les leçons du célèbre musicien Guillaume Couverture. Son âme a toujours été très sensible à l'harmonie des sons.

20 Journal intime, 23 nov. (1874).

Et vrai, j'aimerais à passer ma vie, blottie dans mon fauteuil, près d'un bon feu. Avec Dickens ou Walter Scott! Mais ce dernier est bien sentimental et on est moins amis avec ses personnages. On les sent des êtres d'imagination. Ceux de Dickens ont vécu, ils sont vrais, si humains, si de tous les jours²¹.

La lecture des auteurs anglais ne l'empêche pas d'écrire correctement le français. Au pensionnat, elle est en contact avec des religieuses de France et, à cette époque, elle porte un vif intérêt à Lamartine, Racine, Montalembert et Mme de Sévigné:

Je n'ai pas étudié pendant l'étude, note-t-elle dans son journal, j'ai lu dans Racine ouvert au hasard, et puis, tout à fait prise par cette grande musique, j'ai tout oublié: étude, leçons, etc.²².

Peu de temps avant son mariage, elle écrira:

La vie n'est pas un poème et Dieu merci, si j'ai su en choisir le coté [sic] gracieux jusqu'à présent, je sais aussi voir son aspect sérieux et avec Dieu et Maurice et notre amour, je réussirai bien à donner à ce sérieux une beauté attachante.²³ Du moins, je ferai mon possible et j'ai confiance²³.

C'est dans de telles dispositions que, le 19 juillet 1881, en la cathédrale de Saint-Hyacinthe, elle épousera M. Maurice Saint-Jacques, brillant avocat d'une noblesse et d'une culture remarquables. Elle le connaît et l'aime depuis

21 Journal intime, 5 mars (1876).

22 Ibid., 29 janv. (1877).

23 Lettre à Adine Bourassa, soeur d'Henri, 26 juin 1881.

toujours, ce "grand ami", puisque leurs maisons sont voisines.

Aussi le bonheur sourit-il au jeune couple, et Fadettede caresse bientôt l'espoir d'avoir un enfant.

... j'entends comme un rire argentin, le frolement [sic] d'une tête blonde sur ma robe et des petits doigts roses qui sont pris dans mes dentelles! Oh! ce rêve délicieux, c'est ma vie maintenant! Que j'ai hâte de voir renaître les fleurs, j'appelle de toutes mes forces le retour des hirondelles qui m'annonceront l'arrivée prochaine du cadeau de nocces du bon Dieu²⁴.

Mère attentive, elle surveillera l'éveil de la conscience de son fils:

Il a une nature exquise. Mais j'ai peur quand je songe que c'est à moi que revient la tâche de l'élever, de faire pousser le bon et de détruire le mauvais. Tout est si délicat dans cette petite âme déjà compliquée²⁵.

Malgré ses occupations ménagères, elle trouve le moyen de se réserver un moment de calme dans la journée: "... une bonne petite lecture le matin et quand c'est possible une visite au Bon Dieu [sic] dans son chalet du Précieux-Sang²⁶." De plus, invitée à jouer dans un concert public ou dans une comédie, elle s'y prête volontiers.

24 Lettre à Adine Bourassa, s.d., 1881 ou 1882.

25 Lettre à Adine Bourassa, Saint-Hyacinthe, 16 mars 1885.

26 Lettre à Adine Bourassa, 9 mars 1884. Le "chalet": monastère du Précieux-Sang, rue Girouard, à quelques minutes de marche de chez elle.

Vers 1895, une grave maladie l'immobilise toute une année, pendant laquelle elle étudie la graphologie, cette science qui l'a toujours intriguée. Deux ans plus tard, alors que Laurier compte sur son mari pour le représenter comme député de Saint-Hyacinthe, M. Saint-Jacques meurt subitement, pendant la campagne électorale, le 4 mai 1897, âgé seulement de quarante ans. C'était donc une prophétie, le rêve qu'elle avait décrit avec tant d'émotion dans son journal:

L'affreux rêve, j'en suis si impressionnée que j'en suis malade.

Je voyais Maurice mort et exposé dans un salon très long. Pas le leur. J'étais là, seule avec lui. Il paraissait encore plus blond avec de longues moustaches, c'était lui mais autrement, jeune pourtant mais plus beau et plus vieux. Dans mon rêve, je l'embrassai et je sens encore aujourd'hui l'impression que fit sur mes lèvres ce front glacé. J'essaie de me distraire. C'est une obsession. J'ai souffert atrocement dans ce rêve. Et aujourd'hui, je resouffre [sic] de même. Ce n'est qu'un rêve, c'est absurde! Tous les détails de cette chambre sont fixés dans mon esprit avec une netteté étonnante. Il y avait des fleurs partout, à terre, sur les tables et le parfum me reste là au coeur, c'est atroce! Mon Dieu, ne nous sépare pas de cette façon, je ne pourrais le voir mourir... je sors. Je veux oublier cette affreuse chose!

Le soir...

[...] un rêve qui est peut-être une prophétie²⁷?

La brusque réalité, confirmant l'affreux tableau vu en rêve, la trouve cependant digne, courageuse et forte.

27 Journal intime, 21 mars (1878).

VIE DE FADETTE ET HISTOIRE DE SON OEUVRE

11

Dès lors, elle se consacrera plus encore à ses cinq enfants, les enveloppant de tendresse et poursuivant seule leur éducation. Jamais ils n'auront à souffrir de son autorité douce et ferme. Et elle mettra tout en oeuvre pour assurer à chacun la formation la plus complète. C'est ainsi qu'avec eux, elle passe en revue les journaux du temps et se plaît à en corriger les fautes de grammaire, d'orthographe ou de style. De plus, pendant plusieurs années, le lundi après-midi, elle tiendra un cercle de lecture où ses filles et leurs amies pourront écouter, lire, discuter, et échanger des opinions. De cette façon, on a lu tout Bourget et d'autres. Enfin, pour équilibrer la solide culture intellectuelle des siens, elle ne manquera aucune occasion d'affermir leur caractère et de développer leur sens des responsabilités. Des lettres à sa fille Emilie, jeune institutrice à Fall-River, confirment cette assertion:

Voyons, reprends ton grand courage, ma chérie, et ne te laisse pas assombrir. Songe à toute l'activité qui doit remplir, et qui remplit ta vie, et qui serait diminuée par de la faiblesse. C'est certain, ma chérie, que tu es à te former le caractère et en passe d'en avoir du vrai! Et je suis contente de toi, et cela m'aide à endurer ton absence car à moi aussi elle est dure notre séparation²⁸.

Et une autre fois:

28 Lettre à sa fille Emilie, plus tard, Madame Charles Rinfret, 16 oct. (1904).

[...] il me semble que dans les circonstances, ce serait mieux que tu n'acceptes pas l'invitation. Si toutefois, on insiste et que ton jugement et ta délicatesse réunis te fassent voir qu'il est mieux d'accepter, je te laisse libre, m'en rapportant entièrement à toi, mais te priant d'agir après avoir sérieusement réfléchi, ce que tu ne fais pas toujours, sans reproche²⁹!

Nous pourrions multiplier les exemples du genre, de même que les témoignages de vraie tendresse.

Educatrice-née, M^{me} Saint-Jacques le restera toute sa vie. Même une fois installée à l'Hôtel-Dieu comme dame pensionnaire³⁰, elle portera un grand intérêt aux classes de ses petits-enfants. De plus, c'est à chacun qu'elle écrira, et à la moindre occasion. Va-t-elle dîner chez son fils? Les petits courent l'accueillir au taxi et ne la laissent plus. Ils ne craignent pas de prendre position devant elle, car son respect de la liberté et de la franchise s'étend même aux enfants. Pas de sermon de sa part, mais, les jeunes conviennent, avec elle, de la supériorité de l'éducation sur l'instruction.

Comment un coeur aussi vaste et aussi compréhensif se fermerait-il à la misère des autres? A cet appel du pauvre, senti jusqu'au fond d'elle-même à dix-huit ans³¹,

29 Lettre à Emilie, Saint-Hyacinthe, 15 déc. 1904.

30 Elle y sera à partir du 6 septembre 1929 jusqu'à sa mort, le 17 novembre 1946.

31 Après la visite d'une mendiante qui lui raconte "l'histoire des gens sans pain, ni feu, au coeur de l'hiver, quand le travail de l'homme manque", elle prend une

2 avril 1936

Chère petite Thérèse

Enfin ! je trouve -
une minute pour
écrire à ta belle
mère qui me a fait
tant de fois pleurer ?
Je te trouve bien
belle - mais qui
entraîne le vent et
se ne sera pas boudé !
Et toute - noble et sage !

elle restera fidèle tant qu'elle vivra. Pendant quinze ans, elle s'occupera, à titre de présidente active, de l'association des Dames de Charité de Saint-Hyacinthe, fondée en 1828 par sa grand-mère, M^{me} Jean Dessaulles³². Si elle en prépara des bazars³³! De nombreuses lettres l'attestent, écrites entre 1905 et 1945. Peu de temps avant sa mort, elle collabore encore à cette oeuvre. Et que de fois on aura sollicité le concours de sa plume, pour venir en aide aux affligés! Les organisations les plus diverses bénéficient de son influence: l'Ecole des Enfants infirmes, l'Assistance maternelle, la Croix-Rouge, le Refuge de la Merci, l'Hôpital Sainte-Justine, les Ecoles Ménagères récemment fondées... pour ne citer que les principales. De plus, malgré sa "timidité" et sa "grande répugnance à [se] mettre en évidence"³⁴, elle affronta plusieurs fois le

résolution qu'elle tiendra: "Moi, je me remettrais dans mon égoïsme et eux dans leur souffrance? Ah! non, et non, et tout de suite, je veux commencer à m'occuper un peu des pauvres, à aller les voir pour les connaître et vraiment les aider, de tout mon coeur autant que de ma bourse..." 23 janv. (1878), Journal intime.

³² Surnommée la "Providence des Pauvres". Le livre de M^{gr} C.P. Choquette, op. cit., fait l'éloge de sa bonté proverbiale, p. 85-89.

³³ Une Lettre intitulée Bazar à Saint-Hyacinthe, t. 5, p. 63, évoque cet événement annuel. Il n'y a plus de bazar depuis l'organisation des campagnes de charité diocésaines Caritas.

³⁴ Elle s'excuse ainsi d'un refus de parler en public, dans une lettre à M. le Chanoine Lionel Groulx, datée du 15 oct. 1919.

public au cours de conférences dont la femme paraît être le sujet central. Moins souvent, elle emprunta la voix de Radio-Canada³⁵. Le Devoir a publié le text³ de quelques-unes de ces causeries.

Bientôt admise comme membre du Club du Lyceum de Paris³⁶, Madame Saint-Jacques mettra au service de la littérature des qualités humaines peu communes et un sens aigu de l'observation. Son activité littéraire, avant tout journalistique, commencera peu de temps après la mort de son mari et se déploiera surtout comme graphologue et chroniqueuse.

Déjà, le Journal de Françoise³⁷ de 1902 annonce Jean Deshaies³⁸. En 1904, elle écrit à sa fille Emilie:

35 Dans une lettre à sa fille Emilie, datée du 29 mai 1938, elle dit préparer une causerie sur le sujet suivant: "L'esprit chrétien et le sens social des femmes du 17^e siècle". Elle la donna vraisemblablement le 11 juillet 1938.

36 "Le Club du Lyceum de Paris, fondé à Paris par la duchesse d'Uzès, la baronne de Bourgoing, la comtesse de Chabannes et qui compte parmi [sic] ses rangs, les personnalités les plus distinguées de tous les pays dans les lettres, les sciences et les arts." Renseignement fourni par Georges Bellerive, dans Brève apologie des Auteurs féminins, Québec, Librairie Garneau, 1920, p. 99.

37 Journal de Françoise, 1^{re} année, n^o 7, 28 juin 1902, p. 77.

38 Jean Deshaies, pseudonyme de Mme Maurice Saint-Jacques comme graphologue.

mais le jugement, la droiture et la fermeté
attendent beaucoup de l'âge.

Esquisse psychologique

Il est très intelligent, d'un esprit délicat et fin, d'un jugement sûr dans toutes les circonstances ordinaires de la vie. Cependant, comme c'est un grand impressionnable, qui est sensible et très délicate et très délicate, il devra réserver son jugement quand son âme est très agitée, et remettre à un moment calme la solution des problèmes que le tou-

Je me suis arrangée avec le rédacteur de la Patrie, pour faire de la graphologie dans son journal, tous les samedis. C'est un secret, ne le dis à personne excepté à Tante Fanny. Ce sera cinq à 6 heures de ce travail par jour³⁹...

La première graphologie à la Patrie datera du 22 octobre suivant⁴⁰. Ensuite, d'autres journaux se disputeront son aptitude particulière à déchiffrer les caractères par l'analyse de l'écriture⁴¹: le Canada, de 1906 à 1914, le Nationaliste⁴², de 1914 à 1922, et le Devoir, à partir de cette date jusqu'à la fin de sa vie.

C'est sous le pseudonyme de Danielle Aubry qu'elle publie d'abord ses chroniques au Courrier de Montmagny⁴³

39 Lettre à Emilie, 9 oct. (1904).

40 Le 6 novembre suivant, elle enverra à sa fille la Patrie parue la veille. "Il y a plusieurs fautes dont il faut accuser le typographe et non Madame ta mère, qui a passé l'âge des fautes d'orthographe. --- Je n'ai pas pris de nom de plume et cela intrigue mes correspondants dont la plupart m'appellent Monsieur."

41 Au dire de M. le Chanoine Lionel Groulx, ses études graphologiques étaient d'une "justesse écrasante". D'une entrevue du 14 novembre 1964.

42 Le Nationaliste, vol. 11, n° 52, 14 fév. 1915, p. 2, promet une couple de colonnes de graphologie par un graphologue "conscientieux et éclairé", d'une "psychologie pénétrante", Jean Deshaies.

43 Le Courrier de Montmagny, appelé d'abord La Sentinelle, journal libéral fondé en 1883. Nous tenons ce renseignement d'une lettre du juge P. Auguste Choquette envoyée à la famille, le 19 novembre 1946, à l'occasion de la mort de Fadette.

puis, au Journal de Françoise⁴⁴, de mai 1907 à avril 1909, date de la disparition de cette revue. De 1908 à 1914, le journal Le Canada lui confie une page, le mercredi de chaque semaine. Sous la rubrique Feuillets féminins, elle comprend une chronique Entre nous ou un récit portant un titre propre, une ou deux colonnes de graphologie et souvent une courte critique, Les Livres. C'est signé Danielle Aubry ou Jean Deshaies; parfois, D. A. ou J. D. Parallèlement, de 1910 à 1912, sous le nouveau pseudo de Marc Lefranc, ses billets du soir au Devoir alternent avec ceux d'Albert Lozeau et de Léon Lorrain. D'autres paraîtront en 1916.

En octobre 1911, Henri Bourassa retient ses services pour la page féminine du Devoir⁴⁵. Le directeur de ce journal avait compté, pour en assurer le succès, sur la solide culture intellectuelle de sa cousine. Il n'a pas

44 Le Journal de Françoise, 6^e année, n^o 3, 4 mai 1907, p. 47, annonce ainsi la nouvelle recrue: "Le Journal de Françoise peut s'enorgueillir de compter parmi ses collaborateurs distingués, une plume aussi élégante. Et quand, à la grâce de l'esprit, se joignent un jugement droit, une sagesse incontestable, la collaboration de Madame Danielle Aubry devient plus précieuse encore. C'est une joie pour un journal, de constater un talent comme celui-ci dans sa manchette."

45 Il l'annonce avec enthousiasme, sûr du succès de sa collaboratrice, dans un article intitulé Aux lectrices du Devoir, Les lettres de Fadette chaque jeudi, Une page littéraire chaque samedi, dans Le Devoir, 2^e année, n^o 235, 7 oct. 1911, p. 1.

été déçu, si l'on en juge par la lettre qu'il lui adresse quelques mois plus tard et dont voici un extrait:

Je te connaissais beaucoup d'esprit et de coeur: je ne soupçonnais pas que tu eusses tant de bon sens et de doctrine. J'aime tes lettres comme directeur; je les approuve comme père, [...] je les apprécie comme mari [...]. Enfin, je les goûte comme amateur du vrai style féminin, simple, enjoué et gracieux⁴⁶.

Avec les chroniques au Devoir est née la véritable Fadette dont le nom fut plusieurs années entouré de mystère⁴⁷.

Selon Larousse, "fadette" veut dire "petite fée". Et que de fois, dans sa jeunesse, on l'a appelée "fée" ou "farfadet", à cause de sa fantaisie. "My Fairy", disait souvent sa bonne Kate. De plus, à l'époque des Lettres, elle avait à la maison La Petite Fadette de George Sand. Mais, ces raisons n'ont pas motivé le choix de ce pseudonyme. C'est le Révérend Père M. A. Lamarche, o.p., alors directeur de la Revue dominicaine qui la baptisa ainsi⁴⁸. Et, pendant

46 Lettre d'Henri Bourassa à Fadette, Québec, 9 fév. 1912.

47 Michelle LeNormand, (Madame Léo-Paul Desrosiers) commente ce nom dans une chronique intitulée Fadette, dans Le Devoir, vol. 25, n° 16, 20 janv. 1934, p. 1.

48 Une lettre du Révérend Père M. A. Lamarche, o.p. datée de Montréal, 15 janvier 1937, en fait foi: "Je signe 'Criticus' dans la revue, lui écrit-il, et je comprends à présent la vertu d'un pseudonyme. Je n'y croyais guère en vous baptisant 'Fadette'. Comme vous deviez vous sentir plus à l'aise, durant les années que ce nom resta ignoré de vos lecteurs."

quarante-cinq ans, elle remplira son rôle de bon génie, ponctuelle au rendez-vous de chaque semaine, par sa Lettre de Fadette. Elle y restera fidèle jusqu'à quatre mois avant sa mort. Les dernières Lettres sont de ses filles Marie ou Emilie, et ont été bâties à même de très anciens articles. Même en voyage en Europe pendant plusieurs mois, en 1913, où elle visite Paris, la Bretagne et la Suisse, Fadette apportera encore sa contribution au Devoir. Mais pourquoi appeler lettres ses entretiens de la page féminine? Ce ne sont pas à proprement parler des lettres, et on pourrait aussi correctement les intituler tantôt récit, conte, tantôt critique littéraire⁴⁹ ou encore, miettes de réflexion. Cependant, Fadette recevait un courrier volumineux de gens qui s'adressaient à elle pour lui demander conseil. C'est dans ses lettres au Devoir qu'elle leur répondait. Surtout dans les textes teintés de psychologie, les lectrices se reconnaissaient comme dans un miroir. Il arrivera même que les jeunes gens et les maris en trouveront la découpe sur leur table de travail. Même Messieurs les Vicaires feront leur profit de ces modèles de sermons pittoresques, courts et énergiques. Pour répondre aux

49 Pour un exemple de critique littéraire publiée par Fadette, voir Lettre de Fadette, dans Le Devoir, vol. 13, n° 3, 5 janv. 1922, p. 5. C'est une critique de La Vaine Foi de Laure Conan.

désirs des collectionneurs de Lettres de Fadette, l'auteur réunira en cinq volumes des Lettres choisies parmi celles qui ont été publiées entre octobre 1911 et janvier 1922⁵⁰. Quels sont les motifs qui ont présidé à la sélection des articles? Il se peut que Fadette ait opté pour les chroniques les plus conformes au goût du public, ou tout simplement, accédé aux volontés de ses éditeurs. Sauf pour une seule causerie que nous n'avons pu retracer dans Le Devoir, mais dans le Canada, les messages de Fadette n'ont pas subi de modifications notables, en passant du journal au livre. Dans un mémoire présenté au premier congrès de la langue française au Canada, en 1912, Fadette définit la mission de la femme dans les lettres:

Chacune y apporte non seulement son intelligence et son petit savoir, mais sa conscience de femme désireuse de faire du bien, la volonté courageuse et avouée d'être semeuse de la bonne parole⁵¹...

Cette phrase ne rejoint-elle pas le rôle que Germaine Bernier appliquait à la journaliste peu de temps après sa mort:

50 Voir la bibliographie, pour la référence au Devoir de chacune des Lettres colligées.

51 Les femmes et les lettres françaises au Canada, dans Premier congrès de la Langue française au Canada, Mémoires, 1912, Québec, Action sociale, 1914, p. 466.

Comme il faut au foyer des prêtresses qui le servent et le gardent jalousement, il est utile, à l'heure actuelle, que des femmes douées pour ce rôle spécial travaillent au bien d'autres femmes incapables de s'aider elles-mêmes⁵².

Tel fut, à n'en pas douter, l'idéal de Fadette. Dans ce but, elle mit aussi son talent au service de l'Action française⁵³, de la Bonne Parole, de la Renaissance⁵⁴, de l'Action nationale, des Semaines sociales du Canada, de Familia.

Trouvant que les "enfants n'ont pas suffisamment de lecture agréable dans la littérature canadienne⁵⁵", Fadette écrira encore deux livres de contes destinés aux tout petits: les Contes de la Lune et Il était une fois. Les deux volumes sont illustrés par Suzanne Morin, sa petite-fille, alors étudiante à l'École des Beaux-Arts. Dans un style simple, correct, à la portée des enfants, la lune raconte les choses qu'elle a observées du haut de son piédestal. Elle ne manque pas, à l'occasion, selon une vieille habitude de Fadette, de glisser discrètement une

52 Germaine Bernier, Fadette, dans Le Devoir, vol. 37, n° 265, 19 nov. 1946, p. 4.

53 De 1920 à 1927.

54 Journal d'Olivar Asselin, paru en 1935-1936. Les chroniques de M^{me} Saint-Jacques y sont signées Hélène Rollin.

55 D'une lettre à M. le Chanoine Lionel Groulx, datée d'Outremont, 20 mars 1934.

leçon de morale. Dans deux des quinze contes, l'astre tra-
hit ses origines maskoutaines. Il était une fois réunit
onze contes dont le plus élaboré comprend à lui seul onze
chapitres de même que certains éléments autobiographiques.
François, le cocher, est un nom réel. Et, sous des noms
fictifs, Fadette fait revivre, semble-t-il, la cuisinière
et la bonne qu'elle a connues. De plus, la façon de rai-
sonner de la jeune infirme Suzanne ressemble singulièrement
aux réflexions d'Henriette dans son journal intime. Sans
doute, cette dernière avait les jambes solides, mais elle
a senti les faiblesses insurmontables nécessitant un séjour
à la mer. Trois contes s'inspirent de l'histoire: Made-
leine de Verchères⁵⁶, La belle histoire de Jeanne d'Arc,
Conte de Barbe bleue⁵⁷. L'Héritage des Fées du Canada,
fantaisie poétique, a déjà été publié dans le Canada⁵⁸.
Le texte définitif ne comporte pas de corrections impor-
tantes. Ces récits fabuleux, où entrent en scène des êtres

56 A rapprocher de Madeleine de Verchères, dans le Devoir, vol. 23, n° 92, 21 avril 1932, p. 5: publication d'une conférence donnée la veille à la radio.

57 Ce conte avait déjà paru sous le titre Une page d'histoire, Conte de Barbe bleue, dans le Canada, vol. 6, n° 86, 15 juillet 1908, p. 9 et aussi, comme Lettre de Fadette, Conte de Barbe bleue, dans Le Devoir, vol. 12, n° 45, 24 fév. 1921, p. 5. De légères variantes se sont imposées, qui tiennent compte des lecteurs auxquels Fadette s'adresse.

58 Danielle Aubry, L'Héritage des Fées du Canada, dans Le Canada, vol. 7, n° 133, 8 sept. 1909, p. 9.

suraturels, elle les porte en elle depuis sa jeunesse.

Son journal d'enfant le confirme:

Notre petite Fanny est malade, elle fait pitié avec ses grands yeux brillants. Je chante pour elle, je lui invente de belles histoires de fées et de lutins⁵⁹[...]

Et une autre fois:

[...] j'ai presque honte de le dire, tous ces soirs-ci, je vais à la cuisine vers cinq heures, quand le poêle pétille et que la lampe n'est pas allumée et je me fais conter des contes de loups-garous, de feux follets, et de jeteuses de sorts. Adèle croit à toutes ces folies, et elle les raconte avec une conviction et une chaleur qui me tiennent sous le charme⁶⁰.

En 1928 ou 1929, en vacances à Percé, à l'Hôtel South Beach, Fadette fit la connaissance de Monsieur Pierre Dansereau alors romancier. Avec lui, Madame Alice Beaudry, (soeur de Fadette), et Mademoiselle Adèle Lamothe, Madame Saint-Jacques élaborera un projet de roman "dans le style du 'Roman des Quatre' (Henri Duvernois, Mme Gérard d'Houville, Henri Lavedan, et ...?) ou encore dans le style du 'Vicomte de Launay'⁶¹." Plus douée pour les brèves considérations assaisonnées de pédagogie ou de psychologie que pour les récits de longue haleine, Fadette n'a écrit

59 Journal intime, 22 fév. (1875).

60 Ibid., 19 nov. (1875).

61 Extrait d'une lettre de M. Pierre Dansereau, conservateur au Jardin botanique de New-York, lettre datée du 16 février 1966.

qu'un seul roman, ou plutôt, une nouvelle: Le Sceau⁶², rédigé à partir d'un événement réel. Ceux qui ont vécu à Saint-Hyacinthe au début du siècle se souviennent encore du passage dans cette ville d'un jeune médecin, ex-prêtre catholique, qui disparut de l'endroit après avoir abandonné sa femme et son enfant. Les circonstances environnantes ont été imaginées par Fadette dont on peut reconnaître les idées sur le vote des femmes, par exemple, ou encore sur la façon de se comporter dans telle situation donnée. Ce roman fut présenté, en 1940, en vue de concourir au prix David. En cette occasion, ce fut Ringuet (le D^r Philippe Panneton) qui remporta la palme, pour son livre La Civilisation des Incas. Consciente de la moindre valeur de cette oeuvre, Madame Saint-Jacques ne la livra jamais aux éditeurs.

La peinture d'une personnalité laisse perplexe le critique le plus habile. Nous tenterons ici une esquisse, appuyée sur de nombreux manuscrits et le souvenir de ceux qui ont connu Madame Saint-Jacques. Peu de mots suffiront à décrire son physique: c'est le type de la grande dame, dont l'attitude noble et fière, la réserve et la distinction naturelles tiennent à distance ceux qui ne connaissent ni son esprit ni son coeur.

62 Le Sceau, roman inédit de M^{me} Maurice Saint-Jacques, en dépôt chez sa fille, M^{me} Ernest Guimont.

Plusieurs critiques ont vu en Fadette la vivante incarnation du bon sens. C'est à juste titre, croyons-nous. Elle a comme innée la notion de l'essentiel. Pourquoi punit-on les petites pour avoir marché dans les feuilles? pense-t-elle. "Si on les empêchait de mentir, cela vaudrait infiniment mieux⁶³!" Aussi a-t-elle en horreur la vie toute de conventions de son temps. A une religieuse qui lui demande ce qu'elle déteste le plus dans le monde et au couvent, elle répond carrément: "... la chose qui me déplaît le plus existe dans les deux au même degré. — Qu'est-ce donc? — Les simagrées, ma mère. — Vous dites? — Je dis les simagrées⁶⁴." Et, avec humour, la jeune Henriette explique comme elle abhorre tout ce qui n'est pas vrai, simple et naturel. De tous ces artifices, elle se libérera bientôt, à sa pleine satisfaction. Ainsi, elle organisera sa vie, sans tapage, conformément à sa philosophie.

Perspicace à déceler les travers des gens, sa plume ne ménage personne, pas même le clergé⁶⁵. Nul n'est attaqué en particulier, et pourtant, chacun se sent visé, un

63 Journal intime, 3 oct. (1876).

64 Ibid., 4 juin (1875).

65 On a retranché de ses articles quelques phrases jugées anticléricales. Elle sera toujours exigeante sur la qualité des sermons.

jour ou l'autre. Cependant, Fadette s'abstient toujours, en société, de juger qui que ce soit. Le bavardage lui répugne. Et en cette matière, sa charité ne s'étend pas qu'aux pauvres. La conversation tourne-t-elle au préjudice d'un absent? Elle trouve le mot opportun pour clore le sujet. Jamais elle ne s'avisera de donner directement un conseil. Elle met sur la voie, respectant l'indépendance et la liberté des autres. Lui demande-t-on son avis? Elle le donne avec une sincérité inattendue, désarmante, au risque de s'attirer des coups. Fadette, tenace à défendre ses convictions, a toujours ce courage de dénoncer ce qu'elle croit injuste ou méchant, dût-elle, pour cela, blesser certaines autorités. Simple penchant pour la critique et la contradiction? Les uns oseront l'affirmer. Mais eût-elle résolu de corriger le monde entier, ce sera toujours par elle que commencera la réforme. Un regard lucide chaque jour projeté sur son intérieur lui révélera clairement ses propres faiblesses.

Son orgueil, d'accord avec sa discrétion et une singulière énergie, voilera soigneusement les émotions qui agitent l'enfant et les contrariétés qui mortifient l'adulte. Et cette attitude, au prix de quelles souffrances parfois! Avec la même sérénité extérieure, elle accueillera les terribles épreuves qui l'assailliront. Son coeur, qui vibrait aux seuls échos de la douleur de Chopin, est

resté extrêmement vulnérable jusqu'au dernier battement. Sa vaillance, sa force remarquable, elle la puisera aux sources d'une foi profonde, d'une piété solide, sans "bondieuserie". Aussi est-ce de l'acquis personnel, cette Lettre écrite au Devoir, peu de temps après la noyade de son fils et de sa belle-fille:

... sans la foi nous serions désespérés. Mais nous avons la Foi, ce trésor tant négligé;

.....
Elle nous assure qu'il y a des liens invisibles mais réels que la mort n'a pas brisés, et qu'entre nos morts et nous, il y a des communications mystérieuses.

.....
La foi seule donne un sens à l'existence, une explication à l'injustice de la condition terrestre, une raison de lutter. Et cela est sans prix⁶⁶.

Cette foi en Dieu se double, chez Fadette, d'une confiance sans bornes aux possibilités de l'amour humain. Écoutons-la parler à sa fille:

Moi, j'ai confiance dans ton bon coeur, ta générosité, ta délicatesse et ton intelligence. A nous deux, ma petite chérie, en nous aimant bien, nous ferons du bon ouvrage, et nous formerons une idéale petite personne qui ajoutera à ses qualités naturelles, des vertus surnaturelles, d'autant plus appréciées qu'elles auront été plus difficiles à acquérir⁶⁷.

⁶⁶ Lettre de Fadette, La Toussaint, dans Le Devoir, vol. 33, n^o 256, 3 nov. 1943, p. 5.

⁶⁷ Lettre à Emilie enseignant à Fall-River, 7 janv. (1905).

Optimiste par nature, elle croit au bien et voit d'instinct le côté aimable des gens. La tristesse envahit-elle parfois sa solitude? Ses intimes ne se souviendront que de sa gaieté communicative. En effet, même dans un grand âge, elle conservera un rire très jeune. Par surcroît, un bon coeur l'anime, qui la fait compatir au sort des domestiques. Profondément attachée au rang que lui confèrent ses origines familiales, les liens qui l'unissent au passé ne nuisent en rien à son évolution dans un présent qu'elle a constamment devancé. C'est même cette aptitude qui lui a valu de si bien comprendre la jeunesse.

Sensible aux exigences de son temps, éveillée aux problèmes des autres, Fadette verra beaucoup de gens, même à un âge avancé. Mais, à la vie mondaine, elle préférera sa chère solitude, n'acceptant pas qu'on se mêle de ses affaires ou qu'on viole le sanctuaire de sa chambre. D'ailleurs, l'isolement convient mieux aux méditations de l'artiste à qui tout fournit un sujet de réflexion.

CHAPITRE DEUXIEME
THEMATIQUE DE L'OEUVRE

Pensée de Fadette: sa façon de concevoir le bonheur, le vrai, le beau, le bien. — Ses idées sur l'amour, Dieu, la mort. — Psychologie de la femme et le mariage. — Pédagogie. — Sentiment de la nature. — Emotion patriotique.

"... derrière le brouillard de la terre, il y a toujours le grand soleil qui finit par pénétrer¹..."

Aucune prétention à la philosophie, dans une oeuvre aussi modeste. Pourtant, l'optimisme anime presque toutes les Lettres de Fadette. Il s'en dégage non seulement une morale mais un art de vivre visant à l'épanouissement de la personne humaine. Ainsi, Madame Saint-Jacques y enseigne comment être heureux et oriente les esprits vers le vrai, le beau, le bien. A la lire, nous découvrons peu à peu ses idées sur l'amour, sur Dieu et sur la mort. Aux jeunes filles et aux dames, elle adressera plusieurs chroniques. A une époque où on exaltait démesurément le rôle de la mère, Fadette considérera la femme comme la compagne de son mari et sa collaboratrice dans l'oeuvre de l'éducation des enfants. C'est pourquoi elle tentera d'aider les couples

¹ Dans le brouillard au bord de la mer, L.F. 5, p. 114.

dans leurs rapports mutuels et leur glissera quelques conseils de psychologie et de pédagogie. La nature, le plus souvent, servira de prétexte aux méditations de la journaliste. Parfois, aussi, son sentiment national l'emportant, elle secouera le patriotisme de ses lecteurs.

Bien jeune, Henriette s'est interrogée sur le bonheur. Ses recherches une fois menées à bonne fin, ses "recettes" expérimentées, elle saura en faire bénéficier les autres. Et son message, bien que diversifié, incitera à la confiance, l'un des principaux éléments de satisfaction personnelle. Sans la confiance en soi, comment "oser être bon, oser être sincère, oser être toujours soi-même²?" Et cette confiance doit s'étendre à la vie à laquelle, selon le mot d'Henri Bordeaux que Fadette commente, "il faut se donner bravement³." Pour être heureux, nous dit-elle encore, établissez un juste équilibre entre vos désirs, vos forces et vos devoirs; intéressez-vous à tout, patientez, tout finit par s'arranger. Survient-il un conflit? Entre deux maux, choisissez celui d'où il résulte un moindre mal pour le prochain. Sans doute, un besoin d'évasion s'impose parfois, mais "ne vivez pas dans le rêve, vos réveils seraient trop cruels⁴." Une bonne méthode conduit

2 La fortune sourit à ceux qui osent, L.F. 5, p. 78.

3 A celles qui travaillent, L.F. 3, p. 140.

4 Le rêve bienfaisant, L.F. 1, p. 82.

au bonheur: le courage de l'héroïsme quotidien, l'abandon nourri de simplicité et de foi. Mais encore faut-il apprendre à voir pour saisir les joies au passage: joie de vivre, joie "de l'effort et du travail, de la difficulté vaincue, du devoir rempli, de la certitude de faire ce que Dieu veut, de l'emploi de nos facultés qui veulent [...] s'exercer librement⁵." Oui, tout ce qui peut ensoleiller la vie doit solliciter notre intérêt. Aussi l'épistolière revient-elle souvent sur l'opportunité des "professeurs de joie". Ses correspondantes se plaignent-elles d'être enclines à la tristesse? Elle bénit les menus travaux quotidiens qui ne laissent pas la liberté de se plaindre de ses propres angoisses; elle magnifie la souffrance comme un état d'âme indispensable aux succès et bonheurs.

Pour diriger vers un bonheur encore plus complet, la bonne fée ouvre la voie du vrai, du beau et du bien. La vérité! Elle se serait fait mettre en pièces plutôt que de la trahir. Et, à cet égard, elle se montre intranquillante. Tout d'abord, il ne faut pas craindre de regarder la vérité bien en face: nous n'avons pas le droit de la rejeter, une fois qu'elle s'est imposée à nous. Puis, un à un, elle arrache les masques de charité, de dévouement ou d'affection qui camouflent si bien la vanité, l'intérêt

5 Les prisons, L.F. 4, p. 156.

ou le mensonge, vrais mobiles de nos actions. Par contre, elle reproche à ses consoeurs de ne pas avoir la simplicité de laisser libre cours à leur sympathie et à leur générosité. Et elle distingue:

... nous pourrions tous, nous "exercer" à dire la vérité, ce qui n'est pas du tout la même chose que de ne pas mentir.

Nous nous habituerions à voir juste, à ne pas déformer nos souvenirs, à soumettre notre mémoire à une discipline sévère qui nous permettrait la reproduction exacte de ce que nous avons bien vu et parfaitement entendu⁶.

Et, avec une pointe de malice, elle lance un regard de pitié sur la pauvre cible atteinte de ses traits: "Oh! Pas vous, madame, dont les yeux indignés me font sourire. Mettons que vous êtes l'exception... mais toutes les autres et moi⁷..."

Le beau, sans s'identifier au vrai, répond aussi aux aspirations légitimes de notre esprit. Il satisfait un besoin vital de l'âme. Fadette le sait, toute attentive qu'elle est à n'en laisser perdre aucune parcelle. N'ayant jamais fermé l'oreille aux appels discrets de la beauté, elle déplore que des orphelinats s'élèvent en plein coeur des villes, n'offrant que leur pierre grise aux yeux avides soleil. Et bientôt, sous l'influence de Fadette, les mères

6 Une enquête, L.F. 2, p. 18.

7 Le fond des âmes, L.F. 1, p. 143.

attacheront plus d'importance à l'éducation du goût de leurs enfants. C'est partout qu'ils doivent s'habituer à lire la beauté. Dans ses contes, rien de laid ou de terrifiant, mais parfois des échappées sur la poésie cultivant le sentiment esthétique des jeunes.

Du culte de la beauté physique à celui de la beauté intellectuelle et morale, il n'y a qu'un pas. Et Fadette le franchit bientôt pour engager ses lectrices dans les sentiers du bien. Elle leur transmet sa foi illimitée en la toute-puissance de la vertu, mais les prévient contre les velléités:

... suffit-il d'être intelligent et d'avoir du jugement pour avoir de la volonté?

... Que d'êtres intelligents ont la nostalgie du bien et du beau et voient s'écouler leur vie vide, stérile, triste de toute leur impuissance à réaliser leurs aspirations⁸...

Elle croit même en la bonté des âmes médiocres afin de favoriser leur épanouissement. Nos coeurs recèlent des trésors de bienveillance; il suffit de les faire valoir. Et, pour faciliter cette opération, de s'en remettre aux moyens suggérés par les Lettres de la page féminine du Devoir; car Fadette voit, dans l'altruisme, un remède au mal et un antidote contre l'ennui.

⁸ Le grand accordeur, L.F. 4, p. 63.

Quand Madame Saint-Jacques aborde le thème de l'amour, c'est avec beaucoup de respect. L'amour, "sentiment généreux et profond⁹", c'est "l'eau vivifiante et forte qui ranime une âme de femme¹⁰", c'est un "grand maître¹¹", mais dont il ne faut pas attendre de miracle. Elle distingue la "sympathie-instinct¹²" qui fausse l'optique, de la "sympathie-sentiment¹³" qui découvre chez l'autre des valeurs cachées aux profanes. Consciente du fait que, parfois, des "barrières morales infranchissables¹⁴" se dressent entre les personnes, elle consacre une page aux "séparés¹⁵". Mais les passages où se révèle le mieux sa conception de l'amour sont ceux qui sont destinés aux époux. Nous y reviendrons d'ailleurs plus loin.

Fadette place l'Amour au-dessus de l'amour: "Comme c'est bon [...] de croire à l'Amour qui gouverne le monde¹⁶..." Dieu, pour elle, c'est celui à qui nous avons

9 Les âmes qui se fanent, L.F. 5, p. 5.

10 Ibid.

11 Le grand maître, L.F. 4, p. 14.

12 Dans un rayon, L.F. 3, p. 122.

13 Ibid.

14 Les séparés, L.F. 1, p. 137.

15 Ibid., p. 136.

16 Au hasard de la vie?, L.F. 4, p. 67.

été donnés au baptême et qui nous aime comme une mère aime ses enfants: "Dieu prodigue l'amour comme il prodigue la lumière, magnifiquement¹⁷." Frappe-t-il? Il faut prêter foi à sa tendresse et la lui rendre, aveuglément, sans chercher à pénétrer ses desseins. Tout simplement, lui présenter nos "bonheurs brisés¹⁸" et alors, compter sur Lui seul, "l'appui qui ne se dérobe jamais¹⁹". Nous nous passons bien facilement de Dieu quand tout va bien; l'auteur invite à l'amour et à la reconnaissance. Cependant, il nous met en garde: "Aimer Dieu et le servir, ce n'est pas faire d'interminables prières, mais mettre en pratique les préceptes de l'Évangile²⁰", apprécier la joie de vivre et faire en sorte que le Ciel puisse contresigner chacune de nos actions.

Face à la mort, Fadette ne s'attardera pas à cette horreur physique traduite par Villon ou Baudelaire. Certes elle en voit la cruauté, mais elle la considère plutôt à la façon de Lamartine, comme une séparation des êtres aimés, comme une vie nouvelle dans un monde meilleur. Encore couventine, elle écrivait:

17 Aimons la vie!, L.F. 4, p. 94.

18 Ma vieille cousine, L.F. 3, p. 79.

19 L'heure de Dieu, L.F. 1, p. 122.

20 La dévote ménagère, L.F. 5, p. 169.

Ce soir, un sermon sur la mort. Cela me révolte d'entendre beaucoup de bruit et de tapage autour de la mort qui me paraît une chose triste mais douce. Triste à cause de la séparation, alors il faut en parler avec des larmes et non avec ce grand fracas. Puis elle est douce la mort; ne vivre qu'avec son âme, comprendre l'incompréhensible Dieu, et ne pouvoir plus pécher²¹!

Une quarantaine d'années plus tard, après avoir connu plusieurs deuils, elle croit encore à l'immortalité de l'âme, au bonheur des âmes du purgatoire et à l'union étroite des morts et des vivants. Sans doute, elle reconnaît que nous oublions trop nos morts, mais elle exhorte à nous prévaloir de l'exemple des disparus pour ne pas gaspiller nos vies. Bien plus, elle ravive l'espérance de ceux qui sont courbés sous l'épreuve:

... il faut se relever, laisser les morts dormir, et revenir à la Vie [sic], la Vie mieux aimée, peut-être, malgré ses duretés et ses tristesses. Car on apprend des morts le prix de la vie, et ils nous disent bien éloquemment qu'il faut vivre pleinement et mieux²².

Dans un billet du soir, Albert Lozeau avait loué Marc Lefranc pour sa psychologie de l'âme féminine, mais il lui avait reproché de dire trop crûment aux femmes leurs vérités²³. Sous un nouveau pseudonyme, l'auteur des

21 Journal intime, 4 oct. (1875).

22 Nos morts, L.F. 1, p. 113.

23 Albert Lozeau, A mon ami Marc Lefranc, dans Le Devoir, 2^e année, n^o 168, 20 juillet 1911, p. 1. On trouvera en appendice la réponse à ce billet.

Lettres de Fadette tiendra-t-il compte de ces remarques? Certes, il ne ménage pas ses lectrices. Il fustige les mauvaises langues et s'indigne contre les dames de charité qui, au nom de la vertu, croquent les autres à belles dents: "[...] ces femmes sont des petits carnassiers à qui il faut des âmes toutes vives à dévorer²⁴; [...]" Sur un ton spirituel, Fadette s'amuse aux dépens de celles qui discutent avec tous, même avec le diable. Elle a observé leurs sautes d'humeur, leur indiscretion, leur manque de sincérité et l'indulgence inavouée qu'elles ont pour elles-mêmes. Est-ce une réminiscence de la lecture des Caractères? Elle ridiculise le snobisme de celles qui vont au sermon du carême pour écouter le prédicateur à la mode²⁵. Mais elle ne se contente pas de signaler les travers, elle prêche l'égalité de caractère, la gaieté et l'amabilité. Même malgré les brusques changements de température. A celles que les intempéries d'automne influencent, elle ne voit

rien de mieux à leur conseiller que de faire intervenir le simple Bon Sens, [...] personnage rond et confortable, qui observe gravement, parle avec calme et sourit avec une douce malice de nos agitations vaines et de nos défaillances injustifiées²⁶.

24 La pierre des bavardes, L.F. 3, p. 71.

25 Fadette a lu La Bruyère, à n'en pas douter, mais ce qu'elle remarque ici, c'est du vu. Elle a elle-même suivi les carêmes à Notre-Dame de Montréal.

26 Impression d'automne, L.F. 2, p. 118.

Portant aux jeunes filles une attention spéciale, elle leur apprend à s'aimer elles-mêmes de la bonne manière. La sauvegarde de leur santé mérite qu'elles prennent conscience des réclamations extravagantes de leur paresse, de leur gourmandise ou de leur vanité. Avis est donné aux jeunes imprudentes qui s'habillent en mars comme en juin, aux poupees étourdies incapables de pondération. Au point de vue intellectuel, elle propose de ne rien négliger de ce qui peut embellir leur esprit ou leur âme: "[...] développez normalement et harmonieusement vos qualités et vos aptitudes, utilisez le temps qui vous pèse et vivez pleinement votre vie présente²⁷." Dans ce but, elle invite la jeunesse à prendre en main son avenir, plaçant bien haut son idéal et se préparant, par une vie équilibrée, à marcher, "sereine et forte²⁸", dans "le chemin de Dieu²⁹". Son attitude envers elles n'a rien qui paralyse les enthousiasmes. Au contraire. Elle désapprouve les "vieilles rabâcheuses³⁰" qui disent toujours "dans mon temps".

Fadette admet cependant l'existence de femmes sérieuses et sages, capables d'écouter et d'agrémenter à

27 Petite ville, L.F. 2, p. 11.

28 Le chemin de Dieu, L.F. 4, p. 31.

29 Ibid.

30 Les corneilles, L.F. 1, p. 52.

propos une conversation, assez intelligentes pour lire l'actualité et dont le goût formé sait donner un cachet personnel à leur home. Elle souhaite que ces dernières s'astreignent à se mêler davantage aux autres, pour leur aider et les enrichir moralement. Et, pour ne pas qu'elles deviennent des marionnettes tirillées de tout côté, elle leur suggère de se garder une heure, dans la journée, pour reprendre leur âme. La bonté, la fidélité et le courage féminins ne passent pas inaperçus à ses yeux. Aussi, à l'occasion, les met-elle en relief. Dans ses contes, surtout, et, plus précisément, dans Il était une fois³¹, l'auteur sort de l'ombre les vertus de la femme: la bravoure et la décision de Madeleine de Verchères³²; le silence d'Anne de Clèves, dans le Conte de Barbe bleue³³; le coeur délicat et sensible des Canadiennes dans l'Héritage des fées du Canada³⁴; l'énergie, la foi et l'obéissance de la pucelle d'Orléans dans la Belle histoire de Jeanne d'Arc³⁵.

Si, à l'époque des premières Lettres de Fadette, les cours de préparation au mariage eussent été institués,

31 I.F., onze contes d'origine légendaire, historique ou biblique.

32 Ibid., p. 73-85.

33 Ibid., p. 105-114.

34 Ibid., p. 117-122.

35 Ibid., p. 137-147.

nul doute qu'on eût consulté la sagesse de Madame Saint-Jacques. Sa clairvoyance reconnue en eût fait une aide précieuse à ceux qui allaient unir leurs destinées. Par le truchement de ses chroniques au Devoir, un rôle identique lui est assigné. Et, c'est avec beaucoup d'honnêteté et de compréhension qu'elle s'adressera aux futurs époux.

Je voudrais, leur dit-elle, que vous vous fissiez de l'amour une idée sérieuse et vraie. Sachez que la souffrance vient toujours avec l'amour, et que c'est elle qui l'affine et le plante aux profondeurs du coeur³⁶, [...].

Elle tire de leurs illusions les jeunes filles qui s'imaginent "que le mariage fera épanouir leurs perfections³⁷", et les jeunes gens qui ont "la naïveté de croire que [leur] volonté sera la loi joyeusement observée parce que c'est [eux] qui l'impose[nt]³⁸". Le sérieux, l'harmonie des caractères, une connaissance mutuelle profonde, autant de facteurs qui doivent préluder à la vie conjugale pour en assurer le succès.

Sans cette parenté de l'âme qui vous tient en communion constante d'idées, d'impressions et de sentiments, sans la confiance sereine et sans limites, sans l'élan qui vous porte vers l'autre et qui vous fait désirer d'être près de lui même dans les dangers et les misères, sans l'intuition qui fait vôtres ses joies et ses soucis, n'allez pas croire que vous serez vraiment unis dans le mariage³⁹.

36 Son secret, L.F. 2, p. 76.

37 Le grand maître, L.F. 4, p. 14.

38 Sur le mariage, L.F. 3, p. 129.

39 Incompatibilité, L.F. 5, p. 126.

Et, avec son tact coutumier, elle dose les conseils qui préserveront au foyer l'entente et l'affection des époux. Aux messieurs de garder ou de conquérir l'amour et l'admiration de leur compagne; aux dames de gagner tout entière la confiance de leur mari. L'inconstance ou l'égoïsme de l'un ou de l'une peut tout gâcher. C'est pourquoi les deux partis recevront leur part des considérations de Fadette. Elle est vieille comme le monde, cette question de la supériorité de l'homme sur la femme. Si la journaliste s'y arrête, c'est pour susciter une saine "émulation [...] vers le bien intellectuel et moral⁴⁰", ou, tout simplement, pour badiner sur l'illogisme humain qui veut que les hommes et les femmes se plaignent les uns des autres et pourtant se recherchent. Après un léger sondage, elle conclut au droit de chacun à la liberté. A ce propos "un mari tatillon⁴¹" est aussi insupportable qu'"une femme questionneuse⁴²". Et pourtant, elle recommande la confiance mutuelle qui favorise les petites confidences et la mise en commun des idées lumineuses. Vouée au bien de ses lecteurs et de ses lectrices, Fadette répond aux questions qu'on lui pose. Quel genre de femme convient à un mari

40 Parler d'eux, L.F. 3, p. 81.

41 Si chacun se mêlait de ses affaires!, L.F. 3, p. 4.

42 Ibid.

instruit? Une perle qui ne soit ni une rivale ni uniquement une bonne ménagère, mais

une femme assez sage pour diriger sa maison, assez sérieuse pour bien élever ses enfants, assez intelligente et instruite pour s'intéresser à ses travaux et à ce qui se passe dans le monde de l'esprit, assez fine et charmante pour savoir le reposer de ses fatigues en embellissant sa vie⁴³.

Comment s'y prendre "pour que l'amour dure"⁴⁴? Bien des solutions pourraient satisfaire la curiosité de son interlocutrice. Mais la plus opportune, Fadette l'extrait d'un article lu dans une revue américaine. La femme, "c'est la camarade de l'homme, sa camarade avisée et sa conseillère sagace dans la pratique de la vie"⁴⁵. Sa beauté, à elle seule, ne suffit pas à l'être aimé. A ce dernier, il faut quelqu'un qui sache, avec complaisance, écouter ses hauts faits et y applaudir. Rapportant toujours Miss Hart dont elle discute les opinions, la chroniqueuse ajoute: "Soyez indépendante, [...] mais gardez-vous bien de le paraître"⁴⁶. Et, à plus d'une reprise, elle expose, avec clarté et simplicité, les différences qui existent entre la psychologie masculine et la psychologie féminine, essayant par là de tarir la source de bien des malentendus.

43 Simple réponse, L.F. 1, p. 151.

44 Pour que l'amour dure!, L.F. 3, p. 33.

45 Ibid., p. 34.

46 Ibid., p. 35.

En matière d'éducation, Fadette s'y connaît et elle ne cache pas aux parents l'influence qu'ils exercent sur les âmes encore toutes neuves de leurs enfants. D'où l'importance de ne pas dire du mal des autres devant les petits. Leur coeur délicat peut en être blessé. Plutôt que de les meurtrir

par nos désenchantements, nos dégoûts, nos rancunes, [...] Il serait plus sage, plus efficace et moins dangereux de mettre dans le coeur des enfants le culte de l'honneur et la religion du dévouement, d'y développer la foi, l'espérance et l'amour, les laissant croître ainsi dans la Vérité, en laissant subsister la Beauté⁴⁷.

Trop souvent, les adultes ignorent les répercussions de leur énervement, de leur impatience, ou encore, de leurs exigences non proportionnées à la faiblesse des enfants. Fadette les leur rappelle, les tenant responsables de la timidité qui handicape certains d'entre eux pour le reste de leurs jours⁴⁸, montrant comment il est facile d'élever "en serre chaude les commères, les médisants et les vils délateurs⁴⁹". Le premier devoir qui incombe à la mère, c'est d'employer toute sa pénétration féminine à connaître les âmes qu'elle doit former. Elle pourra ensuite adapter sa façon d'agir à chacune, afin de développer au maximum

47 Ames d'enfants, L.F. 1, p. 57.

48 On peut lire, à ce sujet, une page toujours d'actualité: Les timides, L.F. 1, p. 134-136.

49 Discrétion, L.F. 2, p. 23.

leurs possibilités individuelles. Chez les "petites filles", cultiver la tendresse, la générosité, la pitié, l'indulgence, la raison. Et, quand elles auront un peu vieilli, les habituer à l'économie par la permission d'administrer leur propre budget. De plus, les éclairer sur les réalités de la vie et les aider à bien voir leurs défauts et leurs qualités. Quant aux garçons, il conviendrait de ne pas les "menacer" du collège à chaque incartade et de parler aux adolescents de la lâcheté qu'ils affichent "à battre les faibles et à tourner en ridicule les timides"⁵⁰. Au programme de pédagogie de Fadette s'inscrivent encore l'apprentissage du bonheur, la formation de l'esprit, du coeur et de la volonté. Equiper les enfants pour une vie heureuse n'est pas tâche facile et nécessite l'étroite collaboration des parents. A cet effet, voici une des "recettes" éprouvées de la journaliste:

Il faudrait leur montrer [aux petits enfants] à accepter bravement l'inévitable, à faire courageusement et sans rechigner ce qui est ennuyeux, à ne pas s'apitoyer sur leurs petits maux et leur faire voir de véritables malheureux⁵¹.

Sous la forme d'un conte, et par la bouche du lutin Attention, Madame Saint-Jacques vient en aide aux éducateurs en

50 Au collège, L.F. 1, p. 104.

51 Broyeurs de noirs, L.F. 1, p. 109-110.

apprenant aux écoliers une bonne méthode de travail⁵². Dans une autre fantaisie, Ondine⁵³, une fée dessille les yeux d'un bûcheron et de sa femme qui, par leurs concessions maladroitesses, avaient gâté l'éducation de leur petite fille. Maintenant éclairés sur leurs devoirs, le couple se met à l'oeuvre pour réparer les dommages causés et doter leur enfant d'un coeur fort et généreux. Ils n'ont qu'à se féliciter de lui avoir appris la valeur du travail, de la prière et de la compassion; tout effort ayant été encouragé et payé d'une bonne caresse. Plus d'une causerie de Faddette proteste contre l'éducation molle et en signale les conséquences désastreuses. En revanche, elle proclame les bienfaits d'une volonté énergique, bien trempée, et répète aux parents "de développer la force en demandant l'obéissance et de faire céder la volonté sans la briser⁵⁴".

Savez-vous, insiste-t-elle, comment on les fait, les coeurs mous? En gâtant les enfants, en ne leur laissant voir que les douceurs de l'existence, en les déchargeant de toute responsabilité, en leur épargnant tout effort personnel, en essayant de leur éviter les moindres contrariétés⁵⁵.

52 Est-ce un conte?, I.F., p. 125-135.

53 Ondine, C.L., p. 75-88. Pour ce récit, aucune influence de son homonyme écrit par Giraudoux. Ce dernier ouvrage date de 1939.

54 De l'éducation, L.F. 3, p. 46.

55 Les coeurs mous, L.F. 1, p. 98.

Ayant à coeur l'intérêt du pays, Madame Saint-Jacques glis-
sera, au passage, quelques leçons de civisme. Elle re-
grette que le peuple canadien-français ne soit plus un
peuple de gentilshommes et, pour remédier à cet état de
chose, elle alerte les jeunes dames et leur dicte une bonne
règle à suivre dans l'éducation de la politesse de leurs
enfants. Les Canadiens ne doivent pas, sous couleur
"d'être pratiques", se contenter de leur médiocrité. Cha-
cun, comme individu, doit apporter quelque chose, "être un
bon anneau solide⁵⁶" dans la chaîne ininterrompue des géné-
rations.

Etudier le sentiment de la nature chez un auteur
nous paraît assez complexe. Tel écrivain, ému de la beauté
de la nature, peut nous livrer, du paysage observé, une
description pittoresque, idéale, impressionniste ou symbo-
lique. Sa contemplation le conduit parfois à la curiosité
scientifique, comme c'est le cas de J. J. Rousseau, herbo-
riste, ou encore, à l'admiration extatique du Lamartine des
Harmonies poétiques. Pour les uns, la nature est un livre
qui confirme leur croyance en Dieu. Par contre, Victor
Hugo la proclame "mère universelle⁵⁷" quand Leconte de
Lisle y respire le "néant divin⁵⁸". Selon la façon bien

56 La chaîne, L.F. 5, p. 32.

57 Dans La Vache, poème des Voix intérieures.

58 Dans Midi, des Poèmes antiques.

personnelle dont l'artiste y communique, la création s'impose à lui tantôt comme source de symboles, tantôt comme cadre favorable à la manifestation de certains sentiments ou états d'âme. Il arrive même parfois que, à la mode romantique, et, en particulier, de Lamartine, elle s'allie au plus intime de l'homme, suscitant l'esquisse de paysages "états d'âme". Après l'avoir personnifiée, les poètes l'ont élue comme confidente, consolatrice, ou gardienne de leurs plus chers souvenirs. Pour s'en convaincre, qu'on relise le Vallon ou le Lac.

Quant à Fadette, elle a toujours aimé la nature d'un amour de prédilection, au point d'écrire dans son journal d'enfant:

J'aurais dû être une fleur ou un oiseau plutôt un oiseau à cause des ailes! Je ne suis heureuse⁵⁹ qu'à l'air, là où je ne suis arrêtée par aucun mur

Je volerais loin de toutes les choses laides, j'aimerais tout. [...] Je ne demanderais que de la chaleur, un petit coin vert pour mon nid... et le monde entier pour y promener mes fantaisies ailées⁶⁰.

Rien d'étonnant que l'adulte se sauve à la campagne toutes les fois que l'air de la ville devient irrespirable. En dehors de ses vacances à Percé, c'est surtout à Valois ou à Sainte-Adèle, dans les Laurentides, qu'elle se réfugie.

59 Journal intime, 17 juillet (1875).

60 Ibid., 11 oct. (1875).

Voyons en quels termes elle s'apitoie sur le sort des citadins:

Que je vous plains, mes gens de la ville!
 Vous ne viendrez à la campagne que lorsque
 tout sera reverdi et fleuri: ce sera l'été. Moi,
 j'assisterai aux fêtes du printemps: je regarderai
 les feuilles se déplier, les bourgeons gonfler et
 éclater; les oiseaux bâtir leurs nids, la terre
 brune fumer au grand soleil quand elle aura été
 retournée par la charrue⁶¹.

Toujours à l'affût de beautés nouvelles, son oeil explore
 et se réjouit à toute heure du jour. A preuve, cette vision
 matinale au printemps:

L'air est tiède ce matin, les rayons du soleil,
 avant d'entrer dans ma chambre, ont allumé des
 étoiles qui dansent sur les petites vagues froides,
 et parmi leurs scintillements passent des morceaux
 de glace que le courant entraîne. Dans l'éther
 lumineux, un oiseau lance des roulades joyeuses,
 un rêve de bonté et d'amour traverse l'espace⁶².

Même si le froid la glace parfois jusqu'au coeur, elle a su
 remarquer toutes les nuances de la neige typiquement cana-
 dienne:

J'ai vu la neige rose dans les couchers de so-
 leil et bleue dans les nuits lumineuses; je l'ai
 vue mauve dans les jours adoucis où se devinent des
 menaces de tempête; je l'ai vue grise et mauvaise,
 ou blanche et endormie, ou terne et sans reflets,
 ou éblouissante à nous aveugler⁶³!

61 De retour!, L.F. 2, p. 63.

62 Le printemps entre chez moi, L.F. 3, p. 16.

63 Le livre de la vie, L.F. 3, p. 16.

... on dirait que c'est de la lumière tombée, et que c'est la terre, ce soir, qui éclaire le ciel d'un gris sombre et uniforme⁶⁴, [...].

Les descriptions de Fadette, tout empreintes de couleur locale, nous charment plus par leur simplicité que par leur aspect scientifique. Cependant, un souci de précision et une bonne connaissance des sciences naturelles lui fait nommer avec exactitude les plantes et les animaux dont elle nous entretient: soldanelle, ancolie, primevère, sorbier, nécrophores, cormoran, etc. A tour de rôle, les saisons reçoivent les hommages de son amitié. Mais ses préférences vont au printemps si riche en promesses et elle n'hésite pas à le rejoindre au bois pour lui faire la cour. Voici un extrait du récit d'une de ses escapades d'avril:

Un soupçon de vert anime les arbres nus; j'ai vu des pousses minuscules aux branches des sapins; le ruisseau, débarrassé de sa robe de glace, gonflé et bruyant, court comme un fou entre les rives brunes. Bien à l'abri, j'ai découvert de petites jonchées de mousse, d'un vert si tendre, si velouté, que j'aurais voulu les caresser pour les remercier de reverdir⁶⁵!

Pour Fadette, les splendeurs du monde visible chantent bien haut l'existence de Dieu et son amour pour les hommes.

Comme ce serait impossible de nier Dieu quand Il respire dans toute cette beauté du ciel et de la terre! Il la prodigue et c'est le trop plein de son amour qui s'exprime dans ces couleurs, ces

64 Tristesse, L.F. 2, p. 35-36.

65 A la "cabane", L.F. 2, p. 45.

formes gracieuses [...] moins pour manifester sa puissance que pour nous dire [...] qu'il s'occupe de nous et qu'il veut conquérir nos coeurs⁶⁶, [...].

Et il est rare que son acte de foi ne se double pas d'une prière de reconnaissance pour la joie que cet enchantement lui procure. Quand, après Victor Hugo, elle affirme que "tout est plein d'âmes", qu'elle respecte le moindre brin d'herbe et ne coupe pas inutilement les fleurs, c'est plus une invitation à la délicatesse qu'une profession de foi panthéiste.

Sans considérer la nature avec la perspicacité d'un Baudelaire en quête du sens profond de l'univers, Fadette y observe cependant une certaine analogie entre le comportement des hommes et celui des animaux. D'où la parabole des Aventures d'un moineau⁶⁷, enfant prodige, la fable Dans le monde des fleurs⁶⁸, pastiche du Chêne et du Roseau, et d'autres contes où entrent en scène des animaux et des plantes. Par exemple, la mésaventure du goéland qui entraîne l'acte de charité du cormoran⁶⁹; et le mariage des hirondelles, où les oiseaux rivalisent de galanterie à l'égard des fleurs, agissant comme des humains⁷⁰. Dans une

66 Dans les bois d'automne, L.F. 5, p. 144.

67 C.L., p. 117-131.

68 Ibid., p. 89-97.

69 Ibid., p. 39-51.

70 Ibid., Au temps des fées, p. 51-59.

chronique, les éléments de la nature se liguent pour confondre celui qui a manqué sa vie:

Et les fleurs fanées disent: nous [sic] sommes les joies que tu n'as pas cueillies. Et les feuilles qui tombent murmurent: Nous sommes les pensées que tu n'as pas eues. Et le bois mort crie: Nous sommes le travail que tu as dédaigné.

Et les oiseaux chantent: nous [sic] sommes les tendresses que tu n'as pas comprises, les reconnaissances que tu n'as pas offertes⁷¹.

Sympathique à la population rurale, Madame Saint-Jacques ne cachera pas son admiration pour les jeunes campagnardes dont la "vie entière oscille entre ces deux pôles sacrés du travail et de l'amour⁷²". Elle louera la sagesse des paysans et se plaira à peindre de jolis tableaux de moeurs villageoises: le passage de l'évêque⁷³, le mois de Marie⁷⁴, la criée pour les âmes⁷⁵, l'entrée des gens à la messe de minuit⁷⁶, une journée à l'érablière⁷⁷.

A Fadette, de même qu'à Madame de Sévigné, la nature se présente comme un cadre favorable à la méditation ou à la discussion. C'est elle, le plus souvent, qui

71 Manquer sa vie, L.F. 1, p. 133.

72 Mois de Marie, L.F. 1, p. 61.

73 La passée de Monseigneur, L.F. 1, p. 78.

74 Mois de Marie, L.F. 1, p. 61.

75 La criée pour les âmes, L.F. 4, p. 5.

76 Son Noël, L.F. 4, p. 34.

77 A la "cabane", L.F. 2, p. 44.

fournit à la chroniqueuse son inspiration. De la contemplation du soleil et des jeux de la lumière sur les "vagues gonflées par la débâcle"⁷⁸, surgit un appel aux lectrices en faveur de la Bibliothèque Braille. A la vue du verglas brutal qui vient d'étouffer les bourgeons naissants, la chroniqueuse établit une comparaison avec une âme rencontrée sur sa route. Cette scène prend une valeur de symbole. Pour les âmes comme pour les arbres, "que la glace est cruelle"⁷⁹! Bien protégée contre un ouragan qu'elle décrit, la journaliste songe et nous fait part de ses réflexions. Cherche-t-elle le sujet de sa lettre? Les moineaux qui s'en donnent à coeur joie sur le bord de la fenêtre lui souffleront une leçon de philosophie:

Ils se contentent d'une vie modeste: ils n'ont ni le talent musical, ni la parure brillante, ni les instincts de déplacement élégant des oiseaux aristocrates, mais leur belle humeur ne les abandonne jamais, et sous la pluie, la neige ou l'azur, ils vont leur petit train sans se décourager.... et ça peu d'hommes peuvent se vanter d'en faire autant⁸⁰!

La fantaisie des jours suscite chez Fadette l'apparition de sentiments divers. Parfois, c'est la tristesse: "Dans ce crépuscule blafard de janvier, la disparition subite du soleil sans chaleur laisse l'âme transie,

78 Pour les aveugles!, L.F. 3, p. 22.

79 Verglas, L.F. 1, p. 48.

80 Les moineaux, L.F. 3, p. 7.

nostalgique de lumière et de vie chaude⁸¹!" Même impression causée par un soir d'été trop doux, par un silence trop lourd, ou, tout simplement, par la pluie qui tambourine sur les vitres. Quant à la neige, elle provoque tantôt l'ennui, tantôt la joie, selon qu'elle "se pose comme un voile sur toutes les choses... et sur toutes les pensées⁸²" ou qu'elle invite à ouvrir les volets pour convier au plaisir de la "fête blanche⁸³". Chaque saison n'organise-t-elle pas ses gais festivals? Fadette n'en manque aucun, s'y réservant une place de choix. A une des réjouissances préparées par octobre, elle a vu "les feuilles rousses [...] danse[r] des sarabandes folles, enlevées par le vent qui rythm[ait] leur ronde d'un sifflement lugubre et gai⁸⁴". Mais, à cette danse pour le moins macabre, elle préférera celle du feu qui ressuscite tant de souvenirs. Le bon feu de l'âtre a toujours joui d'un pouvoir magique sur les âmes. Octave Crémazie avouait que c'était "le seul ami" qu'il possédât en France.

81 Une seule lumière, L.F. 3, p. 1.

82 Jours de neige, L.F. 2, p. 11.

83 Hiver blanc, L.F. 1, p. 30.

84 Solitude et souvenirs, L.F. 1, p. 126.

Il y a tout un monde de formes étranges et capricieuses dans les mouvements de la flamme, disait-il, et ces formes réveillent en moi une foule de souvenirs qui me transportent vers des temps heureux⁸⁵.

La tombée de la nuit encore embaumée des parfums de l'été, la solennité de l'automne marchant à ses côtés dans les sentiers perdus, exercent sur Fadette un attrait non moins puissant.

Pénétrant plus avant dans l'intimité de la nature, l'artiste essaiera d'en saisir les secrets. Tout lui parle: "les herbes courbées par la brise, [...] les hautes branches d'arbres; [...] les vagues coiffées d'écume [...] les nuages [à la] physionomie si expressive [...] les fleurs, la lumière et l'ombre⁸⁶." Phénomène plus étrange, tous ces indiscrets lui redisent ses propres confidences. Des liens si étroits l'unissent parfois au monde extérieur qu'il lui arrive de ressentir "l'angoisse du printemps repoussé par [...] l'hiver⁸⁷" ou de partager la détresse de novembre au vent froid. La nature le lui rend bien. Au jour des morts, "les arbres se profilent nus, immobiles et tragiques. Rien ne sourit et rien ne bouge. Au ciel bas pas un nuage, les

85 Octave Crémazie, Correspondance intime, lettre à ses frères, 13 déc. 1864, dans Michel Dassonville, Crémazie, Montréal, Fides, 1956, p. 72.

86 Méditation, L.F. 2, p. 88.

87 La lutte, L.F. 5, p. 72.

chemins passent tout noirs entre les champs dévastés, les oiseaux se taisent⁸⁸."

Est-il nécessaire d'ajouter que l'arrière-nièce de Papineau s'intéressera à tout ce qui concerne la nation canadienne-française? Nous connaissons déjà son dévouement à l'oeuvre d'éducation nationale entreprise par M. le Chanoine Lionel Groulx. Dans ses écrits, cependant, elle n'exploitera pas le patriotisme comme thème lyrique, épique ou tragique. Tout au plus ses articles et ses contes s'abreuvront-ils à la bonne sève du pays, limpide et savoureuse. Nous y devinerons alors un discret attachement au passé et à ses gloires ainsi qu'une inviolable fidélité à la France. Elle encouragera aussi les héros actuels: les soldats de la première guerre mondiale et les mères vaillantes qui les ont formés.

Peu de lettres rappellent les premiers temps de la colonie. Avant le féminisme⁸⁹ rapporte l'histoire d'amour d'une jeune Huronne dont le fiancé a subi l'influence d'une "Robe Noire" et La folle entreprise⁹⁰ fait revivre sous nos yeux les intrépides pionniers de la fondation de Ville-Marie. Sous la plume de Fadette se dessinent la maison où

88 Jour des morts, L.F. 3, p. 103-104.

89 Avant le féminisme, L.F. 4, p. 18.

90 La folle entreprise, L.F. 4, p. 97.

vécut Marguerite Bourgeoys⁹¹ et les scènes de vie familiale qu'évoque le vieux rouet⁹². Le conte intitulé Madeleine de Verchères⁹³ s'appuie sur des documents authentiques, des manuscrits conservés aux Archives nationales du Canada. Il nous transmet l'exploit d'après le récit qu'en fit la jeune héroïne pour répondre au désir du gouverneur M. de Beauharnois.

La mère-patrie sera toujours pour Fadette un sujet de fierté. Ainsi, dans la Belle histoire de Jeanne d'Arc⁹⁴, "les petits et les humbles sentent que l'âme de la France est toujours vivante, qu'elle ne peut mourir⁹⁵..." Par la bouche d'une institutrice franco-ontarienne, la chroniqueuse donne une excellente leçon sur l'âme de la race qui, comme l'âme humaine, doit être immortelle. Indignée par la situation injuste des minorités françaises en Ontario, elle éveille à ce problème les femmes du Québec:

N'est-ce pas révoltant! Pendant que le sang canadien-français coule sur les champs de bataille anglais, les Anglais fanatiques empêchent les enfants des braves soldats d'apprendre le français dans leurs propres écoles⁹⁶.

91 Un pèlerinage, L.F. 5, p. 49.

92 Le rouet, L.F. 4, p. 106.

93 Madeleine de Verchères, I.F., p. 71-86.

94 La belle histoire de Jeanne d'Arc, ibid., p. 135-146.

95 Ibid., p. 139.

96 Les écoles d'Ontario, L.F. 3, p. 117.

Elle en profite pour rappeler aux Québécois leur

facilité à parler l'anglais de préférence au français quand ce n'est pas nécessaire.

Certes, leur dit-elle, il faut apprendre l'anglais et le bien parler, ne serait-ce que pour prouver notre supériorité sur les Anglais incapables d'apprendre le français⁹⁷[...].

Au soir des élections et après la défaite du Canada français, elle use de toute son éloquence pour ranimer le feu sacré de ses compatriotes:

Soyons forts et unis comme jamais nous ne le fûmes, puisque le danger est plus grand que jamais. Que notre âme française [...] se réveille, qu'elle brûle et qu'elle rayonne afin de prouver à ceux qui nous ont calomniés et méconnus, qu'elle est un principe de vie, non seulement pour la province de Québec, mais pour toutes les provinces du pays⁹⁸.

Aux jeunes conscrits, Fadette ne ménagera pas ses louanges. Et la joie de Noël ne l'empêchera pas de traverser l'océan et de réfléchir aux souffrances de ceux qui sont au front. Mais il ne suffit pas de s'attrister. "C'est une illusion, affirme-t-elle à ses lectrices, si nous pleurons de pitié sans bouger un doigt pour les secourir⁹⁹." Quant aux mères séparées de leurs fils, elles recevront beaucoup de sympathie et de compréhension de sa part. Voici en quels termes elle reconforte celles qui "ont donné

97 Les écoles d'Ontario, L.F. 3, p. 116.

98 Soir d'élections, L.F. 4, p. 134.

99 Flânerie, L.F. 3, p. 49.

le sang de leur coeur en souriant à leur petit qui s'en allait¹⁰⁰": "C'est un honneur pour nous d'avoir préparé nos fils aux tâches viriles, de les avoir accoutumés à l'idée de l'effort, de la lutte, des sacrifices héroïques¹⁰¹."

L'étude de la thématique de l'oeuvre de Fadette nous a révélé une journaliste bien "présente" à son milieu et à son temps, sans pour autant être fermée aux idées qui les transcendent. Cependant, chez elle, nulle ambition d'ériger en système des données philosophiques. Communiant de coeur et d'esprit aux intérêts de ses lecteurs, elle aborde les questions sociales du moment, elle met sa culture au service d'un public désireux de s'instruire. Tout simplement, en amie, elle attire l'attention sur les beautés de la nature et la valeur du sentiment national, ou bien, son optimisme et son bon sens dérident les âmes en peine et leur ouvrent des horizons nouveaux. Toutefois, malgré une sensibilité toujours en éveil, elle n'ira jamais au-delà des sujets qui la dépassent.

100 Précurseurs, L.F. 4, p. 164.

101 Les mères, L.F. 4, p. 81.

CHAPITRE TROISIÈME

LE STYLE DE L'OEUVRE

L'expression française chez Fadette — Nuances morphologiques et syntaxiques — Mouvements narratifs et descriptifs — Structure des lettres et des contes — Procédés littéraires.

"Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme."

(Pascal, Pensées)

Quoi de plus rigide et de plus immuable qu'un mot? Et pourtant, quoi de plus souple et de plus mobile, sous l'emprise d'un écrivain! Toujours disponible, il se soumet aux caprices de l'auteur, lui permet de créer des locutions conformes à son caractère ou à telle situation donnée. Ainsi, nous pouvons parler du style de Balzac, de Stendhal ou de Proust, chacun d'eux ayant sa façon originale d'utiliser la langue française pour exprimer ses idées. Quant à Fadette, ses familiers ont beau la retrouver dans tous ses écrits, elle n'atteint pas, même de loin, l'envergure des auteurs précités. C'est pourquoi, dans ce chapitre, nous nous bornerons à l'étude de la langue de Madame Saint-Jacques et de ses procédés de composition, considérant le mot "style" dans son sens traditionnel.

Pour mieux juger de sa plume, il serait bon de replacer la journaliste dans le contexte littéraire du début

du siècle. A cette époque, très peu de ses collègues écrivaient en bon français: Jules Fournier, Omer Héroux, Olivier Asselin, le Père M. A. Lamarche, Françoise, et qui encore? Une étude du vocabulaire et de l'application des lois de la grammaire dans les oeuvres de Fadette nous permettra de la classer ou non parmi les exceptions de son temps. Encore étudiante, elle s'était signalée par ses succès littéraires. Nous avons, pour en témoigner, l'attestation d'une religieuse institutrice au pensionnat en 1877.

Il était d'usage de faire lire en public les meilleures compositions, dit cette religieuse, et ce nous était un véritable plaisir d'entendre celles d'Henriette, tant sa phrase était correcte, son style clair, ses images variées, ses idées personnelles, ses jugements absolus et ses conclusions inattendues¹.

Devenue rédactrice au Devoir, elle n'échappe pas aux fautes de la langue, dans les chroniques des premières années surtout, fautes subtiles qui se sont de plus en plus clairsemées.

Simple, sans recherche, sans mots rares ni figures savantes, le style que nous examinons s'adresse tantôt aux jeunes, tantôt à la masse des gens. Qu'importe? La journaliste ou la conteuse saura choisir, à propos, des verbes vivants. En voici un exemple:

1 (Soeur Marie-Julie-de-Jésus), citée par Sr Agnès-de-Jésus, p.m., dans Biobibliographie de Fadette, Montréal, Ecole des Bibliothécaires, 1938, p. 3.

[Les fées] suspendaient du corail aux buissons, elles argentaient les truites des grands lacs, elles accrochaient des sonnettes aux serpents dans les forêts et elles donnaient aux grenouilles des voix de boeufs².

Talonnée par des monceaux d'écritures à analyser, — il lui arrivera d'en avoir deux cents à l'avance! — et, de plus, obligée de remettre sa chronique pour un jour fixe, Fadette ne se défendra pas toujours contre l'usage facile des verbes passe-partout comme dire, faire, être, avoir, sembler. Un léger effort aurait parfois garanti plus de nuances. Mais rien ne sent l'effort, dans le style de Fadette, tout y respire le plus parfait naturel, même l'emploi de l'imparfait du subjonctif. Malgré le recul actuel de cette forme verbale, elle s'en servira toujours à bon escient. Elle a comme d'instinct le sens du verbe français et recourt au temps convenable pour rendre sa pensée. Ainsi, pour exprimer un fait vrai de tous les temps, elle n'hésite pas à substituer le présent à l'imparfait, même quand la proposition principale est au passé: "Je me disais que c'est bien difficile³ [...]" Pour la même raison, après une principale négative, elle emploie l'indicatif dans la phrase suivante: "N' imaginez pas, [...] que la guérison est rapide⁴." A un seul endroit nous avons peine à justifier la présence d'un

2 L'Héritage des fées du Canada, I.F., p. 118.

3 Causer, L.F. 4, p. 84.

4 Les Mémoires d'une petite fille, I.F., p. 47.

passé simple⁵. Le présent historique confère plus de vie à ses anecdotes et l'imparfait de l'indicatif, tout désigné pour la description, dessine les cadres où se pose son regard méditatif. Elle usera plus rarement du futur prophétique et de l'infinitif de narration. La difficile concordance des temps ne l'embarrasse jamais, non plus que le choix entre les différents modes. Sans prodiguer les gérondifs, la chroniqueuse leur accorde encore une trop large place dans ses récits. Cependant, l'utilisation fréquente de la forme positive de préférence à la négative allège sa prose.

A côté du pronom "cela" répété et du mot "chose" rencontré à plus d'un endroit, beaucoup de noms précis ne sauraient être remplacés par de meilleurs. A titre d'exemples, citons: "jonchée de confetti⁶", "fusées d'étincelles⁷". Nous avons d'ailleurs signalé, plus haut, l'exactitude avec laquelle Fadette nommait les plantes et les animaux. Les adjectifs, eux, ne prolifèrent pas, dans ses textes, mais plusieurs nous frappent par la justesse ou le

5 Potins, L.F. 5, p. 142: "Il alla faire visite à sa nouvelle paroissienne qui le reçut gentiment et le pria de la suivre dans la salle, où son mari, [...] se trouva être le fils d'un de ses amis d'enfance."

6 La mauvaise humeur, L.F. 2, p. 71.

7 Dans le noir, L.F. 5, p. 164.

pittoresque. En voici quelques-uns tirés au hasard: "mer phosphorescente⁸", "laideur pointue⁹", "personnages fa-lots¹⁰", "grandes rafales rageuses¹¹"; l'allitération du dernier groupe contribue à l'image sonore. Est-ce à cause de leur air un peu archaïque? Les adjectifs verbaux peu communs plaisent à la chroniqueuse. Mentionnons "humanité peinante¹²", "épines protégeantes¹³", "personnes tourmentantes¹⁴".

Et tous les autres mots dits "invariables"? Par rapport à l'ensemble de l'oeuvre, peu de longs adverbes de manière. Bien des chroniques n'en comptent aucun. Nous ne pouvons cependant pas en dire autant des pronoms personnels. Les "je" fourmillent, dans certains articles et dans la phrase: "Le sourire a disparu et il [le juge] est très ému¹⁵", le "il" en tête de la deuxième proposition devrait logiquement tenir la place du sujet de la première. Or, ici, cette exigence n'est pas satisfaite. De même, dans la

8 Le berger des loups, I.F., p. 52.

9 Le sorcier, L.F. 1, p. 6.

10 Pendant qu'elle rêve, L.F. 5, p. 55.

11 Au château du rêve, L.F. 4, p. 54.

12 Bon sens, L.F. 3, p. 15.

13 Au temps des fées, C.L., p. 58.

14 Nos "petites personnes", L.F. 4, p. 49.

15 Capitaine Jos, I.F., p. 64.

construction suivante: "Bien à l'abri, j'ai découvert de petites jonchées de mousses¹⁶", il y a lieu de se demander qui est à l'abri. La clarté exigerait que "jonchées" soit sujet. Dans une citation de Madeleine de Verchères, cette fois, un "elle" remplace un nom indéterminé: "[...] le sauvage qui demanda grâce: elle lui fut accordée¹⁷". Quant aux possessifs, ils n'ont occasionné que peu d'ambiguïtés¹⁸. Par contre, les relatifs ont nui plus d'une fois à la concision, amorçant des propositions aussi inutiles au sens qu'à la beauté. Echafaudés avec des locutions conjonctives, ils ont parfois provoqué des cacophonies peu excusables. Dans une seule phrase, bien structurée par ailleurs, nous en avons relevé neuf. Les conjonctions les plus répétées dans l'oeuvre, les "si" et les "quand", Fadette les a tout de même évitées à quelques endroits, optant alors pour un infinitif ou une préposition. Parallèlement, des substantifs ont supplanté des relatives, et des prépositions ont rendu plus harmonieuses des concessives.

Pour atteindre son public, Fadette adaptera son registre, passant aisément du langage soigné à celui du

16 A la "cabane", L.F. 2, p. 45.

17 Madeleine de Verchères, I.F., p. 84.

18 Veille de Noël, L.F. 5, p. 156: "Une religieuse, penchée sur un Jésus de cire, disposait avec soin ses boucles blondes" et, dans Nos soldats, L.F. 4, p. 162: "Ils [les soldats] feront payer cher aux Allemands les larmes de leurs mères".

terroir. Elle a saisi l'accent des villageois et le transmet avec fidélité dans ses récits paysans. Souvent, elle isole par des guillemets ou un changement de caractères les canadianismes¹⁹ comme bordée²⁰, cabane [à sucre]²¹, petite jase²², capot²³, breda²⁴. Mais, pas toujours. Senelle²⁵, tortue²⁶, malle²⁷, passée²⁸ et d'autres circulent en toute

19 Le mot "canadianisme" ne figure pas au dictionnaire Larousse français, mais le Glossaire du parler français au Canada, Québec, Action sociale, 1930, xix-709 p. en donne une bonne définition: "Façon de parler propre aux Canadiens, surtout aux Canadiens français; mot, locution d'origine canadienne, surtout d'origine canadienne-française". Désormais, nous référerons à cet ouvrage sous le titre abrégé Glossaire.

20 Amis, L.F. 1, p. 32. Au Glossaire: "forte tombée de neige".

21 A la "cabane", L.F. 2, p. 44. Au Glossaire: "maisonnette érigée dans une forêt d'érables et dans laquelle se fabrique le sirop d'érable".

22 Les oeillets de Madame Goderre, L.F. 5, p. 99. Au Glossaire: "causette".

23 Le coeur de Marie-Anne, L.F. 3, p. 21. Aussi, Son Noël, L.F. 4, p. 33. Au Glossaire: "grand pardessus en étoffe ou en fourrure".

24 De retour!, L.F. 2, p. 63. Au Glossaire: "ménage, nettoyage de la maison".

25 Nos morts, L.F. 1, p. 111. Le Glossaire donne "senellier": "aubépine". Nous savons que la "senelle" est le fruit du senellier.

26 Potins, L.F. 5, p. 140. La tortue, au sens de "poêle" ne figure pas au Glossaire mais dans Victor Barbeau, Le Français du Canada, Montréal, Académie canadienne-française, 1963, p. 149.

27 Ibid., p. 140. Au Glossaire: "lettre, courrier".

28 La passée de Monseigneur, L.F. 1, p. 118. Au Glossaire: "passage".

liberté dans le texte, avec quelques mots familiers comme potin²⁹, comméragé³⁰, phénomène³¹, cahin-caha³² et, moins nombreux, des mots populaires: débine³³, bonne-femme[sic]³⁴, mamzelle³⁵. Souci d'éducatrice? Les pages dédiées aux enfants sont parmi les mieux écrites. Fadette y risque peu de mots d'un français moins rigoureux: garrocher³⁶, tanné³⁷, cache³⁸, mots en italiques et très significatifs pour les jeunes. Il lui arrive de prêter aux enfants des expressions de leur âge: des choses stradinaires³⁹, couverte⁴⁰, il est tant mauvais⁴¹, je ne veux pas que tu brosses mes cheveux⁴².

29 Potins, L.F. 5, p. 140.

30 Comméragés et bavardages, L.F. 4, p. 147.

31 Le phénomène, L.F. 2, p. 90.

32 Après un voyage, L.F. 2, p. 99.

33 Leur charité!, L.F. 2, p. 70.

34 Après un voyage, L.F. 2, p. 99.

35 Mamzelle Mélanie, L.F. 5, p. 159.

36 Au paradis terrestre, C.L., p. 20. Canadianisme défini par le Glossaire: "lancer avec la main".

37 Un conteur de mes amis, C.L., p. 116.

38 Le p'tit bois de Maska, C.L., p. 134. Dans Victor Barbeau, op. cit., p. 111: "lieu secret pour cacher".

39 Le conte de grand-père, C.L., p. 100. Mis pour "des choses extraordinaires".

40 Les mémoires d'une petite fille, I.F., p. 10. Le mot juste est "couverture".

41 Le capitaine Jos, I.F., p. 70. Le jeune capitaine aurait dû dire: "Il est si mauvais".

42 Où est la justice?, I.F., p. 149. En langage d'adulte: je ne veux pas que tu me brosses les cheveux.

Madame Saint-Jacques, nous le savons, était bilingue et friande de littérature anglaise. Pourtant, nous pouvons chercher longtemps des traces d'anglicismes dans ses écrits, en dehors des deux récits où il est question de l'Irlande et de Kate⁴³. L'expression société select⁴⁴, d'ailleurs entre guillemets, est passée à la langue française, au niveau familial. Cependant, dans la proposition "il balance ses jambes⁴⁵", le changement du possessif par l'article ne causerait pas d'équivoque et rappellerait moins la langue seconde⁴⁶. Mais l'influence étrangère éclate surtout dans le maniement parfois abusif des majuscules.

Vestige d'une langue aujourd'hui dépassée, "fre-don⁴⁷" se coule, presque inaperçu, parmi tant de mots à la page et quelques autres non encore admis au dictionnaire. Ces néologismes de Fadette revêtent une allure bien française. In, préfixe privatif, a formé "inendurable⁴⁸". Le

43 Ces deux récits sont Kate, L.F. 5, p. 57-61 et Légende de Saint Patrice, I.F., p. 97-103.

44 La petite vieille dame, L.F. 1, p. 81. Le mot élite remplacerait avantageusement cette expression.

45 Est-ce un conte?, I.F., p. 126.

46 De bons auteurs emploient cependant le possessif dans des cas semblables, quand le verbe est autre que "avoir".

47 Désespoir, L.F. 3, p. 76.

48 En plein dégel, L.F. 2, p. 42.

mot "frolis"⁴⁹ nous semble inventé de toute pièce, du verbe frôler et du suffixe -is désignant le résultat d'une action. Ici, le léger bruit des flocons qui se pressent sur la vitre. En ce cas, nous cherchons en vain l'accent circonflexe. Nous arrêtons quand même notre choix sur cette hypothèse, car le Glossaire ne donne que froli, renvoyant à frolic, frâlic et frâli dont les définitions de "fête joyeuse, repas, festin" et "givre" s'adaptent mal au contexte. "Grognoir"⁵⁰, selon l'énoncé humoristique de Fadette: endroit où les hommes pourraient se retirer pour grogner, s'oppose à boudoir: lieu où les dames se cachent pour bouder. Quand l'auteur dénomme "fauteuil à oreillettes"⁵¹ une bergère à oreilles, tout le monde comprend le diminutif qui fait bonne figure dans un conte.

Nous déplorons la fréquence des coquilles attribuables à l'éditeur dans les volumes des Lettres de Fadette surtout. Il ne convient cependant pas d'en dresser ici la liste. Les nombreux manuscrits de Madame Saint-Jacques nous assurent assez de sa maîtrise des principes grammaticaux et orthographiques, malgré les quelques omissions

49 La soldanelle, L.F. 3, p. 108. Dans l'expression: "[...] j'entends le frolis des flocons de neige qui se pressent dans les vitres [...]"

50 Boudoir et grognoir, L.F. 3, p. 92.

51 Le conte du grand-père, C.L., p. 100.

d'accents et de traits d'union dues à la rapidité de la plume. Nous nous permettrons toutefois de discuter certains détails morphologiques et syntaxiques.

A trois reprises, le comparatif "plus bonne" au lieu de "meilleure" attire notre attention. Par contre, nous ne pouvons accuser l'auteur de négligence à ce propos. A examiner les cas séparément, nous constatons que "je la trouvai plus bonne que jamais"⁵² est prononcé par une enfant, alors que dans la même page, nous remarquons le mot "meilleur". D'autre part, le Dictionnaire des difficultés grammaticales⁵³ tolère "Il est plus bon que sage", expression voisine de celle que nous venons de signaler. Les deux autres passages sont de formes parallèles: "plus belle et plus bonne à aimer"⁵⁴ et "plus vibrantes et plus bonnes"⁵⁵. Le Bidois⁵⁶ permet "plus bon" quand le qualificatif est opposé symétriquement à un autre. Il semble que ce soit la répétition de plus qui a poussé la journaliste à commettre cette faute. L'auteur la corrige, d'ailleurs,

52 Les mémoires d'une petite fille, I.F., p. 23.

53 Joseph Hanse, Dictionnaire des difficultés grammaticales, Paris, Baude, 1949, p. 142.

54 Bon sens, L.F. 3, p. 13.

55 Automne, L.F. 5, p. 19.

56 G.-R. Le Bidois, Syntaxe du français moderne, Paris, Picard, 1938, t. 2, p. 276.

dans une édition ultérieure⁵⁷.

Nous passerons rapidement sur les formes du type grand'rue et grand'maman. A l'époque des Lettres et même des Contes, l'Académie n'avait pas encore donné raison aux linguistes qui protestaient contre l'apostrophe dans ces composés de grand et d'un nom féminin. Le prétendu e à remplacer de cette manière n'avait jamais existé. Selon Hanse⁵⁸, ce n'est que dans Le Figaro du 22 janvier 1938 que l'Office recommande d'écrire des grands-mères. Il ne faut donc pas s'étonner que la chroniqueuse laisse passer ces mots d'une graphie aujourd'hui désuète.

Les grammairiens s'entendent pour enseigner que le e de presque ne s'élide que dans presqu'fle. Fadette le supprime néanmoins la plupart du temps dans ses écrits, à la manière de tant d'écrivains reconnus. Quant à l'élosion du e dans lorsque, elle est acceptée sans réserve par Grevisse⁵⁹. Par contre, Hanse⁶⁰ ne l'approuve que devant il, elle, on, un, une, en, ainsi. Pour une meilleure structure

57 Bon sens, dans H. D. Saint-Jacques, Lettres de Fadette, 4^e série, Belgique, Casterman, [s.d.], p. 21, nous lisons: "plus belle et meilleure à aimer".

58 Joseph Hanse, op. cit., p. 345.

59 Maurice Grevisse, Précis de grammaire française, Belgique, Duculot, 1957, p. 13, n^o 21 b), 4^e.

60 Joseph Hanse, op. cit., p. 593.

de la phrase, nous préférons la virgule, après lorsque, dans l'extrait suivant: "[...] lorsqu'enfermé dans sa chambre noire, [...] il se sentait si abandonné⁶¹". Mais aucune règle ne donne raison à "entr'autres⁶²".

Notons en outre "soi-disant" au sens de "prétendu" dans le groupe "la soi-disant vérité⁶³". La plupart des spécialistes de la langue admettent avec Georgin que l'ancienne variante de se disant "tend à devenir une locution adverbiale indépendante du contexte où le sens de dire s'est effacé⁶⁴". Pour appuyer son avancé, ce dernier cite Barrès dans "ce soi-disant défaut". Reprocherons-nous à Fadette d'imiter en cette matière un membre de l'Académie française? Au reste, Grevisse⁶⁵ ne restreint pas à son acception initiale l'usage de cet adjectif-adverbe.

La distinction entre tout de suite: sans délai, et de suite: sans interruption, est maintenue par la majorité des guides de la langue française. La Grammaire raisonnée⁶⁶

61 Fadette enseigne l'hérésie, L.F. 3, p. 144.

62 Mamzelle Mélanie, L.F. 5, p. 160.

63 Une enquête, L.F. 2, p. 16.

64 René Georgin, Code du bon langage, Paris, E.S.F., 1959, p. 212.

65 Maurice Grevisse, op. cit., p. 124, n° 242, rem.

66 Albert Dauzat, Grammaire raisonnée de la langue française, Paris, I.A.C., p. 324.

se prononce même sur la vulgarité de la deuxième forme au sens de la première. Cependant, l'exemple de prosateurs aussi sérieux que Chateaubriand, Flaubert et Anatole France autorise Fadette à écrire: "Je pars de suite pour m'informer⁶⁷".

Après cet inventaire des imperfections du style de Madame Saint-Jacques, qu'il nous soit encore permis de jauger deux constructions de phrase. Tout d'abord: "[...] une Fadette aussi canadienne que votre amie⁶⁸, [...]". L'analyse des propositions nous met en présence d'une comparative elliptique: "que votre amie", dont la partie sous-entendue: "est canadienne" prête à une fausse interprétation de la pensée de l'auteur. Pour éviter cette confusion possible, il aurait mieux valu donner un sujet et un verbe au deuxième membre de phrase. Par exemple: "[...] aussi canadienne qu'elle est votre amie". De plus, nous relevons: "[...] ne faisons-nous pas une injure grave à Dieu [...] de Le soupçonner de dureté⁶⁹". Ici, "injure" étant déterminé requiert l'article défini. Ce qui donne: "[...] ne faisons-nous pas à Dieu [...] l'injure grave de Le soupçonner". L'article indéfini exigerait la préposition à, ou la

67 Ondine, C.L., p. 80.

68 A la "cabane", L.F. 2, p. 44.

69 Nous passons..., L.F. 3, p. 108.

proposition temporelle. Cette dernière alternative alourdirait cependant le texte.

Mais, à tout peser, ces rares solécismes se perdent au milieu d'une prose correcte dans l'ensemble et qui surpasse en qualité les autres écrits du temps. Un coup d'oeil rapide sur les journaux des premières décades du siècle révèle le pitoyable état de la langue à l'époque.

Abstraction faite des exceptionnelles amphibologies indiquées plus haut, le style de Fadette coule, limpide et transparent. Pas toujours concis, toutefois. Elaguées, bien des lettres se seraient vues dépouillées d'un bon nombre de relatifs, de répétitions injustifiées, peut-être aussi de pléonasmes du genre "désert aride"⁷⁰ et "prévu d'avance"⁷¹.

Fadette s'adresse-t-elle à nous dans une méditation, une anecdote ou un tableau qu'elle transpose? Sa phrase se condense ou se développe au rythme du sujet traité et des démarches de la pensée de l'auteur. Bâtir une longue période, sans enchevêtrement ni accroc exige un certain doigté. Madame Saint-Jacques y réussit pourtant. En voici un exemple:

⁷⁰ Le secret rongeur, L.F. 5, p. 105.

⁷¹ Sur le mariage, L.F. 3, p. 131. Bien que cette expression ne soit pas à recommander, Joseph Hanse, op. cit. p. 120, ne la considère plus comme fautive vu qu'elle est maintenant adoptée par l'usage.

Voyez ces journaliers qui font crier la pierre sous leurs marteaux, ces autres en équilibre sur des échafaudages, rôtis par le soleil ou engourdis par le froid; ces cyclopes qui paraissent flamber à travers les braises des forges; ces laboureurs déchirant la terre pour lui confier la semence; la multitude des femmes travaillant, enfantant, se sacrifiant, infatigables et dévouées jusqu'au bout de leurs forces, et osez parler de la malice des hommes: ceux qui le font n'ont pas vu leur résignation, leur courage, leur bonne humeur⁷².

Le discours direct anime souvent ses histoires et, en général, les dialogues sont bien menés. Toutefois, pour varier, la journaliste sait, à propos, se servir du style indirect libre, comme le confirme l'extrait suivant: "[...] elle le lui dit bien doucement: elle l'estimait bien, mais jamais elle ne pourrait ainsi abandonner son Georges⁷³ [...]". Et, quand la lune prend la parole, elle ne ménage ni ses exclamations ni ses interrogations. Elle use même de suspensions. Fadette l'imite, d'ailleurs, le sujet s'y prêtant.

Pour contrôler le mouvement des paragraphes, Taine conseillait à son neveu une excellente conduite à tenir: celle de faire, aussitôt le paragraphe fini, un résumé exact et précis de chaque alinéa, pour mieux mettre en lumière "les trop-pleins à ôter, les trous à boucher, les manques de logique, de clarté, d'ordre⁷⁴". Si nous

72 Bon sens, L.F. 3, p. 15.

73 Les oeillets de Madame Goderre, L.F. 5, p. 99.

74 Taine, cité par Jean Guitton, op. cit., p. 93.

appliquons ce procédé à l'examen des alinéas de Fadette, nous constatons un succès inégal. De temps en temps, une seule phrase suffit, au début d'un conte, par exemple, pour créer l'atmosphère désirée:

Le vaste palais, naguère si animé et joyeux, est rempli de Tristesse: elle rôde par les escaliers superbes et se traîne dans les pièces désertes; elle épie la Mort qui vient sournoisement⁷⁵.

Dans ces textes adressés aux petits, la fréquence des poses contribue à l'aération des pages et facilite la lecture. Cependant, malgré la raison d'être de plus d'un paragraphe à phrase unique, leur multiplication n'est pas toujours heureuse. Dans une seule lettre⁷⁶ de vingt paragraphes, nous en avons compté douze du genre, alors que, tout au plus, il y avait de l'étoffe pour cinq coupures. Mais, si des paragraphes gagneraient à être groupés et d'autres, à être sectionnés, la plupart des lettres de Fadette sont assez bien charpentées. Pour nous en rendre compte, parcourons L'ami⁷⁷ ou encore Perdu dans la neige⁷⁸.

La plume de Madame Saint-Jacques, peu habituée aux grands genres, court "la bride sur le cou". A qui veut cataloguer les Lettres de Fadette, ses fugues causent des

75 Le beau rêve, C.L., p. 67.

76 Une enquête, L.F. 2, p. 16.

77 L'ami, L.F. 4, p. 152.

78 Perdu dans la neige, L.F. 5, p. 39.

problèmes. Il n'est pas rare, en effet, qu'une même chronique touche deux sujets⁷⁹, ou que, dans un conte, un autre conte soit inséré⁸⁰, selon le fil des réflexions de l'auteur. Cette affirmation ne doit tout de même pas nous amener à conclure au manque de méthode de la journaliste. Connaissait-elle, à cette époque, l'art de prendre des notes et le système de fiches qu'elle conseille à ses lectrices⁸¹? Aux citations dont elle agrémente ses écrits, il nous est permis de le croire. Cependant, peu de dissertations structurées, peu de récits complets, peu de peintures achevées, dans l'oeuvre à l'étude. En revanche, de jolis couplets didactiques, narratifs ou descriptifs, des esquisses rapides ou des caricatures amusantes.

Avec la finesse qu'on lui connaît, Fadette observe son entourage. C'est la source la plus abondante de son inspiration. Ainsi, pour traiter un sujet abstrait, elle ne vise ni le ton solennel ni les théories inaccessibles. Voyons comment elle imagine les prédicateurs travaillant à

79 Par exemple, dans Le prince de Galles, L.F. 5, p. 145, Fadette commente la visite au Canada du fils aîné du roi et termine par le souvenir des chers disparus.

80 Dans Les mémoires d'une petite fille, I.F., p. 7-49, Suzanne rapporte une histoire contée par sa grand-mère.

81 Hélène Rollin, (M^{me} H. D. Saint-Jacques), Grain de sagesse, L'art de prendre des notes, dans La Renaissance, 1^{re} année, n^o 24, 30 nov. 1935, p. 7.

hausser le niveau des âmes:

[...] il faut de bonnes cordes solides, et de l'adresse afin de ne pas les heurter aux obstacles, et certains sauveteurs voient avec stupeur, au bout de leurs ficelles, les âmes menues s'agiter, se débattre dans le vide et retomber à leurs vanités, leurs petits plaisirs et leurs gros péchés⁸²

La mauvaise humeur⁸³, la timidité⁸⁴, la conscience⁸⁵, la discrétion⁸⁶ se présentent à nous bien incarnées, intégrées à la vie de tous les jours. Et le thème est ordinairement attaqué dès le début, plongeant le lecteur au coeur de la question. Parfois, une simple interrogation suffit à piquer l'intérêt: "Ayant un secret à confier, mais là, un vrai grand secret, le diriez-vous à un homme plutôt qu'à une femme⁸⁷?" D'autres fois, c'est un parallèle qui amorce la discussion⁸⁸. Et, sans plan rigide, les idées s'enchaînent, marquées au coin du bon sens ou de l'humour. Même si le lien qui les unit est parfois ténu, elles ne s'en infiltrent pas moins dans l'esprit du lecteur pour le pousser à l'action.

82 Le fond des âmes, L.F. 1, p. 142.

83 La mauvaise humeur, L.F. 2, p. 71.

84 Les timides, L.F. 1, p. 134.

85 La conscience, L.F. 1, p. 41.

86 Discrétion, L.F. 2, p. 22.

87 Ibid.

88 Les timides, L.F. 1, p. 134.

Malgré son talent de moraliste, Fadette s'est adonnée à plus d'un genre de récits. Certains d'entre eux n'ont d'autre but que de distraire le lecteur: Les pauvres vieux⁸⁹, Les oeillets de Madame Goderre⁹⁰, Mamzelle Mélanie⁹¹. Dans ces anecdotes, l'auteur respecte l'ordre chronologique dans la progression des événements. A cause de l'action qu'ils racontent, deux narrations⁹², au moins, auraient pu revêtir un caractère plus dramatique: aucun contact ému avec le public. De plus, il est trop facile de prévoir le dénouement. Pour les pages purement historiques, le style garde le ton de la conversation propre à la lettre. Pour l'étude de la féerie comme procédé littéraire de Fadette, nous classerons avec les contes les légendes encadrées dans des chroniques.

Une critique d'Albert Pelletier⁹³ promet aux Contes de la Lune l'immortalité des Contes de Perrault. Le temps a démenti cette assertion. Cependant, il n'est pas prouvé

89 Les pauvres vieux, L.F. 5, p. 66.

90 Les oeillets de Madame Goderre, L.F. 5, p. 96.

91 Mamzelle Mélanie, L.F. 5, p. 159.

92 Perdu dans la neige, L.F. 5, p. 39 et Le passant, L.F. 5, p. 46.

93 Albert Pelletier, Littérature pour enfants, dans Le Canada, vol. 30, n° 66, 20 juin 1932, p. 2. Cet article a été reproduit presque textuellement dans Egrappages, Montréal, Albert Lévesque, 1933, p. 226-230.

que, si les recueils fantaisistes de Madame Saint-Jacques étaient réédités, avec illustrations en couleur, ils ne seraient pas encore goûtés des enfants.

Pour plaire aux petits, la conteuse les transporte dans un monde surnaturel. Un lutin prend place sur la table de travail d'un écolier, et, "long comme la main, [...] le regarde d'un air narquois avec des yeux noirs et ronds comme des boutons de bottines⁹⁴". Celui-là, c'est un bon génie: l'Attention. Mais il en existe de plus espiègles.

Ils grimpent sur la table [...] ils renversent l'encrier, lancent de gros pâtés d'encre sur la page bien appliquée; ils égarent [les] crayons et ils escamotent les mots des leçons [...]

Ils cachent [les] balles, [les] bérêts et ils brisent [les] jouets⁹⁵.

Tantôt le "p'tit bois de Maska⁹⁶" se peuple de "torons⁹⁷", de loups-garous, d'un "coq-dinde⁹⁸" et, une "chasse-galerie⁹⁹" s'y aventure; tantôt les fées s'occupent à

94 Est-ce un conte?, I.F., p. 125-126.

95 Au temps des fées, C.L., p. 53.

96 Le p'tit bois de Maska, C.L., p. 131-139.

97 Ibid., p. 132. Fadette définit ainsi les "torons": "diablotins vêtus de rouge, coiffés de bonnets noirs et pointus, [...] pas plus longs que le bras et [...] très actifs." Leur rôle: "empêcher les loups-garous de rôder". Dans leurs temps libres, "ils prenaient plaisir à jouer des tours pendables".

98 Ibid., p. 134. Le "Coq-Dinde, espèce d'employé des Torons, chargé de veiller à leur sûreté".

99 Ibid., p. 136. La "Chasse-Galerie ... le long canot, conduit par six rameurs, [...] glissant dans le ciel comme les avions [...]"

embellir le Canada ou à danser "sur la mousse fleurie¹⁰⁰". L'une d'elles, emprisonnée dans un arbre, est blessée par les coups d'un bûcheron¹⁰¹. Enfin, expulsées de notre pays par le "Bon Sens" et l'"Instruction", elles se retirèrent dans les régions glaciales où

Grâce à leur pouvoir magique, elles créèrent autour d'elles un oasis où le froid ne pénétrait pas. Au milieu de la verdure et des fleurs, elles firent surgir un beau palais et sur une vaste étendue, la mer resta verte et douce; les glaces ne s'y amoncelaient pas mais passaient, majestueuses et irisées, semblables à des navires de cristal¹⁰².

Dans une lettre, l'évocation d'une fée donne matière à transposition¹⁰³. Une légende gaspésienne, Le berger des loups¹⁰⁴, relate comment la foi d'un curé a débarrassé la région d'un sorcier qui commandait une meute de loups.

Quand la chroniqueuse introduit dans ses lettres des histoires de revenants¹⁰⁵ ou d'ensorcellements¹⁰⁶, elle laisse la parole aux supposés témoins. Le monde merveilleux de Fadette s'ouvre aussi sur le christianisme. C'est de la

100 L'héritage des fées du Canada, I.F., p. 118.

101 Ondine, C.L., p. 76.

102 L'aurore boréale, C.L., p.60.

103 A la montagne, L.F. 1, p. 71.

104 Le berger des loups, I.F., p. 51-59.

105 Revenants, L.F. 5, p. 6.

106 Conte du coin du feu, L.F. 3, p. 97.

musique qui conduit les rois mages à Bethléem et l'Enfant-Jésus essaie de saisir les notes jouées par les bergers¹⁰⁷. Jeanne d'Arc¹⁰⁸ entend des voix et saint Patrice domine les serpents d'Irlande¹⁰⁹.

L'esprit vif, les sens déliés, Fadette a vraiment su communiquer avec les êtres. Elle les a compris au point de pénétrer leurs sentiments. C'est pourquoi ses descriptions sont plus vivantes que ses récits. La considération des procédés littéraires généraux de l'auteur nous éclairera, du même coup, sur sa façon de peindre et de transposer.

Lorsque, en qualité de journaliste, on écrit pour un public pressé et pas toujours très ouvert, la figure de style la plus adaptée est bien la comparaison, exprimée ou non. Fadette en use abondamment. Jugeons de l'opportunité de celle-ci:

Nous ressemblons à des lampes remplies d'huile mais enfermées dans des armoires. Qu'une flamme allume la mèche toute prête, et la lampe donne de la lumière en éclairant les autres et elle remplira ainsi le but pour lequel elle a été préparée.

L'étincelle qui allume notre lampe, c'est la joie de sentir que la vie est un bienfait. Sans elle, nous restons sur la tablette de l'armoire fermée, éteints et inutiles¹¹⁰.

107 Le voyage des rois mages, I.F., p. 89-95.

108 La belle histoire de Jeanne d'Arc, I.F., p. 137-147.

109 La légende de Saint Patrice, I.F., p. 97-103.

110 Aimons la vie!, L.F. 4, p. 92-93.

Pour être long, le rapprochement n'est pas moins clair ni moins apte à transmettre l'idée. S'agit-il de mieux faire voir la forme des champignons après en avoir étalé la couleur, des images à la portée de tous en affermissent les contours:

Il y en a qui ressemblent à de petits nains coiffés de chapeaux chinois; d'autres, à des parapluies de poupées; quelques-uns ont l'air de minuscules tables plates et rondes, et les champignons roses sont pareils à de petites danseuses aux jupes finement plissées, à la japonaise¹¹¹.

Remarquons, en passant, le terme comparatif amené le plus souvent par un verbe ou par "semblable", comme dans le cas suivant: "d'étranges petites orchidées semblables à des clochettes tourmentées enfilées dans du velours vert¹¹²".

Parfois, son regard embrassant une plus vaste étendue, Fadette nous donne une vue panoramique:

Les arbres, en dentelle, bruissent doucement en frôlant les vieux toits, les saules de la rive trempent leur chevelure fine dans la rivière étincelante qui court en bavardant; dans les vergers, les arbres fleuris ressemblent à d'énormes bouquets de mariées dont le parfum grise et attendrit, et sur la route qui dégringole en pente raide, les érables flambent, roses au-dessus du chemin blanc¹¹³.

Il arrive que l'imagination de l'auteur nous mette en présence d'une vision pittoresque. Voyons nous-mêmes l'horizon

111 Dans les bois d'automne, L.F. 5, p. 143.

112 Le pin parlant, L.F. 3, p. 39.

113 Chimères, L.F. 4, p. 166.

se transformer sous les feux magiques du soleil couchant:

Je regardais sur le ciel les nuages flotter, s'éloigner, se rapprocher, se détacher en fines mousselines ou se fondre en des formes tourmentées. Puis, cet ondolement s'immobilisa, et là, sous mes yeux, se dessina une cité... une cité fantastique, grise et mauve, où se dressaient des palais, des tours crénelées, des églises à clochetons, de longues flèches d'argent, et sur ces coupoles et ces murailles, la lumière rouge et or du soleil couchant accrochait des bannières et des oriflammes. C'était une grande ville en fête¹¹⁴!

Mais il est plutôt rare que Fadette se livre à un tel déploiement de métaphores. Quelquefois, deux ou trois mots lui suffisent: ainsi, "grappes humaines accrochées aux tramways¹¹⁵" rend bien la situation que tant de Montréalais ont pu observer aux heures d'affluence.

Dans les exemples cités précédemment, nous avons pu remarquer de nombreuses notations visuelles. Toutefois, pour mieux décrire, l'artiste fait appel à tous ses sens et surtout à l'ouïe et à l'odorat. Son oreille attentive perçoit non seulement la musique mais aussi les sons et les bruits les plus divers qu'elle traduit avec exactitude: "les murmures des petites vagues agitées, [...] des bruits d'ailes accompagn[ant] les énormes contrebasses des "waworons"¹¹⁶", les "coups secs du signal de bois, [le] tintement

114 Nous passons..., L.F. 3, p. 106.

115 Le refuge, L.F. 1, p. 138.

116 Fin de jour, L.F. 2, p. 96.

agaçant d'une clochette fêlée, [...] le chuchotement du printemps¹¹⁷", la "petite musique crépitante des blés qui ondulent¹¹⁸". Elle enregistre aussi les odeurs les plus subtiles: aussi bien "le parfum doux des feuilles qui meurent¹¹⁹", que "la bonne odeur de la sève nouvelle¹²⁰".

Fadette excelle dans la peinture de scènes rurales. Pour s'en convaincre, qu'on relise La passée de Monseigneur¹²¹ où, dans une phrase vive et alerte, l'auteur nous communique l'enthousiasme de la paroisse en ébullition. Qu'on savoure seulement cet extrait:

Dans les rues bien balayées on plante des balises, les jardins sont peignés, ratissés, les maisonnettes se regardent ravies: avec leurs vitres étincelantes et leurs petites mousselines bien blanches, elles se font des mines coquettes, et un bon soir, la veille du grand jour, le joli village pimpant et frais se mire dans le fleuve avec complaisance en s'exclamant: "Me trouvera-t-il beau, Monseigneur¹²²!"

Ce n'est donc pas uniquement aux plantes et aux animaux que Madame Saint-Jacques prête la vie. Les choses aussi jouissent de ses attentions: la lune peut raconter ses exploits,

117 La sonate, L.F. 1, p. 96.

118 A l'aube, L.F. 4, p. 171.

119 Nos morts, L.F. 1, p. 112.

120 Le coeur de Marie-Anne, L.F. 3, p. 19.

121 La passée de Monseigneur, L.F. 1, p. 78.

122 Ibid., p. 79.

"les arbres se chuchotent [des] confidences¹²³", le vent s'arrête "pour contempler la beauté des choses¹²⁴", le chagrin est un bourreau¹²⁵. De plus, dans une "lettre-conte", nous assistons à la transformation consciente d'une poignée d'argile¹²⁶ orgueilleuse.

Pour satisfaire aux exigences de la narration ou illustrer ses propos, Fadette saisit les traits caractéristiques des personnes qu'elle dépeint. Avec elle, nous irions volontiers à la rencontre de la petite vieille dame "trottinant dans son jardin, les lunettes relevées sur le nez, une grande aiguille à tricoter piquée dans sa coiffe de dentelle¹²⁷". Le portrait n'est ici que physique. Voici comment elle campe la femme ange incarné.

Toujours souriante et bonne, cette [sic] ange à qui des ailes seraient si utiles, va à droite et à gauche, monte au grenier ou descend à la cave, réparant la gaucherie de celui-ci, finissant le travail de celui-là, cherchant les choses introuvables, remédiant aux négligences et aux oublis de tous, et [...] se fatiguant outre mesure¹²⁸.

123 Rêverie, L.F. 1, p. 86.

124 "Et là-bas il vit une petite lumière...", L.F. 3, p. 12.

125 Le secret rongeur, L.F. 5, p. 106.

126 La poignée d'argile, L.F. 4, p. 71.

127 La petite vieille dame, L.F. 1, p. 89-90.

128 La trop bonne, L.F. 1, p. 44-45.

Cette façon de peindre par une accumulation de verbes ou de participes, nous la retrouvons ailleurs, plus condensée, comme dans: "la petite écervelée, déhanchée, décollée, déchaînée qui encombre nos boulevards¹²⁹".

Face à une situation, à un objet, ou à un paysage qui l'impressionnent, Madame Saint-Jacques porte plus haut sa pensée. De temps en temps, elle décrit d'abord, puis, l'esquisse achevée, elle reprend, point par point, les grandes lignes: qu'elle transpose dans un ordre supérieur. Par exemple, après avoir fait état des "mœurs" de la soldanelle, elle applique aux âmes les qualités de cette fleur:

C'est un miracle qui se reproduit assez exactement chez certaines âmes vivant également sur les hauteurs. Ne connaissez-vous pas de vaillantes et patientes soldanelles, qui, après avoir accumulé dans leur coeur des réserves de chaleur aimante et de patience généreuse, finissent par avoir raison des coeurs glacés¹³⁰?

Puis, elle explicite sa pensée et dégage une morale toute simple. Plus souvent, Fadette idéalise au fur et à mesure. Un tel procédé se confirme dans Les ailes inutiles¹³¹ dont voici le linéament: observation - sentiment - réflexion - observation - transposition.

129 Le phénomène, L.F. 2, p. 92.

130 La soldanelle, L.F. 3, p. 109.

131 Les ailes inutiles, L.F. 4, p. 31.

Après cette incursion dans les oeuvres de Fadette, incursion que nous avons voulue sérieuse, conclurons-nous à une réussite esthétique? Nous croyons cette expression un peu trop plastronnée pour qualifier les modestes écrits de Madame Saint-Jacques dont nous venons d'étudier la valeur stylistique. Certes, nous avons considéré les procédés littéraires de l'auteur, la structure des lettres et des contes, le rythme de la phrase et des paragraphes; nous avons, au passage, discuté certaines formes orthographiques et syntaxiques, ainsi que l'emploi de canadianismes et d'anglicismes. De cet examen, il nous est permis d'inférer que, parmi les autres journalistes de son temps, Fadette fait bonne figure.

D'ailleurs, les thèmes abordés par elle nous disent assez l'intérêt qu'elle a porté aux femmes du Canada français. Elle leur a transfusé son enthousiasme pour la patrie et son émotion pour la nature. Elle a aidé les parents et les jeunes gens à mieux se comprendre eux-mêmes et entre eux. Grâce aux conseils de la chroniqueuse, les premiers ont mieux élevé leurs enfants et les derniers, mieux saisi leurs engagements. Les saines idées dont elle a nourri les uns et les autres, et qu'elle a inculquées aux petits enfants n'ont pas peu contribué à l'épanouissement des Canadiens français.

Sans être "une de nos gloires littéraires"¹³²,
comme la désignait un article paru à l'occasion de sa mort,
Fadette s'impose à notre admiration par le courage avec le-
quel elle a manié sa plume bien française pour le bien de
plus d'une génération.

¹³² Fadette est décédée à Saint-Hyacinthe, dans
La Patrie, 68^e année, n^o 224, 18 nov. 1946, p. 13.

CONCLUSION

Dans certaines peintures, chez Watteau, par exemple, une seule source de lumière fait surgir de l'ombre les personnages du tableau. Ainsi en est-il, croyons-nous, du travail que nous terminons. Notre lampe s'est contentée de n'éclairer qu'une mince partie de l'oeuvre de Fadette.

Cependant, nous croyons avoir fait ressortir les thèmes chers à l'auteur: Dieu, l'amour, la nature, la mort, la patrie. Ce qui émerge toutefois de l'ensemble de l'oeuvre considérée, c'est l'analyse psychologique dans laquelle l'auteur se complait. Pour avoir elle-même, avec lucidité, examiné son comportement, dans son journal intime; pour avoir déchiffré tant d'écritures, pour avoir écouté avec attention les confidences reçues, pour s'être penchée avec bienveillance sur la misère des autres, Fadette a compris jusqu'au fond la nature humaine. Elle en a sondé bien des replis. Et, pour aider les femmes et les jeunes filles, elle leur a fait prendre conscience de leur valeur, leur a enseigné à se mieux comprendre pour mieux servir, dans la joie et l'optimisme. Selon sa conception du mariage, la femme, c'est, avant d'être la mère des enfants, la compagne, l'égale de l'homme et le soutien moral de son mari. Néanmoins, les conseils pédagogiques que Madame Saint-Jacques dispense aux parents pour une meilleure éducation de leurs

CONCLUSION

89

enfants sont toujours pratiques et judicieux. Le même souci se dégage des livres de contes de Fadette. C'est pourquoi, pour faciliter notre étude, nous n'avons pas élevé de cloison entre les chroniques et les pages destinées aux tout-petits.

Dans ces deux domaines, distincts pourtant, la plume de l'écrivain s'est révélée souple, naturelle, claire, vivante et correcte. En somme, féminine et française. Nous sommes arrivées à cette conclusion, après un examen sérieux de la langue, des phrases et des paragraphes de son oeuvre. Sans doute, nous nous sommes permis de discuter des constructions douteuses. Il en échappe à tant d'auteurs dont la pensée court plus vite que la main! Mais ces défauts, plutôt minimes, n'enlèvent rien à la compréhension des textes. Tout lecteur, cultivé ou non, a pu tirer profit des écrits de Fadette. Celui-là se délecte aujourd'hui dans la description d'une scène, qui, hier, avait été frappé de la justesse d'une réflexion.

Nous avons eu l'occasion de le signaler, la journaliste n'abuse ni des procédés savants ni des images compliquées. Dans ses peintures, les contours sont nets et, pour mieux convaincre son public, elle se sert souvent de comparaisons ou de métaphores appropriées. Lorsqu'elle s'adresse aux enfants, elle répond à leur double attrait pour le merveilleux profane et le merveilleux sacré. En artiste, elle

CONCLUSION

90

met en oeuvre tous ses sens pour capter aussi bien les menus faits du quotidien que les beautés propres aux heures et aux jours. Tout lui est matière à transposition.

Pour jeter plus de lumière sur Fadette et son oeuvre, il faudrait encore relever tous les articles parus, pendant près de cinquante ans, dans nombre de revues et de journaux canadiens-français. Une bonne sélection des chroniques non éditées nous permettrait de goûter davantage ces pages choisies.

BIBLIOGRAPHIE

A. ECRITS DE FADETTE¹

a. Livres de Fadette

Fadette (M^{me} H.-D. Saint-Jacques), Lettres de Fadette, 1^{ère} série, Montréal, L'Imprimerie Populaire, 1914, ix-152 p.

La préface du premier tome des Lettres de Fadette nous présente un excellent portrait de l'auteur, signé "Le Photographe". Ce photographe, c'est le Père M.-A. Lamarche, o.p., un des meilleurs critiques de Fadette.

Id., Lettres de Fadette, 2^e série, Montréal, L'Imprimerie Populaire, 1915, 134 p.

Dans cette série, qui groupe des lettres parues entre le 18 janvier 1912 et le 14 janvier 1915, l'accent porte sur la psychologie féminine.

Id., Lettres de Fadette, 3^e série, Montréal, Le Devoir, 1916, 163 p.

Sont colligées dans ce recueil cinquante-neuf lettres parues entre le 6 juin 1914 et le 31 août 1916. Beaucoup de coquilles attribuables à l'éditeur. Surtout de la pédagogie et de l'hygiène mentale.

Id., Lettres de Fadette, 4^e série, Montréal, Le Devoir, 1918, 176 p.

Ce livre compte soixante-deux lettres, du 6 mai 1915 au 19 septembre 1918. Les thèmes de Dieu et du patriotisme y sont les plus fréquemment traités.

Saint-Jacques, H.-D., Lettres de Fadette, 4^e série, Paris, Casterman, [s.d.], 156 p.

Moins deux chroniques, ce livre est une édition de Lettres de Fadette, 3^e série, décrit plus haut. Des fautes de la première édition y ont été corrigées.

Fadette (M^{me} H.-D. Saint-Jacques), La Mission de la mère, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, 16 p.

¹ Pour cette section, nous présentons les oeuvres dans l'ordre chronologique.

En sous-titre, à l'intérieur seulement, Formons des âmes françaises. L'auteur explique ce qu'est l'âme française qu'elle présente comme un idéal. Chapitre qui s'incorporerait volontiers dans un manuel de psycho-pédagogie canadienne-française et chrétienne. Plaquette conservée à la Bibliothèque Saint-Sulpice.

Fadette (M^{me} H.-D. Saint-Jacques), Lettres de Fadette, 5^e série, Montréal, Le Devoir, 1922, 177 p.

Le tome le plus fécond en contes et récits du terroir. Aussi celui qui contient le plus d'erreurs typographiques. Cinquante-cinq lettres écrites entre le 3 octobre 1918 et le 29 décembre 1921.

Id., Les Contes de la Lune, 15 contes, Montréal, Thérien, 1932, 146 p.

Quinze contes où la Lune intéresse vivement les enfants en leur racontant des choses qu'elle a observées de son piédestal. Style simple, correct, à la portée des enfants, où se dégage discrètement une morale. Les illustrations sont de Suzanne Morin, sa petite-fille.

Id., Il était une fois, Montréal, l'Imprimerie Populaire, 1933, 154 p.

Onze contes, d'origine légendaire, historique ou biblique. Le plus important, Les Mémoires d'une petite fille, prend à lui seul onze chapitres. C'est le récit d'une petite orpheline infirme qui raconte comment elle a souffert avant d'être guérie. Le dernier conte, Où est la justice? ressemble un peu, par le fond, à Diavolo des Contes de la Lune; il est plus élaboré.

b. Collaboration à certains journaux et revues²

Mécréant (M^{me} H.-D. Saint-Jacques), J'oserai le dire, dans Le Nationaliste, 6^e année, n^o 10, 2 mai 1910, p. 3.

Pointes de malice aux prédicateurs. L'auteur leur fait toucher du doigt leur paresse à se préparer et les invite à se recueillir avant de présenter leurs sermons.

² Nous ne rapportons ici que des articles indépendants des chroniques régulières au Journal de Françoise, au Canada, au Devoir ou à La Renaissance.

Saint-Jacques, Mme H.-D., Les Femmes et les Lettres françaises au Canada, dans Premier congrès de la langue française au Canada, 1912, Mémoires, Québec, L'Action Sociale, 1914, viii-630 p., surtout p. 457-466.

L'auteur s'applique à faire ressortir l'influence des femmes canadiennes sur les lettres au Canada. Elle s'attarde aux oeuvres de Laure Conan et de Françoise pour toucher plus brièvement à celles des autres femmes de lettres de l'époque. Le portait qu'elle trace de la femme journaliste est bien celui de la chroniqueuse qu'elle sera jusqu'en 1946.

Aubry, Danielle (Mme H.-D. Saint-Jacques), Simple bon sens, dans La Bonne Parole, vol. 2, n° 7, sept. 1914, p. 6-7.

Chronique.

Saint-Jacques, Mme H.-D., La femme et la langue française au Canada, dans Le Devoir, vol. 7, n° 12, 24 mai 1916, p. 3.

Extrait du rapport présenté au Congrès du parler français de Québec, sur les femmes et les lettres françaises au Canada.

Id., Congrès du Parler français, dans Le Devoir, vol. 7, n° 12, 24 mai 1915, p. 5.

Reproduction d'un extrait de conférence.

Fadette (Mme H.-D. Saint-Jacques), Comment servir. Les Mères, dans L'Action française, 4^e année, n° 7, 20 juillet 1920, p. 289-304.

Pédagogie. Traite surtout de l'éducation des jeunes filles.

Saint-Jacques, Mme H.-D., L'Oeuvre de l'Hôpital Sainte-Justine, dans La Bonne Parole, vol. 10, n° 5, mai 1922, p. 5-6.

Chronique.

Fadette (Mme H.-D. Saint-Jacques), L'Éducation familiale, dans Semaines Sociales du Canada, 4^e Session, 1923, La Famille, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 289-308.

Conférence dont nous avons reproduit un extrait en appendice, et dont le Père Lamarche disait qu'elle était "le bréviaire des mamans".

Id., Madeleine de Verchères, dans Le Devoir, vol. 23, n° 92, 21 avril 1932, p. 5.

BIBLIOGRAPHIE

94

Reproduction de la conférence donnée par Fadette, à la radio, le 20 avril de la même année.

Fadette (M^{me} H.-D. Saint-Jacques), L'Education nationale dans la famille, dans l'Action nationale, Montréal, Ligue d'Action nationale, vol. 4, 2^e année, nov. 1934, p. 155-170.

Conférence.

Fradette, H. [sic] (M^{me} H.-D. Saint-Jacques), Vers la justice par la charité. A la fiancée, à l'épouse, et à la mère. Pour développer le sentiment national, dans le supplément du Devoir, vol. 26, n^o 9, 16 fév. 1935, p. 7. (Reproduit de la Bonne Parole.)

Conférence traitant surtout d'éducation.

Fadette (M^{me} H.-D. Saint-Jacques), L'influence des femmes dans le monde, dans Le Devoir, vol. 29, n^o 18, 24 janv. 1938, p. 5.

Conférence dont voici les grandes divisions: Notre influence. - Les femmes et l'enseignement ménager. - Apôtres de la fidélité à la terre. - Un point d'interrogation. - L'influence féminine et la société. - Les femmes et la politique. - Conclusions.

Id., L'influence des femmes dans le monde, (suite et fin), dans Le Devoir, vol. 29, n^o 19, 25 janv. 1938, p. 5.

Fin de la causerie de M^{me} Maurice Saint-Jacques (Fadette); causerie donnée le dimanche précédent à Fémina, à l'Hôtel Windsor.

c. Manuscrits

Journal intime, 4 cahiers, de septembre 1874 à mai 1881.

Lettres: à Adine Bourassa, sa cousine, 46, datant de 1880 à novembre 1889.

à M^{me} Charles Rinfret, sa fille Emilie, 137, de 1902 à 1945.

à M. le Chanoine Lionel Groulx, 11, de 1917 à 1934.

à François Rinfret, son petit-fils, 7, de 1935 à 1945.

à sa petite-fille Thérèse Saint-Jacques, 3, de 1936 à 1943.

BIBLIOGRAPHIE

95

Conférence: Voix du passé, conférence prononcée au Cercle universitaire, le samedi soir précédant le 6 décembre 1937.

Nouvelle: Le Sceau, dactylographié, (1940), 74 p.

B. LETTRES DE FADETTE³

a. Première série

(Feuilles mortes), dans Le Devoir, 2^e année, n^o 245, 19 oct. 1911, p. 4. L.F. 1, p. 1.

(Glas de huit heures), dans Le Devoir, 2^e année, n^o 256, 2 nov. 1911, p. 4. L.F. 1, p. 8.

(Le refuge), dans Le Devoir, 2^e année, n^o 274, 23 nov. 1911, p. 4. L.F. 1, p. 138.

(La trop bonne), dans Le Devoir, 2^e année, n^o 266, 7 déc. 1911, p. 4. L.F. 1, p. 44.

(Dans le brouillard), dans Le Devoir, 2^e année, n^o 291, 14 déc. 1911, p. 4. L.F. 1, p. 10.

(Noël), dans Le Devoir, 2^e année, n^o 302, 28 déc. 1911, p. 4. L.F. 1, p. 27.

(Tendresse discrète), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 8, 11 janv. 1912, p. 4. L.F. 1, p. 100.

(Manquer sa vie), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 20, 25 janv. 1912, p. 4. L.F. 1, p. 132.

(Les coeurs mous), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 38, 15 fév. 1912, p. 4. L.F. 1, p. 98.

³ Bibliographie des Lettres de Fadette, pour chaque série, d'après la chronologie de leur parution au Devoir. Les titres entre parenthèses ne figurent pas dans Le Devoir, mais seulement dans les Lettres de Fadette réunies en volume, à la page indiquée.

BIBLIOGRAPHIE

96

- (Hiver blanc), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 44,
22 fév. 1912, p. 5. L.F. 1, p. 29.
- (Oiseaux perdus), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 50,
29 fév. 1912, p. 5. L.F. 1, p. 21.
- (Le fond des âmes), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 56,
7 mars 1912, p. 4. L.F. 1, p. 142.
- (La grande question), dans Le Devoir, 3^e année, n^o
62, 14 mars 1912, p. 4. L.F. 1, p. 3.
- (Elles savent aimer), dans Le Devoir, 3^e année, n^o
85, 11 avril 1912, p. 4. L.F. 1, p. 48.
- (L'attente), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 74,
28 mars 1912, p. 4. L.F. 1, p. 37.
- (Notre influence), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 91,
18 avril 1912, p. 4. L.F. 1, p. 34.
- (Ames d'enfants), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 109,
9 mai 1912, p. 4. L.F. 1, p. 56.
- (Le sorcier), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 116,
15 mai 1912, p. 4. L.F. 1, p. 5.
- (Heures ailées), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 127,
30 mai 1912, p. 4. L.F. 1, p. 116.
- (La passée de Monseigneur), dans Le Devoir, 3^e an-
née, n^o 139, 13 juin 1912, p. 4. L.F. 1, p. 78.
- (Le cheveu), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 145,
20 juin 1912, p. 4. L.F. 1, p. 76.
- (Les lettres), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 151,
27 juin 1912, p. 4. L.F. 1, p. 61.
- (Rien à dire), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 169,
18 juillet 1912, p. 4. L.F. 1, p. 68.
- (Vieilles filles), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 181
1^{er} août 1912, p. 4. L.F. 1, p. 129.
- (La mère), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 187, 8 août
1912, p. 4. L.F. 1, p. 105.
- (Au collège), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 205,
29 août 1912, p. 4. L.F. 1, p. 102.

BIBLIOGRAPHIE

97

(Le rêve bienfaisant), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 193, 15 août 1912, p. 5. L.F. 1, p. 81.

(Sur l'eau), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 199, 22 août 1912, p. 4. L.F. 1, p. 83.

(Simple réponse), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 234, 3 oct. 1912, p. 4. L.F. 1, p. 149.

(Leur secret), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 240, 10 octobre 1912, p. 4. L.F. 1, p. 113.

(Nos morts), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 246, 17 oct. 1912, p. 5. L.F. 1, p. 111.

(Rêves et dentelles), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 263, 7 nov. 1912, p. 4. L.F. 1, p. 14.

(Solitude et souvenirs), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 269, 14 nov. 1912, p. 5. L.F. 1, p. 126.

(Charité), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 286, 4 [sic] déc. 1912, p. 4. L.F. 1, p. 17.

(Pour les petits malades, Mesdames), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 299, 19 déc. 1912, p. 4. L.F. 1, p. 24.

(Conseil), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 12, 16 janv. 1913, p. 4. L.F. 1, p. 118.

(Tristesse), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 30, 6 fév. 1913, p. 4. L.F. 1, p. 20.

(En carême), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 42, 27 fév. 1913, p. 5. L.F. 1, p. 39.

(La conscience), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 60, 13 mars 1913, p. 5. L.F. 1, p. 41.

(Les corneilles), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 66, 20 mars 1913, p. 4. L.F. 1, p. 50.

(Pâques), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 71, 27 mars 1913, p. 4. L.F. 1, p. 53.

(Verglas), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 77, 4 avril 1913, p. 7. L.F. 1, p. 46.

(Mois de Marie), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 105, 8 mai 1913, p. 4. L.F. 1, p. 58.

BIBLIOGRAPHIE

98

- (Broyeurs de noir), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 116, 21 mai 1913, p. 4. L.F. 1, p. 108.
- (Les bonnes petites choses), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 124, 30 mai 1913, p. 7. L.F. 1, p. 12.
- (Les voix dans la nuit), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 135, 12 juin 1913, p. 4. L.F. 1, p. 120.
- (Les pauvres petits), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 141, 19 juin 1913, p. 4. L.F. 1, p. 65.
- (Fadette directeur), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 147, 27 juin 1913, p. 4. L.F. 1, p. 122.
- (Le mystère des âmes), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 159, 10 juillet 1913, p. 4. L.F. 1, p. 85.
- (La petite vieille dame), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 171, 24 juillet 1913, p. 4. L.F. 1, p. 88.
- (Désillusion), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 177, 31 juillet 1913, p. 4. L.F. 1, p. 91.
- (La sonate), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 183, 7 août 1913, p. 4. L.F. 1, p. 96.
- (Flânerie), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 189, 14 août 1913, p. 5. L.F. 1, p. 64.
- (A la montagne), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 206, 4 sept. 1913, p. 4. L.F. 1, p. 70.
- (Aimer, c'est avoir confiance), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 212, 11 sept. 1913, p. 4. L.F. 1, p. 72.
- (Les séparés), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 236, 9 oct. 1913, p. 4. L.F. 1, p. 136.
- (Retour de théâtre), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 254, 30 oct. 1913, p. 4. L.F. 1, p. 140.
- (Les timides), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 259, 6 nov. 1913, p. 4. L.F. 1, p. 134.
- (Ce qu'elles sont), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 277, 27 nov. 1913, p. 4. L.F. 1, p. 93.
- (Amis), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 294, 18 déc. 1913, p. 4. L.F. 1, p. 32.

BIBLIOGRAPHIE

99

(Mes Noëls), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 229,
24 déc. 1913, p. 4. L.F. 1, p. 144.

(La bonté vivante), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 5,
8 janv. 1914, p. 4. L.F. 1, p. 147.

b. 2^e série

(Décrocheur d'étoiles), dans Le Devoir, 3^e année,
n^o 14, 18 janv. 1912, p. 4. L.F. 2, p. 60.

(De nos jours), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 32,
8 fév. 1912, p. 4. L.F. 2, p. 53.

(Mariages de Pâques), dans Le Devoir, 3^e année,
n^o 80, 4 avril 1912, p. 4. L.F. 2, p. 47.

(La mauvaise humeur), dans Le Devoir, 3^e année,
n^o 103, 2 mai 1912, p. 4. L.F. 2, p. 71.

(Le phénomène), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 210,
5 sept. 1912, p. 5. L.F. 2, p. 90.

(La "croche"), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 228,
26 sept. 1912, p. 4. L.F. 2, p. 80.

(Petite ville), dans Le Devoir, 3^e année, n^o 258,
31 oct. 1912, p. 5. L.F. 2, p. 7.

(Son heure), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 36, 13
fév. 1913, p. 5. L.F. 2, p. 19.

(Notre coin), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 48, 27
fév. 1913, p. 5. L.F. 2, p. 36.

(La maison fermée), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 88,
17 avril 1913, p. 4. L.F. 2, p. 64.

(Son secret), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 129,
5 juin 1913, p. 4. L.F. 2, p. 74.

(Leur charité), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 201,
28 août 1913, p. 4. L.F. 2, p. 69.

(Après un voyage), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 224,
25 sept. 1913, p. 4. L.F. 2, p. 98.

BIBLIOGRAPHIE

100

(Discrétion), dans Le Devoir, 4^e année, n^o 265,
13 nov. 1913, p. 4. L.F. 2, p. 22.

(Régime spirituel), dans Le Devoir, 5^e année, n^o
11, 15 janv. 1914, p. 4. L.F. 2, p. 26.

(Jours de neige), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 29,
5 fév. 1914, p. 4. L.F. 2, p. 11.

(Les cierges), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 35,
12 fév. 1914, p. 4. L.F. 2, p. 24.

(Leur tort), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 41, 19
fév. 1914, p. 4. L.F. 2, p. 58.

(Notre ami le Diable), dans Le Devoir, 5^e année,
n^o 47, 26 fév. 1914, p. 4. L.F. 2, p. 39.

(En plein dégel), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 53,
5 mars 1914, p. 4. L.F. 2, p. 42.

(Tristesse), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 59, 12
mars 1914, p. 4. L.F. 2, p. 34.

(La petite servante), dans Le Devoir, 5^e année, n^o
65, 19 mars 1914, p. 4. L.F. 2, p. 3.

(Sages et femmes), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 71,
26 mars 1914, p. 4. L.F. 2, p. 29.

(Les âmes douces), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 78,
3 avril 1914, p. 4. L.F. 2, p. 115.

(A la "cabane"), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 94,
23 avril 1914, p. 5. L.F. 2, p. 44.

(De retour), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 100,
30 avril 1914, p. 5. L.F. 2, p. 62.

(L'art de s'accorder), dans Le Devoir, 5^e année,
n^o 106, 7 mai 1914, p. 5. L.F. 2, p. 93.

(Le bon Dieu passe), dans Le Devoir, 5^e année, n^o
112, 14 mai 1914, p. 5. L.F. 2, p. 76.

(Méditation), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 119,
23 mai 1914, p. 9. L.F. 2, p. 88.

(Fin de jour), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 137,
13 juin 1914, p. 9. L.F. 2, p. 96.

BIBLIOGRAPHIE

101

- (Etoiles filantes), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 161, 11 juillet 1914, p. 9. L.F. 2, p. 67.
- (Une enquête), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 165, 16 juillet 1914, p. 5. L.F. 2, p. 16.
- (Inquiétude), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 171, 23 juillet 1914, p. 5. L.F. 2, p. 78.
- (Nos âmes), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 177, 30 juillet 1914, p. 9. L.F. 2, p. 14.
- (La guerre), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 183, 6 août 1914, p. 5. L.F. 2, p. 100.
- (La "petite âme"), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 191, 15 août 1914, p. 5. L.F. 2, p. 102.
- (Encore la petite âme), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 201, 27 août 1914, p. 5. L.F. 2, p. 105.
- (Souvenir), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 226, 26 sept. 1914, p. 9. L.F. 2, p. 107.
- (Impression d'automne), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 232, 3 oct. 1914, p. 9. L.F. 2, p. 118.
- (S'aimer soi-même), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 242, 15 oct. 1914, p. 5. L.F. 2, p. 1.
- (Aidons-les), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 248, 22 oct. 1914, p. 5. L.F. 2, p. 110.
- (L'angélus), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 254, 29 oct. 1914, p. 5. L.F. 2, p. 113.
- (Nos heures), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 266, 12 nov. 1914, p. 5. L.F. 2, p. 121.
- (???), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 272, 19 nov. 1914, p. 5. L.F. 2, p. 31.
- (Pour les blessés), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 278, 26 nov. 1914, p. 5. L.F. 2, p. 123.
- (Incomprises), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 284, 3 déc. 1914, p. 5. L.F. 2, p. 85.
- (Professeurs de joie), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 295, 17 déc. 1914, p. 5. L.F. 2, p. 49.

BIBLIOGRAPHIE

102

(Noël), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 301, 24 déc. 1914, p. 5. L.F. 2, p. 126.

("Je vous la souhaite bonne et heureuse"), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 306, 31 déc. 1914, p. 9. L.F. 2, p. 129.

(Les sacrifiées), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 4, 7 janv. 1915, p. 5. L.F. 2, p. 132.

(Le ciel aux simples), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 10, 14 janv. 1915, p. 5. L.F. 2, p. 55.

c. 3^e série

(Si nous pouvions le croire!), dans Le Canada, vol. 5, n^o 241, 15 janv. 1908, p. 9. L.F. 3, p. 24, assez modifié.

Publié sous le pseudonyme de Jean Deshaies.

(Le monstre), dans Le Devoir, 5^e année, n^o 131, 6 juin 1914, p. 9. L.F. 3, p. 37.

(Les moineaux), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 16, 21 janv. 1915, p. 5. L.F. 3, p. 5.

(Une seule lumière), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 28, 4 fév. 1915, p. 5. L.F. 3, p. 1.

(Comme nous les oublions), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 35, 12 fév. 1915, p. 5. L.F. 3, p. 65.

(Bon sens), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 40, 18 fév. 1915, p. 5. L.F. 3, p. 13.

(Le livre de Vie), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 46, 25 fév. 1915, p. 5. L.F. 3, p. 8.

(Et là-bas, il vit une petite lumière), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 64, 18 mars 1915, p. 5. L.F. 3, p. 11.

(Le printemps entre chez moi), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 70, 25 mars 1915, p. 5. L.F. 3, p. 16.

(Le coeur de Marie-Anne), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 81, 8 avril 1915, p. 5. L.F. 3, p. 19.

BIBLIOGRAPHIE

103

(Pour les aveugles!), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 87, 15 avril 1915, p. 5. L.F. 3, p. 22.

(Heures précieuses), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 93, 22 avril 1915, p. 4. L.F. 3, p. 27.

(Ohé! les gens pratiques!), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 122, 27 mai 1915, p. 4. L.F. 3, p. 30.

(Le pin parlant), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 128, 3 juin 1915, p. 4. L.F. 3, p. 39.

(La petite Soeur de Charité), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 140, 17 juin 1915, p. 4. L.F. 3, p. 123.

(Fleurs éphémères), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 145, 23 juin 1915, p. 4. L.F. 3, p. 158.

(Quand on ne sait pas quoi dire), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 152, 1^{er} juillet 1915, p. 5. L.F. 3, p. 150.

(Pour que l'amour dure), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 160, 10 juillet 1915, p. 4. L.F. 3, p. 33.

(L'ouragan), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 166, 17 juillet 1915, p. 9. L.F. 3, p. 42.

(De l'éducation), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 170, 22 juillet 1915, p. 3. L.F. 3, p. 44.

(Flânerie), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 176, 29 juillet 1915, p. 3. L.F. 3, p. 47.

(La pierre des bavardes), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 182, 5 août 1915, p. 4. L.F. 3, p. 69.

(Simple réflexions), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 188, 12 août 1915, p. 4. L.F. 3, p. 72.

(Désespoir), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 194, 19 août 1915, p. 4. L.F. 3, p. 74.

(Entre amies), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 200, 26 août 1915, p. 4. L.F. 3, p. 61.

(L'éteignoir), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 211, 9 sept. 1915, p. 4. L.F. 3, p. 55.

(La sympathie), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 217, 16 sept. 1915, p. 4. L.F. 3, p. 52.

BIBLIOGRAPHIE

104

(Un sermon en musique), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 223, 23 sept. 1915, p. 4. L.F. 3, p. 50.

(Incertitude), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 229, 30 sept. 1915, p. 4. L.F. 3, p. 59.

(Les maladroits), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 235, 7 oct. 1915, p. 4. L.F. 3, p. 67.

(Mauvaise humeur féminine), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 247, 21 oct. 1915, p. 4. L.F. 3, p. 101.

(Conte du coin du feu), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 253, 28 oct. 1915, p. 4. L.F. 3, p. 97.

(Jour des morts), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 238, 4 nov. 1915, p. 4. L.F. 3, p. 103.

(Petites curieuses), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 264, 11 nov. 1915, p. 4. L.F. 3, p. 86.

(Le rêve effacé), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 270, 18 nov. 1915, p. 4. L.F. 3, p. 89.

(Parler d'eux), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 276, 25 nov. 1915, p. 5. L.F. 3, p. 80.

(Une halte dans l'église), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 282, 2 déc. 1915, p. 4. L.F. 3, p. 94.

(La soldanelle), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 293, 16 déc. 1915, p. 5. L.F. 3, p. 108.

(Noël), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 299, 23 déc. 1915, p. 7. L.F. 3, p. 113.

(Boudoir et grognoir), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 304, 30 déc. 1915, p. 4. L.F. 3, p. 92.

(Les écoles d'Ontario), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 11, 15 janv. 1916, p. 4. L.F. 3, p. 115.

(Si chacun se mêlait de ses affaires!), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 17, 22 janv. 1916, p. 3. L.F. 3, p. 3.

(Nous passons...), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 29, 5 fév. 1916, p. 3. L.F. 3, p. 106.

(Nous changeons), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 33, 10 fév. 1916, p. 5. L.F. 3, p. 111.

BIBLIOGRAPHIE

105

- (Dans un couvent), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 39, 17 fév. 1916, p. 5. L.F. 3, p. 117.
- (Dans un rayon), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 45, 24 fév. 1916, p. 5. L.F. 3, p. 120.
- (Autour du feu), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 63, 16 mars 1916, p. 5. L.F. 3, p. 127.
- (Nos filles), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 68, 23 mars 1916, p. 4. L.F. 3, p. 147.
- (Sur le mariage), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 75, 30 mars 1916, p. 4. L.F. 3, p. 129.
- (Confession), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 81, 6 avril 1916, p. 5. L.F. 3, p. 132.
- (La politesse des Canadiens), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 87, 13 avril 1916, p. 5. L.F. 3, p. 137.
- (Semaine sainte), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 94, 22 avril 1916, p. 4. L.F. 3, p. 134.
- (A celles qui travaillent), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 139, 15 juin 1916, p. 5. L.F. 3, p. 140.
- (Fadette enseigne l'hérésie), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 157, 6 juillet 1916, p. 5. L.F. 3, p. 143.
- (Gardons nos anges sur la terre), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 181, 3 août 1916, p. 5. L.F. 3, p. 152.
- (Ma vieille cousine), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 187, 9 août 1916, p. 5. L.F. 3, p. 77.
- (Par les chemins verts), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 193, 17 août 1916, p. 5. L.F. 3, p. 155.
- (Un appel), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 199, 24 août 1916, p. 5. L.F. 3, p. 83.
- (Tristesse), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 205, 31 août 1916, p. 5. L.F. 3, p. 161.

BIBLIOGRAPHIE

106

d. 4^e série

(Les rayonnantes), dans Le Devoir, 6^e année, n^o 105,
6 mai 1915, p. 5. L.F. 4, p. 94.

(Les perles), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 151,
29 juin 1916, p. 4. L.F. 4, p. 41.

(Une création féministe), dans Le Devoir, 7^e année,
n^o 216, 14 sept. 1916, p. 5. L.F. 4, p. 15.

(Notre "chez nous"), dans Le Devoir, 7^e année, n^o
222, 21 sept. 1916, p. 5. L.F. 4, p. 26.

(Le chemin de Dieu), dans Le Devoir, 7^e année, n^o
228, 28 sept. 1916, p. 5. L.F. 4, p. 28.

(Redites), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 234, 5 oct.
1916, p. 5. L.F. 4, p. 101.

(Balançoire), dans Le Devoir, 7^e année, n^o 240, 12
oct. 1916, p. 5. L.F. 4, p. 81.

(A travers les vergers), dans Le Devoir, 7^e année,
n^o 246, 19 oct. 1916, p. 5. L.F. 4, p. 3.

(Les ailes inutiles), dans Le Devoir, 7^e année, n^o
263, 9 nov. 1916, p. 5. L.F. 4, p. 31.

(Entre chien et loup), dans Le Devoir, 7^e année,
n^o 270, 17 nov. 1916, p. 5. L.F. 4, p. 11.

(La légende de toujours), dans Le Devoir, 7^e année,
n^o 281, 30 nov. 1916, p. 5. L.F. 4, p. 8.

(L'âme de la race), dans Le Devoir, 7^e année, n^o
294, 16 déc. 1916, p. 4. L.F. 4, p. 23.

(A bâtons rompus), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 38,
15 fév. 1917, p. 5. L.F. 4, p. 36.

(Les lettres), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 50,
1^{er} mars 1917, p. 5. L.F. 4, p. 89.

("Tout est pour l'amour"), dans Le Devoir, 8^e année,
n^o 56, 8 mars 1917, p. 5. L.F. 4, p. 74.

(Aimons la vie), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 74,
29 mars 1917, p. 5. L.F. 4, p. 92.

BIBLIOGRAPHIE

107

(Nos désirs et nos devoirs), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 85, 12 avril 1917, p. 5. L.F. 4, p. 87.

(Elisabeth Browning), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 91, 19 avril 1917, p. 5. L.F. 4, p. 39.

(Petite grand'mère), [sic], dans Le Devoir, 8^e année, n^o 97, 26 avril 1917, p. 5. L.F. 4, p. 108.

(A Notre-Dame), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 104, 4 mai 1917, p. 4. L.F. 4, p. 103.

(Le rouet), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 109, 20 mai 1917, p. 5. L.F. 4, p. 106.

(La folle entreprise), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 126, 31 mai 1917, p. 5. L.F. 4, p. 97.

(Besoin de solitude), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 145, 22 juin 1917, p. 7. L.F. 4, p. 51.

(Au hasard de la vie?), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 151, 29 juin 1917, p. 5. L.F. 4, p. 65.

(L'abandon de la terre), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 156, 5 juillet 1917, p. 5. L.F. 4, p. 111.

(Le secret de son coeur), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 168, 19 juillet 1917, p. 5. L.F. 4, p. 117.

(Causer), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 174, 26 juillet 1917, p. 5. L.F.4, p. 84.

(Nos "petites personnes"), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 186, 9 août 1917, p. 5. L.F. 4, p. 49.

(Suite du pin parlant), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 198, 23 août 1917, p. 5. L.F. 4, p. 114.

(Le mystère), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 211, 8 sept. 1917, p. 6. L.F. 4, p. 76.

(En cage), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 215, 13 sept. 1917, p. 6, L.F. 4, p. 76.

(Les mères), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 245, 18 oct. 1917, p. 5. L.F. 4, p. 79.

(La poignée d'argile), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 253, 27 oct. 1917, p. 8. L.F. 4, p. 71.

BIBLIOGRAPHIE

108

(Les âmes), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 258, 3 nov. 1917, p. 5. L.F. 4, p. 129.

(Christine de Pisan), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 262, 8 nov. 1917, p. 5. L.F. 4, p. 46.

(La criée pour les âmes), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 268, 15 nov. 1917, p. 5. L.F. 4, p. 5.

(Au château du rêve), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 274, 22 nov. 1917, p. 8. L.F. 4, p. 54.

(Une antiféministe), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 280, 29 nov. 1917, p. 7. L.F. 4, p. 57.

(Le vote des femmes), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 291, 13 déc. 1917, p. 5. L.F. 4, p. 124.

(Soir d'élection), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 299, 22 déc. 1917, p. 5. L.F. 4, p. 132.

(Son Noël), dans Le Devoir, 8^e année, n^o 304, 29 déc. 1917, p. 7. L.F. 4, p. 33.

(Révélations), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 14, 17 janv. 1918, p. 5. L.F. 4, p. 140.

(Le grand accordeur), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 44, 21 fév. 1918, p. 5. L.F. 4, p. 62.

(Réconciliation), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 56, 7 avril [sic], 7 mars 1918, p. 5. L.F. 4, p. 138.

(La petite sourde-muette), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 68, 21 mars 1918, p. 5. L.F. 4, p. 135.

(Les prisons), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 74, 28 mars 1918, p. 6. L.F. 4, p. 155.

(Triste?), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 85, 11 avril 1918, p. 5. L.F. 4, p. 144.

(L'ami), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 97, 25 avril 1918, p. 5. L.F. 4, p. 152.

(Nos soldats), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 103, 2 mai 1918, p. 5. L.F. 4, p. 160.

(Avant le féminisme), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 114, 16 mai 1918, p. 5. L.F. 4, p. 18.

BIBLIOGRAPHIE

109

(Chimères), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 120, 23 mai 1918, p. 5. L.F. 4, p. 166.

(Des ombres passent), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 128, 1^{er} juin 1918, p. 5. L.F. 4, p. 157.

(Commérages et bavardages), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 144, 20 juin 1918, p. 5. L.F. 4, p. 147.

(Vieilles lettres), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 149, 27 juin 1918, p. 5. L.F. 4, p. 120.

(L'instinct), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 162, 11 juillet 1918, p. 5. L.F. 4, p. 149.

(A l'aube), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 182, 3 août 1918, p. 5. L.F. 4, p. 170.

(Peut-être), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 192, 15 août 1918, p. 5. L.F. 4, p. 127.

(Les nénuphars), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 198, 22 août 1918, p. 5. L.F. 4, p. 173.

(Le clocher de Saint-Pierre-les-Becquets), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 211, 7 sept. 1918, p. 5. L.F. 4, p. 168.

(Protestation), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 221, 19 sept. 1918, p. 5. L.F. 4, p. 67.

(Le grand maître), dans Le Devoir, 13^e année, n^o 155, 6 juillet 1922, p. 5. L.F. 4, p. 13.

e. 5^e série

(Le roman de la vieille tante), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 235, 5 oct. 1918, p. 5. L.F. 5, p. 12.

(Pendant l'épidémie), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 258, 2 nov. 1918, p. 14. L.F. 5, p. 15.

(Automne), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 262, 7 nov. 1918, p. 5. L.F. 5, p. 18.

(Près de la crèche), dans Le Devoir, 9^e année, n^o 303, 26 déc. 1918, p. 5. L.F. 5, p. 26.

BIBLIOGRAPHIE

110

(Les oiseaux de Nazareth), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 6, 9 janv. 1919, p. 5. L.F. 5, p. 87.

(La fortune sourit à ceux qui osent), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 18, 23 janv. 1919, p. 5. L.F. 5, p. 78.

(Autodafé), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 31, 7 fév. 1919, p. 5. L.F. 5, p. 52.

(Perdu dans la neige), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 44, 22 fév. 1919, p. 5. L.F. 5, p. 39.

(Revenants), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 78, 3 avril 1919, p. 5. L.F. 5, p. 6.

(La lutte), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 101, 1^{er} mai 1919, p. 5. L.F. 5, p. 72.

(Sur l'eau), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 172, 24 juillet 1919, p. 5. L.F. 5, p. 121.

(Dans le brouillard au bord de la mer), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 196, 21 août 1919, p. 5. L.F. 5, p. 112.

(La petite Marie), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 202, 28 août 1919, p. 5. L.F. 5, p. 115.

(Les âmes qui se fanent), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 215, 13 sept. 1919, p. 5. L.F. 5, p. 3.

(Dans les bois d'automne), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 231, 2 oct. 1919, p. 5. L.F. 5, p. 142.

(Le souvenir), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 243, 16 oct. 1919, p. 5. L.F. 5, p. 9.

(Coeurs fidèles), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 256, 31 oct. 1919, p. 5. L.F. 5, p. 147.

(Le prince de Galles), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 260, 6 nov. 1919, p. 5. L.F. 5, p. 145.

(Gapit, le beau sonneur), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 266, 13 nov. 1919, p. 5. L.F. 5, p. 129.

(Petites filles), dans Le Devoir, 10^e année, n^o 297, 20 déc. 1919, p. 13. L.F. 5, p. 32.

BIBLIOGRAPHIE

111

27 déc. Veille de Noël, dans Le Devoir, 10^e année, n^o 302, p. 5. L.F. 5, p. 156.

(La chaîne), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 2, 3 janv. 1920, p. 5. L.F. 5, p. 29.

Le passant, dans Le Devoir, 11^e année, n^o 23, 29 janv. 1920, p. 5. L.F. 5, p. 46.

(Temps perdu), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 29, 5 fév. 1920, p. 5. L.F. 5, p. 81.

(Imprudentes), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 77, 1^{er} avril 1920, p. 5. L.F. 5, p. 75.

(Nostalgie du vert), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 82, 8 avril 1920, p. 5. L.F. 5, p. 175.

(Attirance), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 90, 17 avril 1920, p. 5. L.F. 5, p. 84.

(Un pèlerinage), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 96, 24 avril 1920, p. 5. L.F. 5, p. 69.

(Simplifier la vie), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 106, 6 mai 1920, p. 5. L.F. 5, p. 172.

Les pauvres vieux, dans Le Devoir, 11^e année, n^o 117, 20 mai 1920, p. 5. L.F. 5, p. 66.

(L'aumône ingénieuse), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 125, 29 mai 1920, p. 5. L.F. 5, p. 43.

(La grâce), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 155, 3 juillet 1920, p. 5. L.F. 5, p. 109.

(Les égards), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 165, 15 juillet 1920, p. 5. L.F. 5, p. 61.

(Le veuf), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 171, 22 juillet 1920, p. 5. L.F. 5, p. 169.

(Le filleul), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 177, 29 juillet 1920, p. 5. L.F. 5, p. 35.

(Etes-vous riche?), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 183, 5 août 1920, p. 5. L.F. 5, p. 20.

(Le mal de la ville), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 189, 12 août 1920, p. 5. L.F. 5, p. 133.

BIBLIOGRAPHIE

112

(Les oeillets de Madame Goderre), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 201, 26 août 1920, p. 5. L.F. 5, p. 96.

(Boches), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 207, 2 sept. 1920, p. 5. L.F. 5, p. 93.

(Lettres anciennes), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 224, 23 sept. 1920, p. 5. L.F. 5, p. 23.

(A Percé), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 230, 30 sept. 1920, p. 5. L.F. 5, p. 127.

(Dans le noir), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 277, 25 nov. 1920, p. 5. L.F. 5, p. 163.

(Je le sais), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 285, 4 déc. 1920, p. 5. L.F. 5, p. 153.

(Mamzelle Mélanie), dans Le Devoir, 11^e année, n^o 300, 23 déc. 1920, p. 5. L.F. 5, p. 159.

(Potins), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 5, 8 janv. 1921, p. 5. L.F. 5, p. 140.

(Pendant qu'elle rêve), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 9, 13 janv. 1921, p. 5. L.F. 5, p. 54.

(Bazar à Saint-Hyacinthe), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 33, 10 fév. 1921, p. 5. L.F. 5, p. 63.

(Kate), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 94, 23 avril 1921, p. 5. L.F. 5, p. 57.

(Les choses sont ce qu'elles sont), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 116, 19 mai 1921, p. 5. L.F. 5, p. 49.

(Le sorcier), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 145, 23 juin 1921, p. 5. L.F. 5, p. 101.

(Chaleur), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 169, 21 juillet 1921, p. 5. L.F. 5, p. 107.

(Le secret rongeur), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 195, 20 août 1921, p. 5. L.F. 5, p. 104.

(Découragement), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 199, 25 août 1921, p. 5. L.F. 5, p. 90.

(Incompatibilité), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 210, 8 sept. 1921, p. 5. L.F. 5, p. 123.

BIBLIOGRAPHIE

113

(Les pommes), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 222, 22 sept. 1921, p. 5. L.F. 5, p. 136.

(Le petit brin de confiance), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 228, 29 sept. 1921, p. 5. L.F. 5, p. 118.

(Jours de pluie), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 263, 10 nov. 1921, p. 5. L.F. 5, p. 150.

(La dévote ménagère), dans Le Devoir, 12^e année, n^o 302, 29 déc. 1921, p. 5. L.F. 5, p. 166.

C. SOURCES PRIMAIRES⁴

a. Lettres à Fadette

Asselin, Olivar, Montréal, 30 déc. 1933.

Bourassa, Henri, Québec, 9 fév. 1912; Outremont, 27 janv. 1938.

Brunet, Berthelot, Montréal, le lendemain de Noël (1936).

Groulx, Lionel, 23 fév. 1934; 13 sept. 1934; 26 sept. 1934; 1^{er} nov. 1934.

Lamarche, M.A., Montréal, 15 janv. 1937.

Lenormand, Michèle (M^{me} Léo-Paul Desrosiers), lundi 22 janv. 1934.

4 Par Sources primaires, il faut entendre les écrits concernant directement Fadette. Les articles non signés sont placés à la fin.

BIBLIOGRAPHIE

114

b. Divers

Agnès-de-Jésus, p.m., Soeur, Biobibliographie de Fadette, Montréal, Ecole des Bibliothécaires, 1938, 88 p.
Travail rédigé en collaboration avec Fadette. Assez complet, en ce qui regarde les écrits de M^{me} Saint-Jacques parus jusqu'à cette date. Cependant, références incomplètes pour les articles de journaux. Il n'y figure aucun article concernant Fadette.

Beaudry, Joseph, Lettre adressée à Adine Saint-Jacques (M^{me} René Morin) à l'occasion de la mort de Fadette. Des renseignements biographiques y sont donnés.

Bellerive, Georges, Brève apologie des auteurs féminins, Québec, Librairie Garneau, 1920, 137 p., surtout p. 96-100.

L'auteur rapporte surtout une critique du Père M.-A. Lamarche et une autre du Frère Gilles, o.f.m. Renseignements sur le Club du Lycéum de Paris dont Fadette était membre.

[Bernard, Harry], En marge des événements. Fadette est morte, dans Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 22 nov. 1946, 94^e année, n^o 38, p. 1.

Appréciation de la personnalité et du style de Fadette.

Bernier, Germaine, Fadette, dans Le Devoir, vol. 37, n^o 265, 19 nov. 1946, p. 4.

Au lendemain de la mort de M^{me} Saint-Jacques, l'auteur revit quelques souvenirs d'adolescence au sujet de l'identité de Fadette.

Cadieux, Diane-M., Notes biobibliographiques sur Fadette, Montréal, Ecole des Bibliothécaires, 1948, 10 p.
Complément du travail de Soeur Agnès-de-Jésus, op. cit.

Choquette, P. Auguste, Lettre datée de Québec, 19 nov. 1946, envoyée à la famille, après la mort de Fadette. Renseignements sur le début de la carrière journalistique de Fadette.

Colette, Les Lettres de Fadette, dans Le Devoir, vol. 5, n^o 137, 13 juin 1914, p. 9.
Accusé de réception et appréciation de l'oeuvre.

BIBLIOGRAPHIE

115

De Saint-Laur, Gilles, Qui est-elle?, dans Le Devoir 6^e année, n^o 162, 13 juillet 1915, p. 1.

Billet du soir sur la véritable identité de Fadette.

[Françoise], dans Le Journal de Françoise, 6^e année, n^o 3, 4 mai 1907, p. 47.

Annonce que Madame Danielle Aubry promet sa collaboration régulière au Journal de Françoise.

Héroux, Omer, Fadette, dans Le Devoir, vol. 37, n^o 264, 18 nov. 1946, p. 1.

Annonce de la mort de Fadette. Article qui nous renseigne sur l'oeuvre de Fadette, la qualité de son style, la famille où elle vécut ainsi que sur la personnalité de l'auteur des chroniques.

J. S., Feu Mme Saint-Jacques, dans Le Clairon, vol. 35, n^o 47, 22 nov. 1946, p. 10.

A l'occasion de la mort de Fadette, article élogieux. Loue surtout sa charité envers les humbles.

Lamarche, Marcolin-Antonio, Ebauches critiques, [s.l.], [s.é.], 1930, 143 p., surtout p. 63-74.

Cet écrit révèle de nouveaux pseudos de Fadette. Citation de Madame Alfred Thibaudeau, extrait d'un discours avant une conférence donnée par Mme Saint-Jacques à Saint-Sulpice.

Id., Pour la Saint-Jean-Baptiste. Nos mères canadiennes. A même un vieil article, dans Le Devoir, 12^e année, n^o 146, 24 juin 1921, p. 1-2.

Extraits et commentaires d'un article de L'Action française publié en juillet 1920, dans lequel Fadette s'adresse aux mères. L'auteur juge cet article "le bréviaire des mamans".

Id., Lettres de Fadette, dans Le Devoir, vol. 10, n^o 268, 15 nov. 1919, p. 7.

Un mot de l'anticléricalisme de Fadette.

Id., Les Lettres de Fadette, dans L'Action française, Montréal, Ligue du Droit français, vol. 3, sept. 1919, p. 417-424.

Cet article est sensiblement le même que celui que nous venons de citer plus haut.

Lemark, Frank, Fadette, dans Le Devoir, 2^e année, n^o 264, 11 nov. 1911, p. 1.

Discussion animée sur la véritable identité de Fadette. Il est assez vraisemblable que ce billet du soir

soit de Fadette elle-même qui signait alors Marc Lefranc.

Lenormand, Michelle (M^{me} Léo-Paul Desrosiers), Chronique. Fadette, dans Le Devoir, vol. 25, n^o 16, 20 janv. 1934, p. 1.

L'auteur rappelle l'influence que Fadette a eue sur sa vie de jeune fille, et traduit son admiration pour la chroniqueuse qui écrit maintenant depuis vingt-cinq ans, pour l'instruction des dames et des jeunes filles.

Léo, Edmond, Causerie littéraire. Les Lettres de Fadette, dans Le Devoir, vol. 5, n^o 103, 4 mai 1914, p. 1.

L'auteur dégagé quelques thèmes de l'oeuvre de Fadette, en fait ressortir les qualités du style. De plus, quelques traits de la personnalité de l'auteur.

Létourneau-LaSalle, Rose, Souvenirs. Chambre 35, dans Le Devoir, vol. 40, n^o 76, 1^{er} avril 1949, p. 4.

La chambre 35 est celle où Fadette a vécu quatre des derniers mois de sa vie. L'auteur y évoque des souvenirs gardés par cette chambre de l'Hôpital Sainte-Justine.

Lozeau, Albert, A mon ami Marc Lefranc, dans Le Devoir, 2^e année, n^o 168, 20 juillet 1911, p. 1.

Albert Lozeau loue Marc Lefranc pour sa psychologie de l'âme féminine, mais lui conseille de dorer la pilule, de dire moins crûment aux femmes leurs vérités.

Madeleine (M^{me} Huguenin), Les Lettres de Fadette, dans Le Devoir, vol. 5, n^o 137, 13 juin 1914, p. 9.

Accusé de réception, 8 juin 1914, et éloge de Fadette.

Marie-de-la-Visitation, s.g.c., Soeur, Lettre adressée à M^{me} Charles Rinfret (Emilie Saint-Jacques), après la mort de sa mère.

La religieuse demande des renseignements biographiques sur Fadette, en vue d'un cercle littéraire dont la journaliste décédée fera le sujet.

Marie-Saint-Henri, p.m., Soeur, En souvenir de Fadette, dans La Revue Présentine, vol. 22, n^o 1, 1947, p. 5-13.

Biographie assez complète.

Maryse (M^{lle} Marie Tétrault), Hommage à Fadette, dans Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 94^e année, n^o 38, 22 nov. 1946, p. 15.

Chronique de la page féminine du Courrier. Les principales caractéristiques de Fadette y sont peintes par

celle qui lui doit sa carrière de journaliste.

Pelletier, Albert, Egrappages, Montréal, Albert Lévesque, 1933, 232 p., surtout p. 226-230.

Critique des Contes de la Lune. Un peu exagérée.

Id., Littérature pour les enfants, dans Le Canada, vol. 30 n° 66, 20 juin 1932, p. 2.

Cet article a été reproduit presque textuellement dans Egrappages du même auteur.

Roy, M^{GR} Camille, Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française, Montréal, Beauchemin, 1956, 201 p., surtout p. 176.

L'auteur signale seulement les cinq séries des Lettres de Fadette, publiées en 1914, 1915, 1916, 1918 et 1922.

Id., Morceaux choisis d'auteurs canadiens, Montréal, Beauchemin, 1957, 443 p., surtout p. 413.

Texte: Le mystère des âmes.

Trois lignes de biographie, mais très justes.

Soeurs de Sainte-Anne, Précis d'histoire des Littératures française, canadienne-française, étrangères et anciennes, Lachine, Procure des Missions, 1931, 516 p., surtout p. 349-350.

L'auteur révèle l'identité de Fadette, mentionne les journaux auxquels elle a collaboré et cite une appréciation assez élogieuse du Père Lamarche. De plus, brève critique du Mémoire présenté par Fadette en 1912. Pour les citations, aucune référence n'est donnée.

Une autre femme, A Marc Lefranc, le Pauvre!, dans Le Devoir, 1^{re} année, n° 230, 7 oct. 1910, p. 1.

Dans un billet du soir, l'auteur reproche à Marc Lefranc d'être un monstre de mari, sans égards pour sa dame.

Une femme, A Marc Lefranc, dans Le Devoir, 1^{re} année, n° 226, 3 oct. 1910, p. 1.

On y reproche à Marc Lefranc ses écrits sur la femme. Il n'est pas invraisemblable que cette femme soit Fadette elle-même, puisque cette dernière avait déjà engagé une polémique entre Fadette et Danielle Aubry.

Un patriote, Une lettre, datée du 31 mai 1912, dans Le Devoir, 3^e année, n° 151, 27 juin 1912, p. 4.

Un lecteur du Devoir s'adresse à Fadette et sollicite son appui pour une campagne en faveur de la modestie.

Aux lectrices du Devoir. Les Lettres de Fadette chaque jeudi. Une page littéraire chaque samedi, dans Le Devoir, 2^e année, n^o 235, 7 oct. 1911, p. 1.

Présentation de Fadette comme directrice et rédactrice de la page féminine au Devoir.

Cette merveille qu'est la nouvelle "Ecole Fadette", dans Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 110^e année, n^o 43, 21 fév. 1963, p. 1.

Voici ce qu'on y dit au sujet de Fadette: "L'Ecole Fadette ainsi nommée en l'honneur de M^{me} Henriette-D. Saint-Jacques, autrefois de Saint-Hyacinthe, qui se distingua dans la littérature et le journalisme sous ce pseudonyme..."

Disparition d'une femme de lettres de notre ville, dans Le Clairon, vol. 35, n^o 47, 22 nov. 1946, p. 9.

Résumé de sa carrière et assistance aux funérailles.

En hommage aux femmes journalistes, dans La Presse, 63^e année, n^o 32, 21 nov. 1946, p. 4.

En sous-titre, M^{me} Julia Richer, conférencière au Cercle universitaire. On déplore l'absence de Fadette au Congrès des journalistes. Un mot à sa louange.

Fadette est décédée à Saint-Hyacinthe, dans La Patrie, 68^e année, n^o 224, 18 nov. 1946, p. 13.

Annonce du décès de Fadette et biographie sommaire. On y parle de M^{me} Maurice Saint-Jacques comme "une de nos gloires littéraires".

15 oct. Graphologie, dans La Patrie, 26^e année, n^o 198, 1904, p. 22.

Pour la première fois, annonce de graphologie. Fadette n'est pas nommée, mais des lettres à sa fille attestent qu'il s'agit bien ici de M^{me} Saint-Jacques.

22 oct. Graphologie, dans La Patrie, 26^e année, n^o 204, 1904, p. 22.

Première graphologie de Fadette à la Patrie, pas signée.

Il était une fois (par Fadette), dans Le Devoir, vol. 25, n^o 13, 17 janv. 1934, p. 5.

Bref commentaire du volume de contes. Cet article est publié régulièrement toutes les semaines, du 17 janvier au 3 mars 1934.

Interest of Women in Politics Urged. Reforms Need Assistance Speaker Tells Femina, dans The Montreal Daily Star, vol. 70, n^o 19, 24 janv. 1938, p. 32.

BIBLIOGRAPHIE

119

Compte rendu de la conférence donnée à l'Hôtel Windsor pour promouvoir le vote des femmes.

La nouvelle école secondaire portera le nom de Fadette, dans Le Clairon, vol. 51, n° 33, 16 août 1962, p.1.
Insistance de quelques personnes et, en particulier, du Docteur Léo Benoît, pour que ce nom soit adopté.

Le journalisme en deuil. "Fadette", dans La Patrie, 68^e année, n° 224, 18 nov. 1946, p. 8.
Sur la carrière journalistique de Fadette.

Le rôle des femmes journalistes..., dans La Patrie, 68^e année, n° 218, 11 nov. 1946, p. 22.
A l'occasion du congrès des journalistes. On y nomme Fadette comme la doyenne des journalistes du Canada.

Les milieux littéraires sont en deuil, Madame Maurice Saint-Jacques (Fadette) s'éteint dans sa 87^e année, dans La Presse, 63^e année, n° 29, 18 nov. 1946, p. 4.
A l'occasion de sa mort, biographie sommaire et photo.

Madame Maurice Saint-Jacques au Cercle universitaire, dans Le Canada, vol. 35, n° 208, 6 déc. 1937, p. 16.
Photo, à l'occasion de cette conférence.

Madame Saint-Jacques, connue sous le nom de Fadette dans le monde littéraire, meurt à 86 ans, dans Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 94^e année, n° 38, 22 nov. 1946, p. 1.
Compte rendu des funérailles.

Obsèques de M^{me} Saint-Jacques, dans La Patrie, 68^e année, n° 227, 21 nov. 1946, p. 23.
Surtout l'assistance.

Suggestions. Les femmes au congrès des journalistes, dans Notre Temps, vol. 2, n° 5, 16 nov. 1946, p. 2.
Compte rendu. Un mot d'hommage à Fadette, "une des doyennes du journalisme dans le monde canadien-français"

BIBLIOGRAPHIE

120

D. SOURCES SECONDAIRES⁵

Béique, M^{me} Frédéric-Ligori (Caroline Dessaulles), Quatre-vingts ans de Souvenirs, Montréal, Valiquette, 1939, 287 p.

La cousine de Fadette raconte la vie des gens de son temps. Il n'est pas question de M^{me} Saint-Jacques.

Cahiers des Dix, Montréal, Aegédius Fauteux, 1938, t. 3, 323 p., surtout p. 195-215.

Les pages mentionnées renseignent sur M. Dominique Mondelet, afeul maternel de Fadette, ainsi que sur Charles Mondelet, frère du premier. Charles Mondelet est l'auteur de Lettres sur l'éducation et Essai analytique sur le Paradis perdu de Milton.

Choquette, M^{gr} C.-P., Histoire de la Ville de Saint-Hyacinthe, Saint-Hyacinthe, Richer, 1930, vii-551 p.

L'histoire de la ville de Saint-Hyacinthe est intimement liée à celle de la famille de Fadette, le grand-père de l'écrivain étant le deuxième seigneur de la ville.

Choquette, P.-A., Un demi-siècle de vie politique, Montréal, Beauchemin, 1936, 352 p.

A la page 298, lettre du Sénateur G.-C. Dessaulles, écrite à l'âge de cent ans. Il s'agit du père de Fadette.

Jean-Bernard, a.s.v., Soeur, Madeleine, journaliste, thèse dactylographiée de maîtrise ès arts, présentée à la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa, 1962, xv-121 p., surtout p. x et xii.

L'introduction traite de l'évolution de la littérature féminine au Canada. Fadette y est nommée aux deux pages indiquées.

Gauthier, L. J., L'Hon. Sénateur G.C. Dessaulles, dans Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 65^e année, n^o 50, 16 fév. 1918, p. 1.

Biographie du dernier survivant des seigneurs canadiens, le père de Fadette.

5 Les ouvrages réunis sous ce titre nous renseignent sur la famille de Fadette, son temps et son milieu.

L. C., Madame Dessaulles, dans Le Devoir, vol. 6, n° 22, 28 janv. 1915, p. 5.

Sur la mort récente (5 déc.) de M^{me} Dessaulles, belle-mère de Fadette. Panégyrique.

Le Canada, Silhouette politique. L'Hon. L. J. Papineau, dans Le Courrier de Saint-Hyacinthe, vol. 15, n° 25, 30 avril 1867, p. 2.

Article contre Papineau, grand-oncle et parrain de Fadette.

Morgan, Jules, En marge du temps. Saint-Hyacinthe sur Yamaska. Démembrement de la Seigneurie Saint-Hyacinthe, dans Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 58^e année, n° 70, 10 sept. 1910, p. 1.

Sur l'origine des Dessaulles et la personnalité de Jean Dessaulles, deuxième seigneur de Saint-Hyacinthe et grand-père de Fadette.

Louis-Joseph Papineau, dans Le Nationaliste, 7^e année, 26 juin 1910, n° 18, p. 1.

Eloge de Louis-Joseph Papineau comme orateur.

Répertoire bio-bibliographique de la société des écrivains canadiens, Montréal, Editions de la Société des Ecrivains canadiens, 1954, xviii-259 p.

Quelques renseignements sur Fadette, p. 216. La date de naissance de M^{me} Saint-Jacques y est inexacte.

E. SOURCES GÉNÉRALES⁶

Barbeau, Victor, Le Français du Canada, Montréal, Académie canadienne-française, 1963, 252 p.

Crémazie, Octave, Correspondance intime, lettre à ses frères, 13 déc. 1864, dans Michel Dassonville, Crémazie, Montréal, Fides, 1956, 95 p., surtout p. 72.

Dauzat, Albert, Grammaire raisonnée de la langue française, Lyon, I.A.C., 1947, 481 p.

⁶ Les Sources générales comprennent les ouvrages cités dans cette étude, mais qui ne concernent pas particulièrement Fadette.

BIBLIOGRAPHIE

122

Georgin, René, Code du bon langage, Paris, E.S.F., 1959, 229 p.

Grevisse, Maurice, Précis de grammaire française, Belgique, Duculot, 1957, 314 p.

Guitton, Jean, Le travail intellectuel, Paris, Aubier, Montaigne, 1951, 189 p.

Hanse, Joseph, Dictionnaire des Difficultés grammaticales, Paris, Baude, 1949, 758 p.

Le Bidois, G.-R., Syntaxe du français moderne, Paris, Picard, 1938, 2 t.

Société du parler français au Canada, Glossaire du parler français au Canada, Québec, Action sociale, 1930, xix-709 p.

APPENDICE I

Au pensionnat, réflexions sur la bonté.

"Etre bonne ici, c'est être une petite machine bien huilée, qui ne grince pas en marchant, et qui obéit au moindre mouvement qu'on lui imprime! Un coup de cloche, un ordre du Signal [sic], un signe! La petite Machine doit se lever, s'asseoir, marcher, prier, se confesser, communier et... Oh! tout ce qu'on nous ordonne de faire à la cloche et à la seconde!

"Etre bonne, pourtant, ce n'est pas cela! Moi, je rêve d'une bonté qui déborderait en bienfaits sur les autres: en sourires sur les tristes, en aumônes sur les pauvres, en compassion sur les souffrants, en bienveillance sur les timides et les gauches! Une bonté qui rayonnerait, comme le cher soleil qui entre, aujourd'hui, par toutes les fenêtres, donnant de la vie aux murs blancs, de la lumière aux coins sombres, faisant tout resplendir, éclairant tout!

.....

"Essayons d'être bonne, sans quoi nous aurons "fait des phrases", ma petite âme¹."

¹ Extrait du journal intime, 20 sept. (1876).

Supérieure des enfants de Marie

"Ma dernière fête de la Présentation ici! Elle a été gracieuse. Une réception d'enfants de Marie. Une élection à laquelle je suis élue Supérieure à mon profond étonnement. Jamais Supérieure moins orthodoxe ne fut inventée! Enfin ma majorité fut écrasante et je n'ai qu'à accepter le bel honneur.

"Les religieuses m'ont gentiment taquinée et elles semblent surprises mais non mécontentes. Ce sera un règne large et honnête. Je n'endurerai ni délation, ni petitesse^s envieuses "chez moi". Et comme on connaît mon indépendance et ma franchise courageuse, j'espère n'avoir pas à sévir. La Supérieure des enfants de Marie est la première de tout le pensionnat. C'est d'autant plus une reine qu'elle a été choisie par ses compagnes. Je remplace une très sage et très dévote personne. Et j'ai peur de désappointer mes sujettes²!"

"[...] j'essaie vraiment d'être l'âme de mes "enfants". Aujourd'hui, j'ai dû donner un avertissement à une révoltée. Je l'ai prise seule, et après m'être fait raconter son histoire, je lui ai dit qu'elle n'avait pas tort,

2 Extrait du journal intime, 21 nov. (1876).

APPENDICE I

125

mais comme je ne voyais pas le moyen de le prouver, que je lui conseillais de céder et de céder aimablement. Elle se fit prier et j'usai de tous mes petits moyens et même de quelques caresses pour l'amener à faire sa soumission³."

³ Extrait du journal intime, 23 janv. (1877).

APPENDICE II

Nouvelle¹

Soeur Lucienne est morte! - La nouvelle se chuchota d'abord, puis courut rapidement dans les rangs créant un malaise qui n'était ni de la surprise ni du chagrin; plutôt un vague sentiment de stupeur effarée.

Elle n'était pas connue des élèves: nous en entendions parler très peu mais d'une façon vague, retenue, qui avait suffi [sic] pour nous monter l'imagination. Elle était devenue l'être fantastique que l'on voit dans un cauchemar, le sujet de nos conversations, quand nous désirions nous intriguer ou même nous effrayer les unes les autres.

Quand elle mourut, je la connaissais depuis quatre mois, mais je crois que j'étais la seule et j'avais gardé mon secret, bien gagné d'ailleurs, comme vous pourrez en juger.

Dès mon entrée au couvent, j'avais été frappée des extraordinaires choses qu'on attribuait à soeur Lucienne, mais surtout, de ne pas la voir et de ne jamais rencontrer une élève qui la connut ou put me dire une chose précise sur son compte.

¹ Danielle Aubry, Nouvelle, dans Le Journal de Francoise, 6^e année, n^o 12, 21 sept. 1907, p. 182-183.

APPENDICE II

127

En traversant le corridor du réfectoire, si nous entendions des coups de marteau ou le grincement d'une scie, il s'en trouvait une pour dire: "Écoute, c'est soeur Lucienne!" - Qui est-elle? que fait-elle? Personne ne le savait. Quand une religieuse mourait, et c'était très souvent dans le grand couvent de X, il m'arrivait d'entendre: "Nous ne pouvons entrer prier maintenant, soeur Lucienne est là!"

Un jour, en passant devant la salle où travaillait soeur Lucienne, et devant laquelle nous filions très vite et en tremblant, j'entendis une voix douce qui chantait un cantique connu; je m'arrêtai et j'écoutai, en me demandant pour la cent millième fois ce que c'était que cette mystérieuse soeur Lucienne? Une grande passa et m'entraîna avec elle en disant: "En a-t-elle du courage de chanter au milieu de tout ça!"

Je la questionnai avec une curiosité intense, elle ne voulut pas ou ne put pas me répondre, et me laissa en plaisantant sur ma curiosité qui était bien plus grande que moi, assurait-elle.

Il est certain que ma curiosité allait en augmentant: plus c'était mystérieux plus cela me passionnait, et plus cela paraissait difficile à découvrir, plus j'en avais envie!

J'en rêvais à l'étude, à la chapelle et au dortoir, j'en rêvais éveillée et endormie et les jours et les mois

APPENDICE II

128

passaient sans apporter de réponse à toutes mes questions.

Il m'était arrivé de questionner discrètement les religieuses: "Soeur Lucienne? mais c'est une soeur comme les autres!" - "Que fait-elle ici? A quoi travaille-t-elle?" - "C'est notre menuisier." Et c'était tout; je n'obtins jamais plus, je dois avouer que je déteste faire des questions et il est extrêmement facile de me faire taire.

J'étais devenue, à mon tour, une des grandes, et parmi mes compagnes, aucune ne paraissait rien savoir sur celle qui m'intriguait tant. Quand j'en parlais, on riait de moi, ce qui, du reste, ne me dérangeait aucunement dans la poursuite du secret. Dans ma tête mûrissait un projet qui me hantait depuis des mois. Je verrais soeur Lucienne, j'entrerais dans sa salle, et je découvrirais la cause de l'émoi, que la seule mention de son nom faisait éprouver aux élèves, qui pourtant, ignoraient tout d'elle. J'irais au fond de ce mystère!... On me punirait? J'étais souvent punie pour des méfaits qui ne me procuraient aucun plaisir! On me chasserait? Oh, alors, c'est que le secret en valait la peine!

Et, résolue, j'attendais l'occasion qui ne tarda pas à se présenter. Un soir, je fus retenue en classe pendant l'étude. Libre une demi-heure avant le souper, je filai à l'étage du réfectoire pour attendre là le courage

APPENDICE II

129

d'oser.

Je marchais dans le long corridor sombre où les petites lumières, disposées à de grands intervalles, ressemblaient à des étoiles dans la brume.

Je passai devant la salle dans laquelle il s'agissait de pénétrer. Tout était silencieux, mais un rayon de lumière, filtrant sous la porte, faisait briller le bout de ma bottine et je me dis qu'"elle" était là. Je tremblais, et je fis quelques pas pour retarder le moment d'agir. Chaque fois qu'une planche criait sous mes pas, je m'arrêtais avec terreur, avec l'impression d'être retenue par une grande main qui s'abattait sur mon épaule, des ombres noires s'allongeaient partout sur le plancher et sur les murs. Il me semblait qu'elles bougeaient "autrement" que moi, et j'aurais voulu avoir des yeux tout autour de la tête, pour voir partout à la fois! Mais la curiosité me tenait bien et me ramena près de la porte qui me fascinait: je m'efforçai de distinguer la nature d'un bruit étrange que je percevais; c'était tout simplement le sang qui battait à grands coups dans mes tempes.

Enfin, je parvins à dominer cette crainte folle, et dans un grand effort courageux, je tournai le bouton de la porte qui s'ouvrit; j'entrai, et prestement, je la refermai avant de regarder autour de moi.

APPENDICE II

130

J'eus un grand frisson! à droite à gauche [sic], en avant, je vis des cercueils, de longs cercueils en bois blanc. Je sus, plus tard, qu'il n'y en avait que trois; à ce moment, la chambre m'en parut remplie! assise sur un siège bas, une vieille religieuse tenait son rosaire et me regardait avec autant de surprise qu'elle devait en lire sur ma figure.

Je ne bougeais pas, une grande lumière se faisait en moi; je comprenais enfin, et le mystère me paraissait si simple que j'en étais fâchée!

Soeur Lucienne était menuisier et faisait les cercueils de la communauté! et... et... j'étais une petite folle! Déception sur toute la ligne, alors!

Revenue de mes terreurs et de ma surprise, reprenant pieds dans le monde réel, j'expliquai ma présence à soeur Lucienne qui se scandalisa fort de mon regret de ne pas trouver en elle au moins une sorcière!

Nous devînmes fort bonnes amies, elle me grondait quand je m'échappais pour venir faire un bout de causerie avec elle; mais ses gronderies ne me faisaient pas peur, et assise sur ses cercueils, je la questionnais et je ne me lassais pas de l'examiner et de l'entendre. Elle parlait peu, souriait parfois d'un air un peu vague, comme une personne dont l'âme est absente.

APPENDICE II

131

Faire des cercueils pendant trente ans, y coucher tant, tant de compagnes, passer ses journées toute seule en préparatifs de mort, voilà sa vie pauvre vieille soeur Lucienne, qui est maintenant étendue dans celui qu'elle gardait dans un coin pour elle, et qu'elle m'avait montré un jour de grande confiance.

Oh non, je n'ai pas pleuré quand on m'a dit qu'elle était enfin délivrée de cette vie dont elle avait dû tant souffrir, la pauvre, et j'ai rêvé d'elle toute rayonnante dans la grande lumière du paradis, où elle jouira bien de penser qu'elle ne fera plus de cercueils!

APPENDICE III

Entre nous¹

"Le délicieux Satan de Milton déclare, avec assez d'esprit pour un ange congédié, que notre paradis est partout où nous sommes."

Il est non moins vrai et plus ordinairement utile de croire que nous portons notre bonheur en nous.

Il y a des êtres heureux ou malheureux en dehors de toute circonstance extérieure, par le seul fait d'exister.

Le même passage, la même mélodie jettera [sic] l'un dans l'extase ravie et fera sangloter l'autre.

Le premier porte avec lui de la joie qu'il répand comme des rayons autour de lui, éclairant et ranimant tous ceux qu'ils atteignent; l'autre traîne à sa suite l'ombre froide et grise qui éteint et écrase.

Mes petites amies, habituez-vous à vivre et à revivre sans cesse, et non à mourir continuellement, et pour cela soyez heureuses.

Mais cela ne dépend pas de nous! vous écriez-vous?

¹ Jean Deshaies (M^{me} H.-D. Saint-Jacques), Entre nous, dans Le Canada, vol. 5, n^o 241, 15 janv. 1908, p. 9. Aussi, modifié, dans L.F. 3, p. 24, sous le titre Si nous pouvions le croire!

APPENDICE III

133

Au contraire, presque exclusivement [sic] de vous!

Remarquez bien que je ne vous promets pas une vie exempte de chagrin, mais je vous dis que les plus vives souffrances peuvent être suivies d'aussi vives réactions de la volonté, et que l'action étant en elle-même une jouissance, tant que vous agirez courageusement vous ne serez pas complètement malheureuses.

D'ailleurs les grands malheurs comme les grands bonheurs ne sont que des accidents dans la vie, qui se déroule ordinairement dans une monotonie médiocre qu'il dépend de nous de faire acceptable ou insupportable.

Si je vous donnais quelques recettes pour être heureuses? intéressez-vous à tout autour de vous. Quoiqu'en disent les poètes pessimistes, il y a toujours quelque chose de nouveau sous le soleil. Tout change continuellement, depuis les nuages qui se transforment en se poursuivant jusqu'à nos impressions et nos sentiments intimes, qui subissent des modifications rapides et étranges pour qui sait les observer et les approfondir.

Que vos observations sur vous-mêmes ne vous absorbent pas au point de vous faire oublier que vous n'êtes qu'une unité dans le monde et que les autres valent que vous les connaissiez; cela vous amènera à les aimer si vous êtes bienveillantes et justes.

Aimer! voilà un mot qui devrait avoir des synonymes pour expliquer les nuances, et j'envie aux anglais leur verbe "to like" qui exprimerait bien le sentiment universel, large et bienfaisant qui est un grand élément de bonheur dans une vie humaine.

Jamais les gens malveillants qui critiquent tout, qui jugent sans examen, qui sont toujours à la poursuite de la petite bête noire, ne peuvent être heureux! Ils ont de plus le triste don de gâter la vie des autres! Ce sont les grands éteignoirs du monde, fuyons-les et surtout, essayons de ne pas leur ressembler!

Cultivez la gaieté et laissez-la déborder, faites-en l'aumône à ceux qui l'ont perdue.

Riez des ennuis inévitables et souvent comiques que tant de gens prennent au tragique. Comme la vie en est tissée, vous aurez par le fait même allégé votre fardeau de soucis d'un gros poids inutile.

Si avec toutes mes recettes vous ne devenez pas des petites canadiennes rayonnantes, je jette... ma plume aux chiens!

APPENDICE IV

Billet du soir

A mon ami Albert Lozeau¹

On vous a écrit: "Je vous adore", on m'a écrit: "Je vous déteste", et pourtant, nous sommes amis, nous avons les mêmes idées, nos pensées se rencontrent, mais voilà, vous en faites de la musique; serait-ce vraiment une raison suffisante pour lapider le profane que je suis?

Ah! poète, mon ami, vous avez décrit la femme auréolée d'idéal, éthérée, si gracieuse à travers le prisme de vos jolis vers, qu'elle a cru simplement que vous n'aviez jamais aperçu ses travers ou deviné ses défauts! Pour cela elle vous a aimé. Elle était la déesse, vous, l'adorateur.

C'est donc qu'elle vous croit aveugle, ou peut-être l'est-elle elle-même?

L'un et l'autre mon ami!

Elle ne peut ignorer ce qui nuit à sa beauté morale, elle, à qui rien n'échappe. Croit-elle, que de dissimuler la tare la détruit, ou, que de s'aveugler elle-même empêche les autres de voir? Voilà bien l'inconséquence féminine!

¹ Marc Lefranc (M^{me} H.-D. Saint-Jacques), A mon ami Albert Lozeau, dans Le Devoir, 2^e année, n^o 165, 17 juillet 1911, p. 1.

APPENDICE IV

136

- Mais non, me dites-vous, les femmes ne sont pas à ce point entortillées dans le mensonge: elles vous en veulent parce que vous manquez d'habileté, vous les brutalisez un peu, vous soulevez les voiles sans pudeur.

- Albert! Ai-je dit aux femmes et des femmes une seule vérité qui ne fût approuvée par tous mes frères et par une bonne partie de mes soeurs? - Preuve qu'elles ne sont ni si dissimulées, ni si aveugles qu'il vous plaît de le dire. - Minute! voilà où je voulais en venir! Savez-vous quelles sont celles qui me font le grand honneur de me détester? Ce sont les coquettes qui spéculent sur l'aveuglement des hommes, et les naïves qui pensent que mes constatations sont des révélations. Les autres, les esprits lucides, les âmes droites, n'ont pas vu passer la vérité sans lui rendre hommage; aussi les poulets amers ou violents me laissent froid maintenant, et j'irai mon chemin, lunettes sur le nez, armé de ma plume, continuant à fouiller les âmes et leurs motifs, sans souci des envolées bruyantes des oiselles effarouchées et furieuses que mes observations font lever par bandes. Car si je ne plaçais pas la femme si haut, je serais moins choqué de ses petites tesses! Si je n'en connaissais pas de si idéalement nobles et bonnes, je remarquerais moins les vulgaires et les méchantes. Albert, mon poète, dites-leur en mots qui les bercent et qui les grisent: il faut que les femmes nous

APPENDICE IV

137

poussent en haut, qu'elles nous apprennent la beauté et le désintéressement, il faut que nous les admirions! Alors... ne faut-il pas qu'elles soient admirables?

APPENDICE V

Lettre de Fadette¹

Je vous livre ce petit document, messieurs les maris: "Si l'on employait à perfectionner nos maris autant de zèle qu'on en dépense pour nous? Si on essayait de leur faire comprendre que leurs femmes ne sont pas des machines à supporter leurs défauts? Si on leur démontrait, que si, dans le mariage, les deux ne font qu'un, cet "un" n'est pourtant pas le mari tout seul? Si on leur inculquait quelques notions de politesse et de complaisance?

Je crois qu'il serait aussi utile d'enseigner aux hommes à se rendre supportables dans l'intimité, que d'enseigner aux femmes à se laisser tyranniser le sourire aux lèvres!"

Pendant que tous les moralistes préparent, avec force conseils, des épouses qui feront aux hommes un intérieur heureux, on laisse ces derniers pousser à la diable et tant pis pour les femmes!

Et la cause en est sûrement dans le manque d'éducation de famille de tant de jeunes gens. Ils sont placés très jeunes comme pensionnaires, avec des compagnons rudes,

¹ Fadette (M^{me} H.-D. Saint-Jacques), Lettres de Fadette, dans Le Devoir, vol. 7, n^o 257, 2 nov. 1916, p. 5.

grossiers et égoïstes. Ils sortent de là pour continuer leurs études ou gagner leur vie, n'ayant acquis que de très vagues notions de politesse. Un grand nombre vivent dans des maisons de pension où ils se croient, à tort, dispensés d'avoir des égards pour ceux qui les entourent. Pendant des années, ils ne consultent pour agir que leurs goûts et leurs caprices: ils n'apprennent ni à se gêner pour les autres, ni à penser à la peine qu'ils donnent. C'est à peine s'ils savent remercier pour un service rendu. Ceux qui ont de l'argent, en donnent un peu et se croient très généreux!

A ce régime, leur égoïsme se dilate: il devient le grand moteur de leur vie morale, et l'on conçoit, qu'arrivant au mariage ainsi préparés, ils fassent de piètres maris qui n'ont ni délicatesse, ni complaisance, ni même la plus élémentaire politesse.

Ils ne savent pas se plier à la règle de la maison: ils viennent prendre leurs repas quand cela leur convient et ils sont de mauvaise humeur si le dîner ainsi retardé n'est pas parfait. Jamais ils ne songent à la fatigue de leur femme, aux ennuis que leur inexactitude occasionne: ils sont même très offensés, si elle ose doucement y faire allusion.

Ces grands égoïstes se rencontrent moins chez les jeunes gens élevés dans leur famille. Le contact journalier

de leur mère et de leurs soeurs les a adoucis et policés. Le dévouement, cela s'apprend et rien n'aide à son développement comme d'en avoir des exemples sous les yeux. Cependant, un homme qui a du coeur peut-il oublier que sa femme est plus faible que lui, et que si elle accepte généreusement de se dévouer, il est lâche d'en faire l'esclave de ses caprices et la servante non payée de sa maison?

Un homme qui est un homme prend sa part des ennuis inévitables du ménage, et au lieu de les augmenter par ses exigences et sa mauvaise humeur, il prête de son énergie à sa femme qui a tous les courages si elle se sent aimée et soutenue par lui.

L'idéal qu'elle poursuit est noble et grand, mais la route qui y conduit est difficile; et il n'est pas juste qu'elle porte seule les fardeaux acceptés par les deux.

APPENDICE VI

Lettre de Fadette¹

Je viens de relire la dernière oeuvre de Laure Conan, La Vaine Foi, et je prends tout de suite ma plume avec le désir fervent de vous communiquer, chères lectrices, l'impression bienfaisante que je conserve de cette lecture.

C'est une plaquette de cinquante pages: elle me fait penser à ces "comprimés" grands comme un dix sous, qui renferment un aliment nutritif et fortifiant. Je la comparerais aussi à l'une de ces voix graves et pénétrantes qui nous arrêtent parfois au milieu de nos agitations: elle nous dit: "Réfléchis et examine-toi. N'es-tu pas aussi de ces catholiques de nom seulement? Et, sans t'en douter, donnes-tu cette impression à ton entourage?"

Quand on parle d'une oeuvre de Laure Conan, il est entendu que c'est bien composé et bien écrit. J'aime son style clair, sobre, à la fois si énergique et si délicat. J'aime son sens profond et vrai de la vie des âmes dont elle scrute le mystère avec la science acquise en étudiant son âme à elle. Aucune nuance ne lui échappe, elle ne

¹ Fadette (M^{me} H.-D. Saint-Jacques), Lettres de Fadette, dans Le Devoir, vol. 13, n^o 3, 5 janv. 1922, p. 5.

néglige aucun indice. Impitoyablement, elle fait de la lumière, et l'âme ainsi cherchée bientôt se révèle toute.

L'originalité de ce beau petit livre de Laure Conan c'est que ce sont les paroles d'un protestant qui promènent le projecteur lumineux dans l'âme de Marcelle, où elles éveillent d'abord l'inquiétude et font une telle impression qu'elles semblent y avoir été marquées au fer rouge.

Marcelle s'est engourdie et amollie dans la vie mondaine, mais au fond, elle est sérieuse et droite. Dès qu'elle a entrevu la vérité, elle se met à sa recherche avec le désir et la crainte de la trouver. Et comme il arrive toujours à ceux qui la cherchent sincèrement, la vérité lui apparaît enfin, sévère, exigeante, et Marcelle un peu lâche essaie de se dérober. Mais la grâce est active dans cette âme faite pour les grandes choses, et l'heure de Dieu vient par la douleur et Marcelle s'abandonne à Lui avec une générosité héroïque qui la jette dans la vie sacrifiée d'une Petite Soeur des Pauvres.

Il y a beaucoup de catholiques de nom parmi nous, d'âmes qui n'accordent pas leurs vies avec leurs croyances. A quelques-unes il ne faut qu'un appel énergique, un éclair de lumière surnaturelle pour leur révéler la Vérité qui finira par les conquérir. Cette voix et ce rayon de lumière sortent des pages fortes et belles que je prie toutes mes lectrices de lire. Elles font réfléchir et c'est déjà beaucoup de s'arrêter pour s'examiner et reconnaître ce que l'on est en regard de ce que l'on devrait être.

APPENDICE VII

L'éducation familiale¹

Extraits

Savoir se faire obéir est une partie essentielle de la science de l'éducation. Il faut apprendre à l'enfant à obéir quand il est tout petit, lui donner l'habitude de vous écouter comme vous lui donnez toutes les habitudes de la vie matérielle. Si pendant trois ou quatre ans vous avez cédé à ses caprices, à ses larmes et à ses colères, vous aurez beaucoup de difficulté à le rendre obéissant plus tard: il continuera à vous faire des scènes, et vous, à céder à tort et à travers.

La première condition pour qu'une mère se fasse obéir, c'est de bien savoir ce qu'elle veut, et qu'elle impose ensuite sa volonté d'une façon intelligente et raisonnable, douce et ferme.

Etre intelligente et raisonnable, c'est n'exiger des enfants que ce qu'ils peuvent donner, c'est ne pas permettre aujourd'hui ce que vous défendiez hier, c'est ne pas accorder à des larmes ce que vous avez refusé avec raison.

¹ Extraits d'une conférence prononcée par Fadette et publiée dans Semaines Sociales du Canada, 4^e Session, 1923, La Famille, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 289-308.

A la sagesse et à la fermeté il faut joindre la douceur.

Les enfants apprennent l'impatience en observant celle des autres. Ayant vu leur mère s'agiter, avoir de l'humeur, gronder bien fort pour rien, à la moindre contrariété, ils l'imitent jusque dans le choix des mots et les intonations de voix.

Ne l'oublions pas, c'est quand les enfants sont petits que nous les instruisons par nos exemples bien plus que par nos paroles. Est-il nécessaire d'ajouter, ô parents, qu'ils sont plus portés à imiter le moins bien que le mieux! Voilà qui nous oblige à nous surveiller avec un soin extrême!

Si vous interdisez le mensonge et que vous vous amusez de leur naïveté en leur faisant des histoires dont ils découvriront bientôt la fausseté, non seulement ils perdent confiance en vous, mais ils s'autorisent de votre exemple pour mentir à leur tour.

En les punissant d'une désobéissance ou d'une résistance à votre volonté, prenez garde que votre sévérité s'accompagnant d'emportement, ne révèle qu'un système nerveux qui se détend comme il peut par des gronderies et des tapes.

.....

APPENDICE VII

145

A mesure que sa raison croît, l'enfant cherche la liberté: accordez-lui-en ce qu'il est possible, en lui expliquant, quand vous le pouvez, vos raisons d'exiger une chose difficile ou d'en défendre une autre qui le tente. Qu'il comprenne que vous l'aimez, que vous êtes juste et raisonnable en commandant, et que lui est bon et sage en vous obéissant. Avec de la tendresse, du calme, une fermeté douce, vous l'aurez bientôt convaincu de votre infailibilité: vous aurez acquis sa confiance. O Mesdames, agissez de manière à ne la perdre jamais!

En motivant vos ordres, vous lui facilitez l'obéissance, vous lui faites croire qu'il est moralement libre, qu'en agissant bien il agit en personne raisonnable, et parce qu'il le veut. Avec ce système et en ne perdant aucune occasion d'exercer son jugement et sa conscience, il ne sera pas bien vieux avant de distinguer lui-même les choses qu'il doit faire et celles qui lui sont interdites.

Autant que possible, pas d'obéissance passive avec un être raisonnable! Qu'est-ce qu'une autorité qui repose, d'un côté, sur le pouvoir absolu, de l'autre, sur l'impossibilité d'y échapper, sinon une tyrannie?

L'enfant élevé tyranniquement devient presque toujours un sournois et un révolté. Parfait en présence de ses parents, uniquement parce qu'il les craint, il est extravagant et insupportable quand il est loin de leur

APPENDICE VII

146

surveillance: il abuse d'une liberté qu'on ne lui a pas appris à exercer.

Nos vertus doivent être à nous, le fruit de notre volonté, et non celui de notre soumission aveugle à celle des autres.

Ayant bien réfléchi avant de donner un commandement, l'ayant expliqué quand c'est possible, — ce ne l'est pas toujours, — dans aucun cas ne souffrez qu'on le discute.

L'enfant vous doit le respect dans la soumission, vous devez l'exiger absolu dans ses paroles, son ton, toute son attitude. Si vous ne l'habituez pas à ce respect quand il est petit, vous ne l'obtiendrez jamais.

Donnez à l'enfant l'horreur du mensonge, de la ruse sous toutes ses formes. Un des premiers moyens à employer, après lui avoir bien expliqué la laideur et la lâcheté du mensonge, c'est d'éviter de la terrifier par une sévérité trop grande.

Dès qu'il peut parler, habituez-le à vous raconter tout, même ses sottises. Pénétrez-le de l'idée que vous aurez confiance en lui tant qu'il s'en montrera digne par sa franchise. Qu'il comprenne que vous vous attendez à ce qu'il fasse des fautes, parce qu'il est petit, mais aussi que vous le croyez incapable de mentir pour vous les cacher, parce qu'il est un petit homme honorable.

Sans s'en rendre compte, les mères incitent souvent leurs enfants à mentir, et cela de différentes façons. Les unes comme je l'ai dit, par excès de sévérité, d'autres par une disposition soupçonneuse qui les porte à s'informer à droite et à gauche de la véracité de l'enfant. Rien de pire! La confiance et l'estime témoignées sont les formes les plus puissantes de la suggestion.

En revanche, croire à la méchanceté de quelqu'un, c'est en général le rendre plus méchant qu'il n'est.

Si vous paraissez trouver tout naturel que l'enfant mente, il mentira parce qu'il sait que vous vous y attendez.

Je crois que cette règle s'applique aussi bien aux grands enfants qu'aux petits. Et peut-être s'applique-t-elle à tous les âges et sommes-nous meilleurs avec ceux qui paraissent nous trouver bons. La sagesse, c'est d'utiliser cette disposition.

APPENDICE VIII

Le Goéland¹

Je viens d'entendre de vifs reproches, mes petits enfants; on se fait gronder à tout âge!

Mes rayons, mes propres enfants, m'ont rabrouée! Il n'y a plus de respect pour les vieilles dames; c'est de l'air du siècle, paraît-il, qu'émane le sans-gêne.

- Quelle malencontreuse idée, mère Lune, d'avoir raconté cette triste histoire, hier soir! Dirait-on que tu te proposes d'amuser ces enfants? Leurs jolis yeux étaient remplis de larmes et nous avons vu des mamans pleurer, aussi!

Mes rayons ont peut-être raison? je m'excuse de cette gaucherie, et vite, je vous amène au bord de la mer où vécut le goéland à qui arriva cette aventure et qui devint un philosophe.

Non, non, ne faites pas cette moue, mes petits! Mon philosophe n'est pas de l'espèce humaine et ennuyeuse! C'est un bel oiseau de mer qu'une tempête jeta brutalement sur un récif tout près de la plage. La patte brisée, saignant, seul sur la roche glissante, il essayait vainement de prendre son vol... il faisait très noir: quand on est

1 Le Goéland, C.L., p. 39-50.

malheureux, on endure mal l'obscurité!

A travers le fracas des vagues et du vent lui arrivaient les cris des oiseaux du Rocher Percé; ils pleuraient comme des petits enfants, mais sa faible plainte à lui se perdait dans le bruit de l'orage.

Pendant qu'il se désespérait, je me frayais un chemin, comme je pouvais derrière des remparts de nuages noirs comme de l'encre; je devinais que bien des âmes en peine appelaient ma lumière, mais c'était difficile d'avancer... Enfin, le mur, devant moi, se fit transparent, et sans paraître encore, je parvins à éclairer un peu les vagues affolées et le pauvre goéland immobile sur son brisant. Un autre que moi l'aperçut.

Un cormoran qui n'avait pu regagner son gîte avant la bourrasque, s'élança d'un creux de la falaise, cingla vers le rocher et, en passant, entendit les gémissements de l'oiseau blessé!

Apitoyé, il s'arrêta et vit toute la détresse du goéland.

Or, mes petits, vous saurez que Goélands et Cormorans sont des ennemis jurés. Les uns tout blancs, les autres tout noirs, se jalouent, se battent, et vivent chacun sur leur bout de rocher et malheur à l'imprudent qui franchirait les limites déterminées! Mais le Cormoran était jeune et il avait bon coeur; de plus, il avait souvent eu

l'occasion de soigner des plaies; chez lui il avait une réputation de bon docteur. Pour les médecins, vous savez, il n'y a pas d'ennemis, il n'y a que des malades.

Voilà mon docteur qui trempe la patte meurtrie dans l'eau salée, et tirant de la mer de longs rubans de varech, il entoure solidement ce bandage autour de la fracture.

- "C'est fini, dit-il en se relevant, appuie-toi maintenant sur moi, coulons-nous dans la mer et étends tes ailes; nous flotterons jusqu'à la grève, c'est à quelques pas. Je connais une grotte où tu seras à l'abri." Ainsi fut fait prestement et sans embarras. Le plus laborieux, c'était le trajet entre la mer et la caverne, mais la bande étroite fut franchie, enfin, et le Goéland installé dans l'hôpital improvisé.

- Je reviendrai au petit matin, et je t'apporterai de la nourriture. Dors et ne te tourmente pas.

Et le bon samaritain s'envola, léger et heureux comme tout être qui a fait un acte de bonté.

Une vie nouvelle et un peu triste commença pour le pauvre blessé. Quand le soleil en face montait à l'horizon, enveloppait de rose l'île Bonaventure toute en fleurs, et que de l'immense rocher partaient des nuées d'oiseaux qui plongeaient joyeux dans la mer irisée de toutes les nuances imaginables, le malade s'agitait, se fâchait et, se cachant la tête sous les ailes, il pleurait toutes ses larmes.

APPENDICE VIII

151

- O mes belles ailes inutiles, qui traînez dans le sable, quand me porterez-vous loin de cette vilaine grotte!

Il réfléchissait peu, car il aurait vu quelle chance il avait eue dans son malheur!

Fidèlement, le Cormoran lui apportait des petits poissons, tout frétilants, qu'il allait pêcher au creux des vagues, et aussi, des touffes d'une verdure dont les oiseaux de mer sont friands.

Il lui prodiguait sa science et ses soins entendus ainsi que la douceur de sa présence et l'austérité de sa morale.

- Encore maussade! grondait-il. Qui m'a empêtré d'un malade grognon qui n'a même pas le souci de lisser ses plumes! A rien ne sert d'être de mauvaise humeur, mon garçon, il faut rester ici jusqu'à ta guérison. Profite de ton séjour à l'hôpital pour t'instruire, car, sans offense, tu ne sais rien de rien, mon pauvre Goéland! Tu as pris ton plaisir dans l'espace et les vagues, sans te soucier des autres, tu as attendu ta nourriture du travail des pêcheurs; réfléchis un peu et tu verras que cette retraite forcée fera de toi un brave oiseau, un sage même, comme je le suis moi-même!

Et fier de lui, il se rengorgeait dans ses plumes noires.

Filant de biais, à la façon des cormorans, il s'éloigna à tire-d'ailes [sic], et son malade, pour la première fois de sa vie, se mit à réfléchir.

- Tout ce qu'il a dit est vrai, conclut-il; je vais essayer de mettre ses conseils en pratique.

Quand il put marcher dans la grotte, il s'amusa à observer les innombrables vies de la plage qu'il avait dédaignées: escargots, pétoncles, petites écrevisses, minuscules tortues allaient, venaient à marée basse se promener dans les cailloux roses, verts, bleus et brillants; la vague les reprenait pour les ramener dans les jardins de la mer où poussent les grandes algues et les mousses délicates.

- Si je les mangeais? lui soufflait sa gourmandise.

- Non, non, répondait son bon coeur qui commençait à vivre; Cormoran m'apporte plus qu'il ne me faut, laissons les escargots promener leurs maisonnettes sur leur dos et toutes les petites bêtes roses et vertes chercher le soleil à l'abri des grosses pierres. Elles sont jolies, amusantes et inoffensives, qu'elles vivent!

Il devenait sage, notre Goéland, et sa patte, délivrée du bandage encombrant, se cicatrisait et se resoudait [sic] à merveille dans le bon air salin et le repos forcé.

APPENDICE VIII

153

- Quand pourrais-je marcher? demandait-il en pleurnichant au docteur impassible.

- Quand je te le permettrai. Veux-tu risquer une chute ou une rechute? Tu as appris la bonté, pratique maintenant la patience! Tu n'y auras pas grand mérite, d'ailleurs, tu as une vie douce et ta guérison est certaine.

Cormoran veillait à ce que la vanité ne gâtât pas les résultats de sa belle éducation.

Enfin, le patient reçut son congé. Il était si transporté de joie qu'il s'enleva de terre sans dire merci! Confus, il revint de suite, et se posant sur le sol, à côté du cormoran un peu déçu: "J'ai failli paraître un ingrat! Pardonne-moi, c'est que je suis fou de joie! Merci mon sauveur, tu m'as conservé la vie, remis la patte et tu m'as fait trouver mon coeur! Entre nous, c'est à la vie, à la mort!"

Et ouvrant ses grandes ailes, il monta, monta, traversant l'espace de son vol puissant et gracieux, et ses ailes d'argent brillaient comme des bijoux dans l'azur ensoleillé.

APPENDICE IX

Femmes du XVII^e siècle¹

Parmi toutes les correspondances féminines, je vous avoue que, pour moi, les plus intéressantes sont celles des femmes du XVII^e siècle.

Elles étaient des femmes de lettres dans le sens littéral du mot puisqu'elles ont écrit surtout des lettres qui nous livrent tous les secrets de leurs âmes charmantes.

Rien de plus aimable que de regarder défilier ce cortège de beaux esprits dont la plume est si légère qu'elle semble retourner à sa définition originelle, dont l'âme est tour à tour souriante ou grave, toujours fine, toujours délicate, de plus en plus gracieuse à mesure qu'elle se révèle dans tout son charme naturel. Elles ne sont pas des saintes mais des femmes de la Cour: il suffit tout de même de lire leur correspondance intime pour se convaincre qu'elles furent des femmes de sens chrétien.

A cette époque, d'ailleurs, on est chrétien dans le livre et chrétien dans la vie.

On écrit Polyeucte ou Athalie et on sait garder au foyer la piété simple et forte du plus humble des fidèles.

¹ Hélène Rollin (M^{me} H.-D. Saint-Jacques), Femmes du XVII^e siècle, dans La Renaissance, 1^{re} année, n^o 23, 23 nov. 1935, p. 7.

Celui-ci attriste la morale par des écrits licencieux, mais il expie les excès de sa verve par des austérités et des pénitences sévères. Celle-là donne le scandale par sa conduite; elle se repent et enferme sa jeunesse et sa beauté dans un cloître.

La religion exerce sur les esprits d'élite un empire souverain et l'unanime acte de foi étouffe la sourde menace d'incrédulité qui sera la voix du siècle suivant, et que, seul Bossuet perçoit dans le lointain.

Les femmes naturellement ont leur place dans ce concert universel. Elles croient, elles prient, elles affirment leur foi en toute occasion.

Les repentirs et les réparations de belles pécheuses sont aussi éclatantes que le mauvais exemple donné, et il est très curieux et très édifiant de voir s'affirmer la foi de celles qui paraissaient perdues. Avec le sens chrétien, les femmes du XVII^e siècle eurent aussi le sens social. Il ne venait pas à l'idée d'une de ces femmes qu'elle avait le droit de vivre pour elle seule dans l'orgueilleuse jouissance de son talent et de sa gloire, sans aucun devoir vis-à-vis de la société. Chacune d'elles travaille à se rendre utile.

Il est inconnu, au XVII^e siècle, ce type de la femme littéraire qui n'est que cela, qui a comme donné la démission de son sexe et qui écrit en jetant un regard

dédaigneux sur les fonctions vulgaires de la famille et du foyer.

Peut-être y en avait-il quelques-unes dans les salons où rôdait Molière, mais il les tua par le ridicule avant qu'elles n'en sortissent.

La femme écrit, au XVII^e siècle, mais c'est une distraction et un passe-temps. Elle n'en fait pas métier et elle ne sort jamais de son naturel.

Au Manoir des Rochers existe encore un petit cahier où sont notées jour par jour les dépenses de la maison: tant pour la cuisine, tant pour la ferme. Et ces chiffres sont tracés de la même main qui écrivit tant de lettres immortelles.

Lorsque M^{me} de La Fayette s'arrêtait de composer son petit chef-d'oeuvre, c'était pour écrire à ses enfants dont elle préparait si judicieusement l'avenir, à ses amis qu'elle ne négligeait jamais, à ses fournisseurs dont elle réglait les notes elle-même.

Ces femmes qui écrivaient — et elles sont nombreuses — n'écrivaient pas pour le seul plaisir d'écrire ou pour satisfaire quelque rêve de beauté morbide. Leurs oeuvres sont des sources d'énergie. Volontairement, elles travaillaient au perfectionnement de la vie: elles exprimaient de nobles idées afin que ces idées se transforment en force et en vertu.

Le chef-d'oeuvre de la littérature romanesque au XVII^e siècle est de la main d'une femme et il est consacré au triomphe du devoir sur la passion. "Princesse de Clèves" est d'une moralité aussi haute que la plus belle des tragédies de Corneille.

Madame de Sévigné, à laquelle j'aime tant à revenir, a mis dans ses lettres au courant de la plume, assez de bons conseils pour conduire une vie, assez de bonté pour consoler les coeurs tristes, assez de sourires pour en ramener sur les lèvres de ceux qui ne les connaissent plus.

Madame de Maintenon, presque reine, faisait le cathéchisme [sic] aux pauvres du village, les visitait dans leurs chaumières, les connaissait tous par leurs noms, les recevait dans son palais et leur faisait donner à déjeûner.

Ames saines par excellence, toutes ces femmes réalisaient l'idéal de la littérature sociale, de celle qui est pour l'esprit ce que le pain est pour le corps: une nourriture substantielle et nécessaire.

APPENDICE X

Le sceau¹

A. Résumé

La scène se passe chez Madame Launier, vieille dame sympathique que chacun aime et respecte comme une mère. Hélène, une jeune femme malheureuse, vient lui confier ses ennuis. On cause d'abord de Prosper, son mari malade et hargneux, puis, la conversation glisse sur l'arrivée à Marigny d'un jeune médecin, le docteur Philippe Rémon, dont personne ne sait l'histoire. Un accident survenu dans la cour permet à Madame Launier un premier contact avec l'inconnu. Peu à peu, des liens d'amitié se créent entre les deux personnes.

Chez Prosper Aubert où on l'a mandé, le docteur a tôt fait de déceler l'atmosphère de la maison: les caprices du patient et la résignation d'Hélène. Réconfortée par les visites du médecin à son mari, la jeune dame redevient joyeuse et forte. Madame Launier craint un amour naissant. Vaine inquiétude, puisque Philippe, maintenant acclimaté, lui annonce son prochain mariage avec une jeune fille de Montréal, rencontrée à McGill.

¹ Nouvelle inédite composée vers 1940 et dont le texte dactylographié a été conservé par la famille, 74 p.

Malgré les délicatesses de Rémon pour sa femme et bientôt, son amour pour le bébé, un certain malaise s'insinue au foyer. Le mari a des accès de tristesse inexplicables. Hélène aussi l'a remarqué sans y rien pouvoir.

Un malade, M. Erbot, Français et catholique de coeur, mais Anglais et huguenot de par son mariage, va porter à son paroxysme la crise morale du médecin. Ce dernier a beau prodiguer son dévouement, il appréhende la destruction prochaine de son bonheur. Le christianisme qui se réveille en lui le fait s'aventurer dans une église presque malgré sa volonté.

Dans une visite à Erbot qui exprime le désir irréalisable de mourir dans la religion de ses parents, Philippe lui avoue sa foi. Un dialogue s'engage alors avec le moribond qui lui raconte son histoire. Bouleversé, le médecin promet de tenter l'impossible pour répondre aux aspirations de son patient. Après avoir lutté et prié, et, sous les insistances du malade, le docteur Rémon lui confesse qu'il est prêtre catholique et peut l'absoudre.

Un premier pas étant franchi, la lumière revient sur le front de Philippe, à la grande satisfaction de Marie, son épouse. Mais, il faut penser à réorganiser sa vie. Comment partir et assurer la protection de sa femme et de son fils? Ces pénibles réflexions le tenaillent. Il enverra ses deux amours en voyage chez son beau-père. Depuis

longtemps, il désire voir le petit. Sa femme loin, il fait ses adieux à Hélène et à Madame Launier. Personne ne le revoit dans les parages.

Pendant que Marie exalte les perfections de son époux, son père reçoit une lettre d'explication. Il s'indigne contre son gendre. Après avoir lu le dernier message de celui qu'elle aimait, la jeune femme se résigne, remplie d'admiration devant un tel courage.

Maints commentaires, dans la petite ville, jusqu'à ce que la vérité éclate. On juge alors à tort et à travers, puis tout redevient normal. Madame Launier et Hélène soutiennent Marie de leur affection.

B. Extraits

- Bonjour, madame, fait une voix jeune.

- Enfin, Hélène! et vous surgissez comme une fée sans qu'on sache par où vous êtes entrée. Je n'ai rien entendu, ni la porte, ni votre voix, ni vos pas... Vous êtes devenue un petit fantôme? Pourquoi ne vous ai-je pas vue tous ces jours derniers?

- Hélas! non, je ne suis pas un esprit mais une pauvre petite femme prisonnière. Mon mari a été un peu.. pire! Difficile, irritable, et je suis si lasse!

Avec un grand soupir la jeune femme se laissa tomber dans un fauteuil.

APPENDICE X

161

- Que vous avez bien fait de venir me voir! Vite! enlevez vos fourrures, il fait chaud ici. Nous allons causer tranquillement toutes les deux.

- Pas longtemps, hélas! Je me suis échappée pour quelques instants. N'insistez pas pour me garder, chère bonne amie. Je resterais avec vous, toujours, dans ce salon reposant comme vous!

Les yeux cernés d'Hélène, sa voix brisée disent l'émotion et l'énervement près des larmes. Mme Launier devine l'utilité d'une diversion.

- Savez-vous quelque chose, Hélène, de ce docteur Rémon dont tout le monde parle et que personne ne connaît?

- Je sais seulement que notre docteur Grenier l'a fait venir pour l'aider.

- Pauvre docteur Grenier, il est presque aveugle et il sera bientôt incapable de travailler. Ma vieille Monette qui se renseigne tous les matins que le perron de l'église, prétend que le docteur Rémon est un "français [sic] de France et un vieux garçon bon sauvage."

En effet, il est français [sic], répond Hélène en riant; ils ne sont pas généralement bon sauvage! Ne trouvez-vous pas singulier, tout de même, qu'un jeune homme vienne s'enterrer à Marigny? Est-il veuf? Célibataire? les commères l'ignorent... Mlle Carlier déclare solennellement qu'il est protestant et qu'il a un passeport du diable

pour pénétrer dans nos familles et les pervertir.

- La vieille folle! ce serait dommage, mais même s'il n'est pas catholique, j'avais pensé...

- Que voulez-vous donc en faire, madame?

- Si je vous le dis, vous rirez de moi.

- Ce sera si bon de rire, vite! dites!

- Notre bon docteur Grenier va nous laisser d'un jour à l'autre et je suis tentée de le remplacer par ce beau sauvage de fière allure qui passe tous les jours devant ma fenêtre...

- Oh! madame Launier? Vous! choisir un médecin à cause de sa belle prestance! Que c'est amusant! (p. 1-3)

.....

La vie continue, tranquille et monotone dans la petite ville, chaque demeure se referme sur ses secrets: joies simples et drames obscurs, les murs bien clos en gardent le mystère malgré les yeux fureteurs et les curiosités aiguës.

Enfin, les routes blanches furent maculées de boue, la rivière brisa sa couverture de glace et se transforma en un torrent qui charriait d'énormes blocs verts et transparents, des débris de chaloupes, des arbres déracinés et des pans de cabanes de bain.

Ce fut le printemps capricieux, hésitant, tant désiré et si décevant! Un jour on croit le sentir dans l'air

attiédi, le lendemain le froid vous transperce et le vent du nord vous soufflète. On remet ses fourrures, on se lamente, et soudain, la joie renaît parce qu'on a entendu les premières corneilles et que tous les jours, un peu de neige a fondu.

C'est long, si long, cette succession de jours doux et glacés, avec leurs couchers de soleil flamboyants, leurs gelées tardives et enfin, le grand miracle de la résurrection spontanée, si rapide que, littéralement, on voit pousser les feuilles.

Voilà les gazons tout verts, les doubles-fenêtres remplacées par les jalousies: en quinze jours le printemps a fleuri les plates-bandes et drapé les murs de vignes qui donnent de la grâce aux plus laides maisons.

Les cloches de la petite ville dévote, dont le son l'hiver, ne pénètre que sourdement dans les maisons, y entrent maintenant à toute heure et sur tous les tons.

Toute la journée, d'un bout à l'autre de l'avenue principale, d'un bord à l'autre de la rivière, les cloches s'appellent, se répondent, remplissent l'air de leur musique et de leur prière, et Philippe éprouve à les entendre une sourde angoisse qu'il se hâte d'oublier.

Mais elles le poursuivent et quand il les croit endormies dans leurs fins clochers, voilà qu'au coup de minuit, s'élève un son grêle et plaintif. C'est la vieille

APPENDICE X

164

cloche fêlée du monastère qui appelle les religieuses à l'office de nuit. Elles prient dans leur cloître pendant que la lune se mire dans la rivière et que la ville dort, gardée par les agents de police qui font nonchalemment leurs rondes inutiles par les rues désertes." (Transition entre les chapitres 5 et 6, p. 26-27.)

Lettre de Fadette

Trop de femmes se refusent à l'effort intellectuel, dès leurs études terminées. Elles portent à ce moment leurs livres au grenier et s'empres- sent d'oublier ce qu'elles ont appris.

En général, elles n'ont aucune curiosité intellectuelle, elles n'ont même pas la curiosité de ce qui forme la nature et le caractère de la carrière de leurs maris ou de leurs fils, elles en ont une idée si vague qu'elles disent souvent des sottises quand elles se mêlent d'en parler.

Et elles n'ont pas honte de leur ignorance, elles ne s'en doutent pas! Elles se croient des êtres complets et un grand nombre seraient embar- rassées de subir un examen d'école élémentaire.

La Providence a doué les femmes de discernement, d'instincts déli- cats, d'intuitions fines et ces qualités naturelles suppléent en une certaine mesure à leur manque d'instruction et à leur paresse intellectuelle. Cette paresse est déplorable! Elles auraient pu donner une floraison superbe et elles restent à l'état de maigres bourgeons, et souvent elles ne con- naissent pas leur pauvreté d'esprit.

Cette paresse intellectuelle est l'une des grandes ennemies de la fem- me et leur belle mission en est amoindrie.

Même quand elles sont intelligentes, leur esprit n'étant pas exercé à réfléchir, à raisonner et à juger, elles se trouvent désemparées devant une situation difficile. Quel conseil donner à leur mari qui le sollicite et à leurs fils sérieux et cultivés si elles n'ont pour les inspirer qu'un esprit faible et frivole?

Leur violence d'appréciation et leur absence d'équilibre viennent de leur ignorance, les qualités de calme et de tolérance ne peuvent se dé- velopper que par l'élargissement de la mentalité féminine.

La femme qui n'a pas appris à être objective, qui ne juge qu'à tra- vers ses émotions, qui ne connaît pas à fond ce dont elle parle, ne saurait être logique et juste dans ses jugements. Et c'est l'effort intellectuel qui lui donne tout cela. Cet effort est nécessaire aux épouses et aux mères pour être à la hauteur de leur rôle, car elles ont de grandes responsabi- lités.

Tout dépend d'elles dans l'organisation de la famille, l'éducation des enfants et le niveau du ménage. Que de familles où ce niveau est mé- diocre et vulgaire à cause de l'ignorance de la femme et de sa paresse intellectuelle qui l'ont conservée aussi puérile qu'une enfant.

Si tant de jeunes filles intelligentes, qui ont eu la chance d'une bonne instruction, se transforment en femmes insignifiantes, c'est qu'à peine sorties de leurs études, elles renoncent à toute culture qu'elles obtien- draient par des lectures bien choisies. Leur mère, trop souvent, est la pre- mière à les en détourner d'abord par son exemple, ensuite par son man- que d'intérêt et même par son dédain de tout ce qui est instruction et lecture sérieuse, sans compter les préoccupations vaniteuses et mondai- nes qui lui paraissent nécessaires au mariage désiré de sa fille.

On entend des femmes dire: "Elle n'a pas besoin d'être si instruite pour bien tenir sa maison..."

Et les enfants, Madame, ne seront-ils pas mieux élevés par une mère instruite et sérieuse que par une petite femme légère et mondaine?

Essayez donc de faire, autour de vous, des comparaisons et vous constaterez sans peine ce que peut obtenir dans sa maison une femme qui a du jugement parce qu'elle a été formée avec intelligence.

Bien sûr, beaucoup de ces dernières cependant sont peu instruites mais elles ont été bien élevées par des mères qui ont du jugement et de la dignité.

Il faut toujours en revenir là: c'est l'éducation qui est tout. La mère toute à son rôle d'éducatrice fait des femmes qui ont du jugement.

SOMMAIRE

Pendant plusieurs années, on s'interrogea au sujet de Fadette, cet écrivain "au cerveau d'homme et au coeur de femme". Mais la vérité déchira bientôt le mystère, et ce ne fut un secret pour personne. Toutefois, les lectrices du Devoir qui, aujourd'hui, se souviennent encore de ce nom, ignorent à peu près tout de la chroniqueuse qu'elles ont pourtant lue avec assiduité.

Fadette, c'est le pseudonyme d'Henriette Dessaulles, plus tard Madame Maurice Saint-Jacques. Née à Saint-Hyacinthe, le 6 février 1860, elle était fille de l'Honorable Sénateur G.-C. Dessaulles et d'Emélie Mondelet. Orpheline de mère à sept ans, la petite commença, l'année suivante, la rédaction du journal intime qu'elle écrivit jusqu'à l'époque de son mariage, mais dont elle détruisit les premiers cahiers. De brillantes études au couvent des Soeurs de la Présentation de Marie de Saint-Hyacinthe, lui valurent deux diplômes d'études: l'un en français et l'autre en anglais. En dépit de ses études musicales avancées, elle consacra beaucoup de temps à la lecture. Le 19 juillet 1881, elle épousa M^e Maurice Saint-Jacques, qui mourut le 4 mai 1897, âgé de quarante ans. Vaillante et courageuse, elle poursuivit seule l'éducation de ses cinq enfants.

Peu de temps après la mort de son mari, la jeune femme commença à collaborer aux journaux et aux revues,

par ses graphologies et ses chroniques. Elle devint Danielle Aubry pour le Courrier de Montmagny, le Journal de Françoise et Le Canada; Jean Deshaies au Nationaliste et au Canada; Marc Lefranc et Fadette au Devoir; Hélène Rollin à La Renaissance. Seul un choix d'articles de ses premières années au Devoir et deux livres de contes: Les Contes de la Lune et Il était une fois, ont été publiés. En tout, sept volumes, dont Fadette, vie et oeuvre de Madame H.-D. Saint-Jacques s'est proposé d'étudier la thématique et le style.

Le chapitre sur la thématique de l'oeuvre a d'abord voulu expliciter la philosophie de l'auteur, pour mieux mettre en évidence une façon assez personnelle de concevoir le bonheur, le vrai, le beau et le bien. Il a cherché ensuite à dégager les idées de Fadette sur l'amour, Dieu et la mort. Après avoir souligné une prédominance en psychologie féminine, il en a détaillé les aspects et fait voir comment la journaliste envisageait les relations entre époux et l'éducation des enfants. Constatant l'intérêt spécial qu'elle a apporté à la nature et à la patrie, il a aussi considéré ces thèmes sous leurs angles divers.

Cette étude a ouvert la voie à un examen de l'oeuvre dans une nouvelle perspective, celle du style. C'est dire que le présent travail a tenté de juger l'expression française de Fadette. Il s'est interrogé sur le sens des

verbes, la valeur des mots et leurs acceptions, en regard de la morphologie et de la syntaxe. D'apprécier les mouvements de la prose, dans ses phrases et ses paragraphes, de même que la structure des lettres et des contes a conduit à l'évaluation des qualités de la langue de Fadette et de ses procédés littéraires.

Il n'a pas été question de l'esthétique de l'oeuvre de Fadette. Nous croyions le terme pour le moins prétentieux, appliqué à des écrits tout simples et tout naturels d'un auteur donné au bien de ses lectrices et qui n'a jamais été en quête de gloire. Nous ne pouvons cependant nier le charme de certaines lettres et la fraîcheur de bien des contes émaillés de poésie.